

**ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES
D'OUTRE-MER**

Sous la Haute Protection du Roi

**BULLETIN
DES SÉANCES**

Publication trimestrielle

**KONINKLIJKE ACADEMIE
VOOR OVERZEESE
WETENSCHAPPEN**

Onder de Hoge Bescherming van de Koning

**MEDEDELINGEN
DER ZITTINGEN**

Driemaandelijks publicatie

1975 - 3

750 F

AVIS AUX AUTEURS

L'Académie publie les études dont la valeur scientifique a été reconnue par la Classe intéressée sur rapport d'un ou plusieurs de ses membres (voir Règlement général dans l'Annuaire, fasc. 1 de chaque année du *Bulletin des Séances*).

Les travaux de moins de 32 pages sont publiés dans le *Bulletin*, tandis que les travaux plus importants prennent place dans la collection des *Mémoires*.

Les manuscrits doivent être adressés au Secrétariat, rue Defacqz, 1, 1050 Bruxelles. Ils seront conformes aux instructions consignées dans les « Directives pour la présentation des manuscrits » (voir *Bull.* 1964, 1466-1468, 1474), dont un tirage à part peut être obtenu au Secrétariat sur simple demande.

BERICHT AAN DE AUTEURS

De Academie publiceert de studies waarvan de wetenschappelijke waarde door de betrokken Klasse erkend werd, op verslag van één of meerdere harer leden (zie het Algemeen Reglement in het Jaarboek, afl. 1 van elke jaargang van de *Mededelingen der Zittingen*).

De werken die minder dan 32 bladzijden beslaan worden in de *Mededelingen* gepubliceerd, terwijl omvangrijker werken in de verzameling der *Verhandelingen* opgenomen worden.

De handschriften dienen ingestuurd naar de Secretarie, Defacqzstraat, 1, 1050 Brussel. Ze zullen rekening houden met de richtlijnen samengevat in de „Richtlijnen voor de indiening van handschriften” (zie *Meded.* 1964, 1467-1469, 1475), waarvan een overdruk op eenvoudige aanvraag bij de Secretarie kan bekomen worden.

Abonnement 1975 (4 num.): 2.000 F

Rue Defacqz, 1
1050 BRUXELLES (Belgique)
C.C.P. n° 000-0024401-54 Académie
1050 Bruxelles

Defacqzstraat, 1
1050 BRUSSEL (België)
Postrek. nr. 000-0024401-54 Academie
1050 Brussel

**CLASSE DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES**

**KLASSE VOOR MORELE
EN POLITIEKE WETENSCHAPPEN**

Séance du 13 mai 1975

La séance est ouverte à 14 h 30 par M. A. Maesen, directeur de la Classe pour 1975.

Sont en outre présents: MM. V. Devaux, J.-P. Harroy, J. Jacobs, G. Malengreau, A. Rubbens, J. Sohier, J. Stengers, le R.P. M. Storme, M. J. Vansina, membres; MM. L. Baeck, E. Coppieters, A. Coupez, Mme A. Dorsinfang-Smets, MM. A. Gérard, A. Huybrechts, M. Luwel, associés, ainsi que M. P. Staner, secrétaire perpétuel.

Absents et excusés: MM. A. Baptist, E. Bourgeois, A. Bursens, R.-J. Cornet, N. De Cleene, le comte P. de Briey, le R.P. J. Denis, MM. A. Duchesne, A. Durieux, le vicomte W. Ganshof van der Meersch, F. Grévisse, le R.P. G. Mosmans, MM. A. Van Bilsen, J. Vanderlinden, E. Van der Straeten, E. Vandewoude.

Les littératures islamiques de l'Afrique Occidentale

M. A. Gérard, présente à la Classe son étude intitulée comme ci-dessus.

Il répond aux questions que lui posent MM. A. Rubbens, J. Stengers et Mme A. Dorsinfang-Smets.

La Classe décide l'impression de ce travail dans le *Bulletin des séances* (p. 268).

« Centraal Afrika tot 1850. De huidige stand van het onderzoek »

M. J. Vansina présente à ses Confrères son étude intitulée comme ci-dessus.

Il répond aux questions de MM. A. Rubbens, J. Stengers et du R.P. M. Storme.

Zitting van 13 mei 1975

De zitting wordt geopend te 14 h 30 door de H. A. Maesen, directeur van de Klasse voor 1975.

Zijn bovendien aanwezig: De HH. V. Devaux, J.-P. Harroy, J. Jacobs, G. Malengreau, A. Rubbens, J. Sohier, J. Stengers, E.P. M. Storme, de H. J. Vansina, leden; de HH. L. Baeck, E. Coppieters, A. Coupez, Mevr. A. Dorsinfang-Smets, de HH. A. Gérard, A. Huybrechts, M. Luwel, geassocieerden, alsook de H. P. Staner, vaste secretaris.

Afwezig en verontschuldigd: De HH. A. Baptist, E. Bourgeois, A. Burssens, R.-J. Cornet, N. De Cleene, graaf P. de Briey, E.P. J. Denis, de HH. A. Duchesne, A. Durieux, burggraaf W. Ganshof van der Meersch, F. Grévisse, E.P. G. Mosmans, de HH. A. Van Bilsen, J. Vanderlinden, E. Van der Straeten, E. Vandewoude.

« Les littératures islamiques de l'Afrique Occidentale »

De H. A. Gérard legt aan de Klasse zijn studie voor, getiteld als hierboven.

Hij beantwoordt de vragen die hem gesteld worden door de HH. A. Rubbens, J. Stengers en Mevr. A. Dorsinfang-Smets.

De Klasse beslist dit werk te publiceren in de *Mededelingen der zittingen* (blz. 268).

Centraal Afrika tot 1850. De huidige stand van het onderzoek

De H. J. Vansina legt aan zijn Confraters zijn studie voor, getiteld als hierboven.

Hij beantwoordt de vragen die hem gesteld worden door de HH. A. Rubbens, J. Stengers en E.P. M. Storme.

« De gevolgen van de orkaan Fifi in Honduras »

M. E. Coppieters présente à la Classe son étude intitulée comme ci-dessus.

Concours annuel 1977

La Classe arrête comme suit le texte de la première question (V. Devaux et J. Sobier) du concours annuel 1977:

On demande une étude sur les conséquences, ou certaines d'entre elles, de l'introduction d'un droit écrit dans un pays régi jusque là par un droit coutumier: sur l'influence et le domaine respectifs de ces droits; sur leur action réciproque et l'apport des droits traditionnels à la législation écrite de ce pays après son accession à l'indépendance.

La deuxième question sera formulée incessamment par MM. L. Baeck et F. Bézy.

Concours annuel 1975

Le Secrétaire perpétuel informe la Classe qu'aucun travail n'a été introduit en réponse aux première et deuxième questions du concours annuel 1975.

Revue bibliographique

Le Secrétaire perpétuel informe la Classe du dépôt des notices 16 à 27 de la *Revue bibliographique* 1975.

La Classe en décide la publication dans le *Bulletin des séances* (p. 285).

Comité secret

Par mesure administrative M. A. Coupez, correspondant, rentré définitivement du Zaïre, est nommé associé.

La séance est levée à 16 h 30.

De gevolgen van de orkaan Fifi in Honduras

De H. E. *Coppieters* legt aan de Klasse zijn studie voor, getiteld als hierboven.

Jaarlijkse wedstrijd 1977

De Klasse stelt als volgt de tekst vast van de eerste vraag (*V. Devaux* en *J. Sobier*), voor de jaarlijkse wedstrijd 1977:

Men vraagt een studie over de gevolgen, of van enkele onderen, van het invoeren van een geschreven recht in een land dat tot dan toe het gewoonterecht kende: over de invloed en respectieve gebieden dezer rechten, over hun wederzijdse invloed en de bijdrage van de traditionele rechten voor het geschreven recht van dit land, nadat het de onafhankelijkheid verwierf.

De tweede vraag zal eerstdaags geformuleerd worden door de HH. *L. Baeck* en *F. Bézy*.

Jaarlijkse wedstrijd 1975

De *Vaste Secretaris* deelt de Klasse mede dat geen enkel werk ingediend werd als antwoord op de vragen een en twee van de jaarlijkse wedstrijd 1975.

Bibliografisch Overzicht 1975

De *Vaste Secretaris* deelt het neerleggen mede van de nota's 16 tot 27 van het *Bibliografisch Overzicht* 1975.

De Klasse beslist ze te publiceren in de *Mededelingen der zittingen* (blz. 285).

Geheim comité

Bij administratieve beslissing werd de H. *A. Coupez*, correspondent, tot geassocieerde benoemd, daar hij definitief van Zaïre terugkwam.

De zitting wordt geheven te 16 h 30.

A. Gérard. — La littérature islamique de l'Afrique occidentale

RÉSUMÉ

Dès le dixième siècle de notre ère, l'Islam commença à se répandre parmi les populations noires de l'Afrique occidentale sous l'influence des marchands berbères.

L'exposé retrace les fruits littéraires de l'influence musulmane: constitution d'une littérature de langue arabe au départ de Tombouctou; plus tard, formation de littératures en langues vernaculaires (peul, haoussa, wolof) écrites avec l'alphabet arabe.

* * *

SAMENVATTING

Vanaf de tiende eeuw van onze jaartelling, begon de Islam zich te verspreiden onder de zwarte bevolkingen van West-Afrika, door de invloed van de Berber-kooplui.

De uiteenzetting schetst de literaire oogst van de musulmaanse invloed: de ontwikkeling van een letterkunde in het Arabisch vertrekkend van Tomboektoe; later het ontstaan van literaturen in inlandse stalen (peul, haoussa, wolof) geschreven in het Arabisch alfabet.

* * *

Plusieurs siècles avant que les Européens ne se mettent à initier l'ensemble du continent africain aux avantages de l'alphabet latin, des contacts divers avec les peuples venus du Moyen-Orient et de la péninsule arabique avaient introduit l'écriture arabe parmi des populations noires nombreuses, occupant de vastes

territoires. L'expansionnisme arabe se déploya suivant un mouvement en tenaille, dont une branche, partant de l'Hadramaout en direction de l'Océan Indien, installait la culture arabe, pré-islamique d'abord, islamique ensuite, à Zanzibar, dans les îles voisines et le long de la côte orientale, cependant que l'autre branche, appuyée sur les bases méditerranéennes de l'Afrique du Nord, contournait le Sahara ou le traversait pour pénétrer jusqu'au cœur de l'Afrique occidentale (1) *.

Le voyageur marocain Ibn BATTUTA (1304 - ± 1368), visitant la côte orientale en 1331, déclarait qu'il s'y sentait manifestement en pays musulman. Il est légitime de penser que dès les débuts de l'Islam les relations commerciales intenses et l'abondante immigration arabe dans ces régions connues sous le nom d'« Empire Zenj » s'accompagnèrent d'influences religieuses et culturelles, pour donner naissance à une culture hybride, la culture swahilie, qui dut accéder rapidement à l'écriture. S'il en fut ainsi, il faut bien admettre que les Portugais, en deux siècles de présence dévastatrice, réussirent à effacer toute trace d'activité écrite. Le plus ancien manuscrit qui subsiste, écrit en swahili dans l'alphabet arabe, date de 1728, soit un quart de siècle après que les sultans d'Oman eurent évincé leurs concurrents lusitaniens.

La littérature swahilie, dite classique, devait se développer et se diversifier remarquablement jusqu'au début de l'ère coloniale. Bien qu'elle puise la plupart de ses thèmes et la substance de son inspiration dans la tradition musulmane et dans la littérature populaire arabe, elle est dotée d'une personnalité bien particulière. C'est ainsi qu'elle est caractérisée par une nette prédominance de la poésie narrative, sous la forme de nombreux longs poèmes épiques, appelés *tendi* ou *tenzi*. Pendant tout le dix-huitième siècle, ces *tendi* relataient, d'après des modèles arabes, des événements bibliques ou des épisodes de la vie de Mahomet. Mais le dix-neuvième siècle vit surgir, à côté de l'inspiration religieuse, un courant de plus en plus important d'inspiration séculière, qui utilisait le même genre narratif et la même prosodie pour faire la chronique des démêlés opposant les sultans de Zanzibar à leurs vassaux. A la fin du siècle, les

* Les chiffres entre parenthèses renvoient aux notes *in fine*.

mêmes formes devaient servir à la relation écrite des conflits suscités par la présence européenne — particulièrement la présence allemande au Tanganyika.

Apparition et développement rapide d'une littérature de type *ajami* — c'est-à-dire utilisant l'alphabet arabe pour mettre par écrit une langue non arabe — et précellence de la narration en vers: tels sont les deux traits essentiels qui donnent à l'histoire littéraire de l'Afrique orientale musulmane sa physionomie propre. Les choses se passèrent tout autrement en Afrique occidentale, bien que, paradoxalement, la présence arabe y fût moins nombreuse et moins intense que sur la côte orientale.

* * *

L'Islam fut introduit parmi les peuples noirs de l'Ouest africain au onzième siècle, par la dynastie berbère des Almoravides, qui conquièrent le royaume du Tekror et même l'empire du Ghana. Cependant, sa diffusion ultérieure ne fut pas le fait d'envahisseurs étrangers, mais bien plutôt de potentats indigènes comme le souverain mandingue de l'empire du Mali, SOUNDIATA, au treizième siècle. C'est à son successeur, Kankan MOUSSA, qui régna de 1312 à 1335, que revient le mérite d'avoir instauré, à Tombouctou — dont il fit sa capitale et où il faisait venir des lettrés d'Arabie, d'Egypte et du Maroc —, une véritable culture négro-musulmane, qui devait connaître une remarquable efflorescence lorsque la ville devint la capitale de l'empire songhaï:

Ici à Tombouctou, [écrivait un autre voyageur marocain, Leo AFRICANUS, au début du seizième siècle], il y a une grande abondance de docteurs, de juges, de prêtres et d'autres lettrés, largement entretenus aux frais du roi. Et ici sont amenés beaucoup de livres manuscrits venus de Barbarie, qui sont vendus pour des prix plus élevés que n'importe quelle autre marchandise.

La ville était réputée pour ses écoles, qui étaient en contact permanent avec les centres intellectuels du monde arabe; à leur tour, elles attiraient des étudiants venus de tous les coins de l'Afrique soudanienne pour étudier les disciplines fondamentales de l'humanisme islamique: la théologie, le droit, l'histoire, la grammaire, la logique, la rhétorique, l'éthique et l'astrologie. Mais quelle que fût l'origine de tous ces lettrés — Arabes

importés, Berbères dont les familles s'étaient installées dans la boucle du Niger au cours des siècles précédents, Mandingues et autres Ouest-africains de provenances variées — la culture de Tombouctou était une culture exclusivement arabophone.

La production écrite de Tombouctou (2) fut considérable. Elle est encore loin d'être complètement recensée. Pour une bonne part, elle date des débuts du dix-septième siècle, époque qui suivit immédiatement la défaite de l'empire songhaï par les Marocains. Sur la toile de fond des nombreux écrits théologiques, juridiques et « scientifiques », quatre auteurs se détachent, dont les œuvres apportent une abondante et précieuse information sur la culture de Tombouctou et sur l'histoire de l'empire songhaï: Mahmoud AL-KATI est un lettré soninke qui, né en 1468, vécut, dit-on, jusqu'à l'âge de 125 ans. Son *Kitab al-Fattach* (*Le livre du lettré*), commencé en 1519 et achevé vers 1665 par son petit-fils Ibn AL-MUKHTAR, se présente, écrit J. Spencer TRIMINGHAM, comme « a chronological history of the Askiya dynasty of Songhay which incorporates legends and notes about earlier dynasties and ends in the year 1599, shortly after the Moroccan conquest » (3). Le plus connu des écrivains de Tombouctou, Ahmed BABA (1556-1627), était d'origine berbère; outre près de cinquante traités (dont une douzaine ont été conservés) sur des questions de doctrine, de droit et de grammaire, il est l'auteur d'une suite au dictionnaire biographique des juristes malikites (*Dibadj*) compilé par Ibn FARHUN au quatorzième siècle; l'ouvrage d'Achmed BABA est notre première source d'information sur la littérature islamique de l'Afrique soudanienne (4). Il fut abondamment utilisé par un écrivain d'origine peule, Abdal-Rahmân AL-SADÎ (1596-± 1656) pour son histoire du Soudan (*Tarikh es-Sûdân*), dont l'explorateur Henrich BARTH découvrit une copie au Nigeria septentrional en 1853 (5).

* * *

La prise de Tombouctou par les Marocains annonçait la fin d'une époque. Le centre économique et politique de l'Afrique soudanienne quitta la boucle du Niger pour se déplacer vers l'Est: vers l'empire de Bornou-Kanem, consolidé dès le début du dix-septième siècle par le sultan IDRIS III (1580-1617), et vers

les émirats haoussas qui gravitaient dans son orbite. Nous sommes assez mal informés sur l'activité littéraire au Bornou. Comme celle de Tombouctou, elle semble avoir été exclusivement de langue arabe: c'est dans cette langue que l'*imam* principal de l'empire, Ahmad b. FARTUA, composa, dès le dix-septième siècle, une chronique du règne d'IDRIS III, qui restait dans la tradition des écrits historiques de Tombouctou.

Mais l'empire de Bornou-Kanem connut une décadence assez rapide, dont l'historien anglais J.D. FAGE résume comme suit les causes et les conséquences:

Bornu remained a strong kingdom throughout most of the seventeenth century. But by its close, and in the eighteenth century, its kings and ministers—like some other oriental potentates in history—had become more and more involved in the intricacies of their rich life at court, and were becoming less and less effective in governing the state and in defending it against invaders. (...) Thus when after the Moroccan conquest of Songhaï, the commercial system of the Sudan began to decay, it was the small Hausa states between Bornu and the Niger, rather than the larger but increasingly effete, Sefawa kingdom [of Bornu-Kanem], which were able to gain the most advantage from the eastward shift in the trans-Sahara trade routes (6).

C'est précisément pour dénoncer le relâchement des mœurs et la contradiction entre l'éthique islamique et le comportement réel de l'aristocratie bornouane que fut composé, au début du dix-huitième siècle, le *Shurb al-Zulal*, communément attribué à un autre *imam* du Bornou, Muhammad b. Abd AL-RAHMAN (7). L'œuvre est importante, car elle manifeste une nette résurgence de l'esprit puritain et fondamentaliste de l'Islam malikite, une nouvelle étape dans ce que Mervyn HISKETT appelle

...the development of a tradition of reform which, having remote origins in the Almoravid movement of the eleventh century, achieved literary expression in the Muslim empire of Songhay, at the beginning of the sixteenth century, and which was continued in the Habe [Hausa] kingdoms almost three centuries later. (8)

A vrai dire, les petits royaumes haoussas n'étaient nullement restés à l'écart du grand mouvement religieux, culturel et littéraire qui avait agité l'Afrique occidentale. Dès le seizième siècle, Kano et Katsina avaient été visités par un théologien éminent de Tlemcen, Muhammad b. Abd al-Karim AL-MAGHILI (mort en

1532), qui avait rédigé, pour un émir haoussa, un traité sur *Les obligations des princes*. Un ami et disciple d'AL-MAGHILI, AL-TAZAKHTI (\pm 1469 - 1529), qui avait étudié au Caire et à la Mecque avant de s'installer à Katsina, est probablement le premier écrivain haoussa dont le nom ait été préservé. Et à la fin du dix-septième siècle, un autre poète haoussa, Dan MARINA, composait un panégyrique en langue arabe pour célébrer une victoire de l'empereur de Bornou, Ali b. UMAR, sur les tribus païennes de la Benue.

Vers la fin du dix-huitième siècle, on voit donc se développer deux courants, qui se situent à des niveaux différents, mais dont la convergence explique dans une grande mesure l'évolution ultérieure de la littérature islamique ouest-africaine: l'un est la naissance et le renforcement, parmi les élites, d'une volonté de réforme et d'approfondissement du sentiment religieux; l'autre, la croissance économique et culturelle des états haoussas. L'instrument historique de l'évolution qui se produisit à ce moment fut la classe des lettrés peuls établis dans les émirats haoussas. L'un d'entre eux, Usman dan FODIO, qui appartenait à une famille originaire du Fouta Toro, déclencha une guerre sainte contre les petits souverains haoussas, auxquels il reprochait de retomber dans le paganisme. Cette *jihad* (1804-1810) aboutit à la constitution d'un puissant empire peul, dont la capitale fut installée à Sokoto en 1809. L'empire de Sokoto fut le théâtre d'une véritable renaissance religieuse et littéraire en langue arabe. Mais l'ardeur zélatrice des réformateurs peuls les incita à abandonner la tradition selon laquelle seule la langue arabe, langue sacrée, langue du Koran, pouvait être mise par écrit. L'événement majeur de cette période, au point de vue de l'histoire littéraire, fut la formation, à côté de la littérature arabophone, de littératures vernaculaires de type *ajami*, en peul d'abord, en haoussa ensuite, et enfin en wolof.

* * *

Peuple de pasteurs, les Peuls s'étaient répandus dans toute l'Afrique occidentale. Le processus de conversion à l'Islam avait commencé chez eux vers le seizième siècle, mais s'était rapidement intensifié et leur avait donné un sentiment aigu de supériorité

morale et intellectuelle à mesure que la foi et l'orthodoxie des dirigeants de l'Afrique soudanienne donnaient des signes de déclin et de corruption.

Les Peuls furent les premiers en Afrique occidentale à créer, à côté de leur littérature orale (9), une littérature écrite de type *ajami* (10). Ce phénomène semble s'être produit simultanément dans plusieurs régions de peuplement peul à la fin du dix-huitième et au début du dix-neuvième siècle.

C'est alors, en effet, que surgit, dans le Fouta-Djalon guinéen, où une fédération théocratique d'états peuls s'était organisée depuis 1725, un des initiateurs du mouvement, Mohammadou SAMBA (1765-1852) de Mombeya, qui explicite son propos dans *Le Filon du bonheur éternel*:

Je citerai les [écrits] Authentiques en langue peule
pour t'en faciliter la compréhension. En les entendant, accepte-les.
À chacun, en effet, seule sa langue permet
de saisir ce que disent les Authentiques.
Nombre de Peuls ne pénètrent pas ce qui leur est enseigné
par l'arabe et demeurent dans l'incertain.
Qui recherche la clarté, d'incertitude dépourvue,
qu'il lise donc en peul, ces vers du petit homme (11).

On voit ici clairement l'intention pieuse qui guide la poésie peule de Mohammadou SAMBA et de ses disciples immédiats — comme Saidou DALEN (mort en 1850) — ou lointains — comme Alillou BOUBA-NDIANG (1845-1927) et son fils Chaïkou MANDA (né \pm 1900). Cependant, la mise par écrit de la langue peule aboutit rapidement à la diversification et à la sécularisation des thèmes littéraires. Déjà au milieu du dix-neuvième siècle, Bademba ISSAQA écrivait des poèmes d'amour et, s'il faut en croire Alfâ Ibrâhîm Sow, les thèmes privilégiés de cette littérature sont, outre la foi, la femme et la vache. Plus tard, l'instauration du régime colonial introduisit de nouveaux motifs, traités plus souvent dans un esprit de résignation, de soumission à la volonté d'Allah, que dans un esprit de protestation et de révolte ouverte.

Une littérature en langue peule devait naître également dans le Fouta-Toro sénégalais, malgré l'hostilité très orthodoxe que manifestait le grand réformateur Toucouleur El Hadj OUMAR (\pm 1795-1864) à l'endroit de ceux qui ne réservaient pas l'usage

de l'écriture à la langue du Coran. Cela n'empêcha pas un de ses disciples, Mohammadou Aliou TYAM (\pm 1830-1911) d'écrire un long poème en peul sur la carrière d'Oumar (12).

Plus tard encore, vers le milieu du dix-neuvième siècle, l'art écrit fit son apparition dans une autre région de peuplement peul, l'Adamawa du Nord-Cameroun, où un réformateur local appelé ADAMA, qui s'était déclaré vassal d'Usman dan FODIO, avait fondé, en 1841, la ville de Yola; celle-ci devait devenir un petit centre de culture et de production littéraire (13).

* * *

En pays haoussa, c'est-à-dire dans l'empire de Sokoto, Usman dan FODIO (1752-1817) et ses successeurs, son frère Adullahi dan FODIO (1766-1828) et son fils Mohammadu BELLO (1781-1837), outre leurs capacités militaires et administratives, étaient des hommes pieux et des lettrés de grande classe. Ils ont laissé une grande quantité d'écrits, dont de nombreuses copies circulèrent longtemps au Nigeria septentrional: ces écrits, qui traitent surtout de questions de dogme, de droit et de pratique religieuse, apparaissent comme une véritable renaissance de la littérature arabe (14). Mais ils ont aussi composé en peul. Et ils sont à l'origine de la littérature écrite en haoussa; notons toutefois que, selon d'aucuns, celle-ci existait antérieurement, mais tous les manuscrits furent détruits par les réformateurs (15).

D'après certains spécialistes (16), un fils d'Usman dan FODIO, ISA, traduisit maintes œuvres arabes de son père en haoussa, cependant que sa fille NANA écrivait, vers 1830, des poèmes sur le statut de la femme dans la société islamique.

L'empire de Sokoto connut un déclin rapide à la fin du dix-neuvième siècle, en partie à cause des querelles intestines qui opposèrent les uns aux autres les descendants et successeurs d'USMAN, en partie à cause de la pénétration britannique. Ce déclin n'affecta guère l'évolution de la littérature haoussa: au tournant du siècle, l'émir de Kontagora, Ibrahim NAGWAMATSE (1857-1922), marchand d'esclaves connu pour sa cruauté, écrivait des poèmes où il célébrait la résistance musulmane aux troupes de Lord LUGARD, et où il exprimait sa crainte de voir une victoire des armées chrétiennes aboutir à la liquidation de l'Islam.

Par ailleurs, les expéditions des commerçants haoussas répandaient leur langage dans les régions avoisinantes: c'est ainsi qu'un lettré haoussa, al-Haj Umar b. Abu BAKR (1858-1934), en s'installant à Gonja, provoquait, dans le nord du Ghana actuel une floraison de la composition littéraire en arabe et en haoussa (17).

Au contraire des Français, préoccupés surtout d'intégrer les élites africaines à la culture métropolitaine, les colonisateurs anglais cherchèrent à favoriser le développement des littératures vernaculaires. Dès le dernier tiers du dix-neuvième siècle, les missionnaires utilisèrent l'alphabet latin pour traduire les évangiles en haoussa. Cette initiative ne suscita aucun écho chez les lettrés locaux qui restaient — et pour une grande part restent encore — fidèles à la tradition *ajami*. De même, ils opposèrent d'abord une indifférence complète à l'activité du *Literature Bureau* instauré à Zaria en 1930. Outre l'hostilité musulmane à l'alphabet européen, cette indifférence était due à un critère moral et esthétique. Comme l'a noté Rupert EAST,

...the art of story telling is, of course, well known to all people of West Africa, but in Northern Nigeria, as elsewhere, it is looked upon as a pastime for the amusement of women and children, somehow below the dignity of a man who has attained to the status of a malam. (...) The historical novel, which presented itself as a possible link between history, which they understood, and fiction writing, which they did not—in other words, the practice of deliberately mixing truth with falsehood under the same cover—appeared to some to be definitely immoral (18).

C'est cependant à Zaria que quelques jeunes lettrés — parmi lesquels le futur premier ministre du Nigeria, Abubakar Tafawa BALEWA (1912-1966) — jetèrent les bases d'une littérature haoussa moderne, utilisant l'alphabet latin et, par conséquent, bénéficiant de l'imprimerie, et axée, contrairement à la tradition islamique ouest-africaine, sur la fiction en prose.

De toutes les littératures musulmanes de l'Afrique occidentale, c'est incontestablement la littérature haoussa qui s'est le plus développée pendant et après la période coloniale (19). En 1945, le *Literature Bureau* de Zaria était remplacé par une maison d'éditions patronnée par le gouvernement, la *Gaskiya Corporation*, qui imprima également des œuvres écrites en alphabet arabe avant de céder à son tour la place, en 1954, à la *North Regional*

Literature Agency (20). Si la croissance des genres européens, le roman et le théâtre, reste très lente, la culture haoussa peut se targuer d'un grand nombre de poètes, qui disposent d'une diversité considérable de moyens de diffusion: certains écrivent en arabe et sont imprimés en Egypte; d'autres, fidèles à leur langue maternelle, se servent soit de l'alphabet arabe, soit de l'alphabet latin; maintes œuvres circulent en manuscrit, conformément à la tradition; d'autres sont diffusées oralement par les stations de la *Nigeria Broadcasting Corporation*. Mais il est hautement significatif que les Haoussas, au contraire des Yoroubas et des Ibos, se soient obstinément refusés à utiliser l'anglais pour leur création littéraire.

* * *

Une troisième littérature *ajami* apparut à la fin du dix-neuvième siècle. Une fois de plus, un réformateur surgit, en l'occurrence le Sénégalais Ahmadou Bamba M'BACKÉ (1850-1927) (21), qui entreprit de rendre l'Islam ouest-africain à sa pureté originelle, et qui invitait ses disciples à une *jihad* spirituelle pour la conversion des infidèles. Ahmadou BAMBA partageait l'arabisme intransigeant d'El-Hadj OUMAR; mais s'il craignait que l'utilisation écrite des langues locales n'entraîne les lettrés à négliger et à oublier la langue sacrée, il était néanmoins convaincu de l'absolue nécessité d'une intégration réciproque de l'Islam et des cultures indigènes. Les écrits d'Ahmadou BAMBA sont en langue arabe, mais ses partisans — la confrérie des Mourides — comprirent assez tôt que pour gagner à leur cause les populations du Kayor, du Baol et des régions wolofs avoisinantes, il était indispensable de composer des textes et des chants qui fussent compréhensibles pour le villageois non lettré.

Le plus célèbre des écrivains wolofs fut Moussa KA (1883-1967), qui traduisit le Coran dans sa langue, procura une version wolof des poèmes arabes d'Ahmadou BAMBA, écrivit des panégyriques des prophètes de l'Islam et une ode funèbre sur la mort de son maître (22), et serait même l'auteur d'une épopée.

Pendant la période coloniale, cette littérature en langue wolof ne reçut aucun encouragement des autorités et aucune attention de la part des savants français. Ce n'est qu'en 1954 que l'historien

sénégalais, Cheikh Anta DIOP, révéla son existence dans *Nations nègres et culture*, où il donnait les noms d'une vingtaine de poètes wolofs; et il fallut attendre encore une douzaine d'années pour voir d'autres spécialistes africains consacrer à ces auteurs et à leurs œuvres des études plus détaillées (23). S'il est vrai que le wolof est la langue parlée par la majorité des Sénégalais, rares sont ceux qui savent le lire et l'écrire dans sa transcription arabe, qu'adoptent les poètes musulmans. Il est donc exceptionnel qu'une œuvre wolof atteigne le stade de la publication imprimée. Par contre, au Sénégal comme dans beaucoup de pays de l'Afrique noire, la littérature vernaculaire connaît de nos jours une large diffusion par le truchement de la radio.

* * *

La constitution et le développement au cours des dix-neuvième et vingtième siècles de littératures de type *ajami* en peul, en haoussa et wolof, en Guinée, au Nigeria, au Sénégal et au Cameroun, ne doivent pas faire oublier que la langue fondamentale de l'Islam reste l'arabe et que l'Afrique occidentale a produit une abondante littérature arabe au cours de cette période. C'est là un domaine très peu étudié, et nous sommes au total moins bien informés sur cette littérature afro-arabe moderne que sur celle de Tombouctou! Elle existe, cependant, avec des degrés divers de prospérité, dans plusieurs pays de l'Afrique noire, auxquels il faudrait ajouter la Mauritanie, centre très important de diffusion du savoir musulman.

Un pas décisif vers l'exploration de ce domaine neuf vient d'être accompli avec la publication d'un épais travail de M. Amar SAMB, de l'Institut Fondamental d'Afrique noire: *Essai sur la contribution du Sénégal à la littérature d'expression arabe* (24).

Ce titre modeste couvre en réalité une géographie littéraire du Sénégal arabophone. L'Islam sénégalais se caractérise par le foisonnement des confréries, dont les principales sont celles des Mourides et des Tijanes. Au cours des temps, « le centre de chaque ordre religieux est devenu une zâwiya, un lieu de pèlerinage, en même temps qu'un foyer d'étude, une école littéraire » (p. 33). La production de chacune de ces écoles porte la marque du tem-

pérament de son fondateur. Ainsi à Touba, où Ahmadou BAMBA fonda la confrérie des Mourides, règne une poésie tout imprégnée de mysticisme. L'école de Tivaouane, issue de El-Hadji Malik Sy (1850-1922) s'appuie plus sur le didactisme, l'éthique, l'enseignement religieux. Conseiller de Lat-Dior, Khâli Madiakhaté KALA (1835-1902), a légué à l'école d'Aïnoumane un goût certain pour la poésie épique et nationaliste. M. SAMB définit et décrit ainsi quatorze écoles qui, à vrai dire, entretiennent entre elles d'assez étroites relations, car le jeune lettré musulman ne considère pas son éducation terminée s'il n'a pas suivi l'enseignement de plusieurs maîtres, non seulement dans les hauts lieux du Sénégal, mais aussi — et peut-être surtout — en Mauritanie. On a du reste l'impression que ce que M. SAMB appelle « école » consiste fréquemment en une forte personnalité créatrice, entourée d'épigones et d'imitateurs moins talentueux ou moins productifs.

La première évidence qui ressort de cet ouvrage, c'est l'abondance de cette poésie arabe du Sénégal, dont l'auteur nous donne un vaste échantillonnage en traduction française. Il n'a pas seulement dépouillé les ouvrages imprimés — à Rabat, à Tunis, au Caire, à Kano — qui sont en nombre assez restreint; il a aussi disposé des fonds considérables de manuscrits, de photocopies et de microfilms déposés à l'IFAN; et, dans bien des cas, il s'est procuré des textes inconnus auprès des auteurs eux-mêmes ou de leurs descendants (25). Le lecteur européen pourra ainsi se rendre compte, non sans surprise, sans doute, que le Sénégal a produit, en langue arabe, une littérature très différente par ses thèmes et ses formes de sa littérature de langue française, plus ancienne et plus foisonnante, même si sa diffusion internationale est pratiquement nulle.

Tout aussi abondante est l'information événementielle recueillie par l'auteur. Il est vrai que sur les personnages les plus importants de l'Islam sénégalais, les réformateurs comme Ahmadou BAMBA, il existe des travaux publiés en arabe et en français. Mais M. SAMB a en outre exploité les ressources des archives coloniales, particulièrement riches lorsqu'il s'agit de personnages soupçonnés d'être hostiles à la domination française; il a utilisé des manuscrits autobiographiques; il a consulté familles et témoins. Il n'est cependant pas toujours possible d'atteindre toute la pré-

cision souhaitable: la date de naissance de Cheikh Moussa KAMARA est tantôt 1859, tantôt 1863 (d'après son autobiographie) et tantôt 1864 (d'après un acte de notoriété); on aimerait savoir si Ahmadou BAMBA est né en 1850 (p. 20), 1853 (p. 421) ou 1856 (p. 423); il devrait être possible de déterminer si le *Diwân* de Cheikh Hadi TOURÉ a été publié à Tunis en 1914 (p. 344) ou en 1915 (p. 337).

Les critères géographiques adoptés par M. SAMB sont responsables de quelques redondances et d'une certaine confusion au niveau de la diachronie. Néanmoins l'historien des lettres africaines trouvera dans ce livre une riche matière première, qui n'attend que son arrangement chronologique. Il est clair, notamment, que, comme la littérature arabe de Tombouctou, comme les littératures *ajami* d'Afrique occidentale, la littérature arabe du Sénégal est un sous-produit des mouvements réformateurs dont la fréquente récurrence semble être un phénomène caractéristique de l'Islam africain. Elle ne paraît pas remonter au-delà du dix-neuvième siècle, l'événement qui déclencha son apparition étant la *jihad* menée par El-Hadji OUMAR TALL (1797-1869) à partir du Fouta-Toro. OUMAR appartenait à l'ethnie Toucouleur qui est étroitement apparentée aux Peuls; il en alla de même par la suite pour El-Hadji Malik SY et ses descendants. En pays wolof, la littérature prit son essor avec Madiakhate KALA et surtout Ahmadou BAMBA. Mais c'est avec la génération suivante que ce courant revêtit toute son ampleur avec des poètes comme Cheikh Moussa KAMARA (1864-1953), BOU EL-MOZDAD, appelé aussi Doudou SECK (1867-1943), Dûn Nûn (1877-1927), Muhammed NIASSE (1881-1957) et Cheikh Hadi TOURÉ (né en 1894). Parmi les plus jeunes, M. SAMB ne mentionne que deux écrivains nés en 1924, Cheikh Tijane SY et surtout Moustapha ANE, mais il faut signaler que le Sénégal, terre privilégiée de la francophonie, a introduit l'enseignement de l'arabe dans le programme scolaire: cette mesure devrait, à plus ou moins brève échéance, élargir considérablement le public potentiel de la littérature arabophone.

Il serait évidemment hasardeux de porter un jugement de valeur sur cet aspect du patrimoine littéraire sénégalais, sur la base des traductions procurées par M. SAMB, si fidèles qu'elles puissent être. La tradition littéraire islamique a ses propres cri-

tères d'excellence, qui n'ont rien de commun avec ceux de l'Occident moderne. Essentiellement, ils se ramènent à deux grandes exigences: la fidélité aux thèmes et aux structures établies, et la virtuosité dans le maniement du langage et du vers. Certes, quelques-uns des poètes cités par M. Samb ont des accents épiques ou satiriques, et d'autres n'ont pas résisté aux agréments de l'érotisme. Mais aucun ne peut se dispenser de produire, suivant les modèles prescrits, des louanges du Prophète ou des fondateurs des grandes confréries, pas plus qu'il ne manquera de s'adonner à de complexes jeux de rimes et acrostiches divers. Ceci reconnu, il n'y a *a priori* aucune raison pour que le Sénégal, qui a donné à la langue française des auteurs de classe internationale tels que LÉOPOLD SENGHOR, BIRAGO DIOP ou Cheikh Hamidou KANE, n'ait pas apporté une contribution également valable à la littérature de langue arabe.

Le livre de M. SAMB jette donc des lumières extrêmement précieuses sur les formes les plus récentes qu'a adoptées, au Sénégal, la séculaire tradition littéraire de l'Islam ouest-africain. Or, ce cas n'est pas unique. Les nombreux détails que donne l'historien sénégalais sur la formation littéraire des poètes arabophones de son pays montrent qu'ils doivent beaucoup à leurs contacts avec les lettrés de la Mauritanie voisine: la littérature mauritanienne est pourtant complètement inexplorée. De même, on sait que maints poètes du Nigeria septentrional écrivent non seulement en haoussa, mais aussi en arabe: cet aspect particulier de la littérature nigériane moderne n'a jamais été étudié. Il existe de nombreuses études historiques et critiques sur les littératures d'expression française ou anglaise nées en Afrique sous l'influence de la culture européenne. Mais des recherches approfondies et ardues doivent encore être menées dans le domaine des littératures d'expression arabe et en langues vernaculaires avant qu'il ne soit possible de rendre pleinement justice à la diversité et à la grande richesse du patrimoine littéraire de l'Afrique occidentale.

13 mai 1975.

NOTES

(1) Sur l'Afrique musulmane, voir V. MONTEIL: *L'Islam noir* (2e éd., Paris, 1971), qui est essentiellement consacré à l'Afrique occidentale. Voir aussi J. Spencer TRIMMINGHAM: *Islam in East Africa* (Oxford, 1964) et *A History of Islam in West Africa* (Londres, 1971).

(2) Sékéné Mody SISSOKO: L'intelligentsia de Tombouctou aux XV^e et XVI^e siècles (*Présence Africaine*, n° 72, 1969, 48-72).

(3) *A History of Islam in West Africa*, p. 5. *Le Tarikh al-Fattach* fut traduit en français par O. HOUDAS et M. DELAFOSSE (Paris, 1913).

(4) CHERBONNEAU: Essai sur la littérature arabe au Soudan d'après le *Tekmi-let ed Dibadj* de Ahmed Baba le Tombouctien (*Revue de la Société archéologique de Constantine*, II, 1854-55, p. 1-42).

(5) *Le Tarikh es-Sûdân* fut traduit en français par O. HOUDAS (Paris, 1900).

(6) *A History of West Africa* (Cambridge, 1969, p. 33).

(7) A.-D.-H. BIVAR et M. HISKETT: The Arabic Literature of Nigeria to 1804 : A Provisional Account (*Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, XXV, 1962, 1, 104-148).

(8) M. HISKETT: An Islamic Tradition of Reform in the Western Sudan from the Sixteenth to the Eighteenth Century (*BSOAS*, XXV, 1962, 3, 577-596).

(9) Sur cette littérature orale, voir notamment Amadou Hampaté Bâ et G. DIETTERLEN: Koumen, texte initiatique des pasteurs peuls (La Haye, 1961), A.-H. BÂ et Lilyan KESTELOOT: Une épopée peule : *Silawaka* (*L'Homme*, VIII, 1968, 1, 5-36); A.-H. BÂ : Kaïdara (Paris, 1969).

(10) L'existence de cette littérature écrite fut révélée par Gilbert VIEILLARD: Poèmes peuls au Fouta Djallon (*Bulletin du Comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*, XX, 1937, 3, 225-228). Plus récemment, maintes œuvres ont été rendues accessibles au lecteur européen grâce aux travaux de M. Alfâ Ibrâhîm Sow: La Femme, la Vache, la Foi (Paris, 1966) et Chroniques et récits du Fouta-Djallon (Paris, 1968). Pour la période coloniale, voir Joseph E. HARRIS: Protest and Resistance to the French in Fouta Diallon (*Genève-Afrique*, VIII, 1969, 1, 3-18). Sur la technique poétique, lire A.-I. Sow: Notes sur les procédés poétiques dans la littérature des Peuls du Fouta-Djallon (*Présence Africaine*, n° 54, 1965, p. 181-197 et *Cahiers d'Etudes Africaines*, V, 1965, p. 370-387). Le Centre of African Studies de la School of Oriental and African Studies a publié, sous forme ronéotypée, un exposé de C. SEYDOU: Poésie religieuse au Fouta-Djallon (Londres, 1968).

(11) Traduction de A.-I. Sow (Paris, 1971, p. 43).

(12) *La Vie d'El Hadj Omar*, Traduction de H. GADEN (Paris, 1935). Voir aussi Cheikh Moussa KAMARA: Vie d'El Hadji Omar, traduit de l'arabe (Dakar, 1970).

(13) Sur la littérature peule du Nord-Cameroun, voir G. PFEFFER: Prose and Poetry of the Ful'be (*Africa*, XII, 1939, 285-307) et surtout P.-F. LACROIX: Poésie peule de l'Adamawa, (2 vols., Paris, 1965).

(14) Sur l'activité littéraire des sultans de Sokoto, voir une série d'articles de W.-E.-N. KENDSALE: Field Notes on the Arabic Literatures of the Western Sudan: Shehu Usmanu dan Fodio (*Journal of the Royal Asiatic Society*, 1955, p. 162-168); Abdullahi dan Fodio, (*ibid.*, 1956, p. 78-80); Muhammadu Bello (*Journal of the Royal African Society*, 1958, p. 53-57). Consulter aussi: H.-F.-C. SMITH: Muhammad Bello, Amin Al-mu'minin (*Ibadan*, June 1960, p. 16-19) et surtout Mervyn HISKETT: The Sword of Truth. The life and Times of the Shehu Usman dan Fodio (Londres, 1973).

(15) Mervyn HISKETT: The 'Song of Bangauda': A Hausa King List and Homily in Verse (*BSOAS*, XXVII, 1964, p. 540-567); XXVIII, 1965, p. 112-135 et 363-385).

(16) D. SCHARFE et Yahaya ALIYU: The Tradition of Hausa Poetry (*Black Orpheus*, n° 21, April 1967, 31-36).

(17) Jack GOODY: Restricted Literacy in Northern Ghana (dans Jack Goody (ed.), *Literacy in Traditional Societies*, Cambridge, 1968, p. 198-264).

(18) R.-M. EAST: A First Essay in Imaginative African Literature (*Africa*, IX, 1936, p. 350-354) et: Recent Activities of the Literature Bureau, Zaria, Northern Nigeria (*Africa*, XIV, 1943-44, p. 71-76).

(19) Sur la littérature haoussa, on consultera notamment les travaux de Neil SKINNER: A Hausa Poet in Lighter Vein (*African Languages Review*, IX, 1970, p. 163-175); Realism and Fantasy in Hausa Literature (*Review of National Literatures*, II, 1971, 2, 167-187); The Slatern. A Theme in Hausa Poetry (dans V. SIX et al. (eds), *Afrikanische Sprachen und Kulturen - ein Querschnitt*, Hambourg, 1971, p. 288-297). Voir aussi J.-N. PADEN: A survey of Kano Hausa Poetry (*Kano Studies*, n° 1, septembre 1965, p. 33-39); D.-W. ARNOTT: 'The Song of the Rains': a Hausa Poem by Na'ibi S. Wali (*African Language Studies*, IX, 1968, p. 120-147).

(20) Neil SKINNER: Norla. An Experiment in the Production of Vernacular Literature, 1954-1959 (*Revue des Langues Vivantes*, XXXVI, 1970, p. 166-177).

(21) Il existe un nombre croissant de travaux sur l'Islam sénégalais, sur Ahmadou Bamba et sur les Mourides. Parmi les plus récents, signalons seulement Mouhammed Moustapha ANE: La vie de Cheick Ahmadou Bamba, publiée à Dakar en deux volumes.

(22) Ce poème a été publié en wolof et en traduction française dans le *Bulletin de l'Institut Fondamental d'Afrique noire*, série B, XXX, 3, juillet 1968, p. 847-860.

(23) Notamment Amar SAMB: L'influence de l'Islam sur la littérature wolof (*Bulletin de l'IFAN*, série B, XXX, 2, avril 1968, p. 628-641).

(24) *Mémoires de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire*, n° 87, Dakar, 1972, 531 p.

(25) On regrettera seulement que l'ouvrage ne soit pas accompagné d'une bibliographie complète et systématique, reprenant toutes les œuvres évoquées avec leur titre original et sa traduction et portant indication du lieu et de la date de publication, ou, dans le cas de manuscrits, mention précise de l'endroit où ils sont entreposés et de leur cote.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE *
Notices 16 à 27

BIBLIOGRAFISCH OVERZICHT *
Nota's 16 tot 27

* *Bulletin des séances de l'Académie*,
1964, p. 1 180.

* *Mededelingen der Zittingen van*
de Academie, 1964, blz. 1 181.

Vocabulario da lingua canarina com versam portugueza (Lisbonne, Junta de Investigações do Ultramar, 1973, édition fac-similé, 204 folios, 20 cm x 29 cm).

En 1965, le Ministère de l'Outre-Mer du Portugal eut la bonne fortune de pouvoir acquérir d'un habitant de Lisbonne un manuscrit volumineux, actuellement déposé à l'« Arquivo Histórico Ultramarino ». Ce manuscrit anonyme de 204 folios, numérotés récemment, contient, en deux colonnes à la page, un « vocabulaire de la langue canarin (en caractères romains) avec traduction portugaise ».

L'édition est un fac-similé; elle est présentée par Justino MENDES DE ALMEIDA, président de la « Junta de Investigações Ultramarinas ». Cette présentation rapide (en cinq pages non numérotées) est donnée aussi en anglais.

Le professeur MENDES DE ALMEIDA estime que le manuscrit — témoignage éloquent de l'activité missionnaire portugaise en Inde — date du XVII^e siècle et fut sans doute rédigé au collègue jésuite S. Ignace de Loyola de Rachol. Peut-être est-il de la main du P. Diogo RIBEIRO, S.J., originaire de Lisbonne, qui en 1632 publia une *Declaração da doutrina christam collegida do Cardeal Roberto Belarmino da Companhia de Jesu e outros autores*.

A juger d'après le titre, on pourrait croire que la langue traduite est celle du Canara (côte occidentale de l'Inde), d'origine dravidienne; en réalité, le vocabulaire traduit le concani, langue parlée à Goa, qui appartient à la famille indo-européenne. Au XVII^e siècle, les deux termes semblent avoir été employés indistinctement: déjà le chroniqueur portugais João DE BARROS (milieu du XVI^e s.) parle des « Conquenins ou Canarins »; de même, en 1811, le pombeiro Pedro João Baptista, signale à Tete, sur le Zambèze, la présence de plusieurs « Portugais » de Goa: « tem outra nação chamada dos Canaris » (*Annaes Marítimos e Coloniaes*, 1843, n° 10, p. 501).

L'édition de ce précieux manuscrit, ayant appartenu autrefois à un certain A.L. MACEDO (fol. 1), invite à une étude critique et linguistique approfondie. Les spécialistes de la littérature indo-portugaise ne pourront qu'être reconnaissants à la Junta pour cette nouvelle publication. Avec eux, nous exprimons l'espoir qu'elle puisse continuer ses éditions consacrées à l'œuvre ancienne du Portugal aux Indes.

7 mars 1975

F. BONTINCK

Bosch (D.J.): *Het evangelie in Afrikaans gewaad* (Kampen, J.H. Kok - Borgerhout, Denis, 1974, 119 blz., in-8°).

Een bundeling van vier lezingen die de A. — hoogleraar in de zendingswetenschap aan de Universiteit van Zuid-Afrika te Pretoria — als gastprofessor hield aan verschillende universiteiten in Nederland. Ze vormen een zekere eenheid omdat de onderwerpen handelen rond eenzelfde thema: de *Theologia Africana*, de Afrikaanse of Zwarte Theologie. Eerst gaat het over enkele problemen in verband met de „verinheemsing” van de theologie in Zwart Afrika; vervolgens over het traditionele Godsbeeld in Afrika en sommige gevolgtrekkingen voor de verkondiging van de evangelische boodschap; daarna over het probleem van het kwaad volgens de Afrikanen en daaruit voortvloeiende indicaties voor de kristelijke kerken; en tenslotte over bepaalde stromingen in de Zuidafrikaanse Zwarte Theologie, de achtergronden ervan en een poging tot evaluering.

Doorgaans gaat het meer om vragen en probleemstellingen dan om antwoorden en oplossingen. Soms wordt de richting aangeduid waarin de antwoorden gezocht kunnen worden, steeds vanuit een evangelische inspiratie.

Er is een opvallende, maar begrijpelijke, eenzijdigheid in de nagenoeg uitsluitend protestantse informatiebronnen van de A. en in zijn literatuuropgave. De inspanningen die van katholieke zijde gedaan worden om een Afrikaanse Theologie op te bouwen, de resultaten of besluiten waartoe deze geleid hebben en die vooral in Franstalige publikaties zijn vastgelegd, komen niet aan bod. Met het gevolg dat belangrijke elementen totaal achterwege blijven.

4 april 1975
M. STORME

Dorst (Jean) et Dandelot (Pierre): *Guide des grands mammifères d'Afrique* (Ed. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel - Suisse, 286 p., 44 planches couleur illustrant 233 espèces, 1972).

Consulter un livre de Jean DORST constitue la garantie de valeur du renseignement recherché.

Eminent professeur au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, ornithologiste et mammologue de réputation internationale, l'Auteur a publié de nombreuses études rigoureuses et originales avec le souci constant de la présentation didactique de ses ouvrages.

Dans la collection des Guides du naturaliste, le Guide des Grands Mammifères d'Afrique constitue le vade-mecum indispensable à tout qui s'intéresse à la faune africaine. Il n'a pas la prétention d'être exhaustif — il le dit d'ailleurs — mais il permettra d'identifier l'animal vu au cours d'un voyage en terre africaine. Les descriptions sont largement suffisantes de même que les éléments ethnologiques et biogéographiques, ceux-ci illustrés par des cartes éloquentes.

Quant à l'iconographie elle est parfaite, due au talent de Pierre DANDELOT bien connu par les images des « Animaux de chasse d'Afrique » de Pierre BOURGOIN.

17 avril 1975

P. STANER

Monbaliu (Lode): *Ratte Vyncke* (Roeselare, Amaat-Vyncke-Comité, 1974, 349 blz., in-8°, foto's, ill., kaarten).

De auteur is leraar aan het Klein Seminarie te Roeselare, waar VYNCKE eertijds studeerde en zeer bedrijvig was. Zijn boek — waarvoor minister VAN ELSLANDE het voorwoord schreef — is de vrucht van geduldige opzoekingen in verschillende privé-archieven, ter aanvulling van gekende gegevens uit de literatuur. „Het is een soort compilatie van wat er kan gevonden worden van en over VYNCKE.” (blz. 8). Herhaaldelijk komt VYNCKE zelf aan het woord of komen anderen over hem getuigen. Achtereenvolgens worden behandeld: de jeugdjaren in zijn geboortedorp Zedelgem (blz. 11-19); de studententijd, onderbroken door twee jaren dienst als pauselijk zoeaaf (blz. 21-99); de priester-onderpastoor te Dudzele (blz. 101-196); de missionaris in Afrika, 1881-1888 (blz. 197-307). De A. maakt geen aanspraak op volledigheid: „Er zou van iedere periode een boek kunnen geschreven worden. Dat is niet onze bedoeling. Wel zullen wij door het een en het ander bij elkaar te brengen een lijn in dit leven zien” (blz. 8). Die lijn is duidelijk waarneembaar: VYNCKE was een man van de daad, een vechter: hij zette zich onstuimig in voor zijn overtuiging en zijn idealen, voor geloof, taal en zeden in de Vlaamse Beweging, voor de zaak van PIUS IX te Rome, voor kulturele ontwikkeling en de belangen van de katholieke scholen in zijn parochie, voor meer menselijkheid en tegen de slavenhandel in Midden-Afrika. Het hoofdstuk over „De Missionaris in Afrika” brengt enkele nieuwe bijzonderheden over VYNCKE's missionarisroeping, zijn rondreis in Nederland en zijn noviciaat te Maison-Carrée (Algiers). Het verhaal van zijn reis naar het Tanganika-meer en van zijn verblijf te Kibanga is grotendeels samengesteld met uittreksels uit zijn reeds gepubliceerde *Brieven van een Vlaamsche Missionaris*, 3 dln. Andere bronnen en literatuur werden hierbij terzijde gelaten.

17 april 1975

M. STORME

Marchal (J.-Y.) et Dandoy (G.): *Contributions à l'étude géographique de l'ouest Malgache* (Travaux et Documents de l'ORSTOM, n° 16, 160 p., 12 figures, 4 cartes, 1970).

Première partie: Marchal (J.-Y.): Etude géographique de la Plaine du Bemarivo.

Comme l'A. de cette première partie l'écrit lui-même, il s'agit dans cet ouvrage d'une étude rapide de la plaine du Bemarivo réalisée entre le 2 avril et le 1^{er} mai 1968, et limitée à une série de questions qui se rattachent principalement aux mouvements de population, au système cultural et à la situation foncière.

Au point de vue agricole, la région est caractérisée par la possibilité pour les riverains de pratiquer trois types de cultures complémentaires obéissant comme l'écrit l'A. à un calendrier agricole étroit lié à la variation du niveau de l'eau: une culture de saison de pluies sur les parties élevées (maïs, manioc, arachides) et deux cultures de décrue dans les parties basses (rizières d'une part, et lentilles, haricots et pois du Cap d'autre part).

Dans la région de Bemarivo, les cultures de décrue se situent sur les terrasses inondables, dans trois grandes îles qui se rencontrent sur toutes les surfaces inondées. Afin de pouvoir pratiquer la culture du riz d'une manière plus rationnelle et surtout sur de plus grandes étendues il est nécessaire de retenir l'eau au moment des décrues.

L'A. décrit comment les grands aménagements (barrages) dont le but était de retenir l'eau au moment de la décrue échouèrent. Plus loin il fera la critique d'un nouveau projet et des problèmes qu'il pourrait soulever.

Dans les conclusions, l'A. s'attache surtout à présenter les causes des échecs en matière de barrages. L'A. aurait voulu une étude plus approfondie. Il a, d'autre part, voulu éviter que la documentation qu'il avait recueillie se soit perdue alors qu'elle n'est pas dépourvue d'intérêt.

18 avril 1975

A.-G. BAPTIST

Marchal (J.-Y.) et Dandoy (G.): *Contributions à l'étude géographique de l'ouest Malgache* (Travaux et Documents de l'ORSTOM, n° 16, 160 p., 12 figures, 4 cartes, 1970).

Deuxième partie: Dandoy (G.): Atlas de la Région de Manombo - Befandriana Sud.

Le but de l'étude était de présenter une vue d'ensemble des problèmes humains de la région de Manombo, Befandriana Sud à partir d'une série de cartes thématiques commentées.

L'étude fut réalisée en trois phases: la première consistant à rassembler toute la documentation existante, la deuxième basée sur plusieurs enquêtes dans 16 villages représentatifs, et la troisième étant le dépouillement des enquêtes et l'explication graphique des résultats obtenus. Après avoir présenté quelques données générales l'A. arrive dans le vif du sujet.

Dans cette partie essentielle de l'étude l'on trouve les données se rapportant à la population et l'infrastructure y compris l'infrastructure commerciale. L'exposé est relativement complet et s'achemine vers l'essentiel qui est l'occupation du sol.

L'A. y traite séparément: a) de la riziculture; b) des cultures sèches ou temporairement irriguées dans lesquelles l'on trouve des cultures vivrières (maïs, manioc) et des cultures commerciales (pois du Cap, arachides et coton).

En matière d'élevage, le bœuf, qui joue un rôle monétaire et de sécurité, se commercialise plutôt sporadiquement en cas de besoin pour payer, par exemple, les impôts. A ce point de vue, l'intégration du bœuf dans le circuit économique se fait lentement.

Ce qui est plus rare, dans ce genre de publications, est de voir l'A. consacrer une quinzaine de pages aux problèmes de commercialisation.

Dans sa conclusion l'A. suggère l'extention des surfaces irriguées, l'intensification des cultures traditionnelles en particulier le maïs et parmi les cultures commerciales: celle du pois du Cap et de l'arachide. De plus, l'A. pense que la culture du coton, spécialisation réservée aux concessionnaires européens, est susceptible de trouver des adeptes parmi les paysans masakoro.

Cette étude que l'A. qualifie de rapide, est pourtant bien faite et malgré tout assez complète.

18 avril 1975

A.-G. BAPTIST

Kohler (J.-M.): *Les migrations des Mosi de l'Ouest* (Travaux et Documents de l'ORSTOM, n° 18, 103 p., 27 illustrations, 1972).

Tous ceux qui se sont occupés de l'étude de l'utilisation du sol, ou dans un sens plus large, de l'organisation des espaces en Afrique savent combien les problèmes humains font parfois obstacle à l'amélioration ou à l'introduction de technologies jusqu'alors inconnues dans les territoires étudiés.

C'est le mérite de la présente étude d'avoir exposé les problèmes démographiques par rapport au mosi de l'Ouest précisément parce que chez les mosi les problèmes démographiques se posent d'une manière aiguë à cause des importantes migrations de ceux-ci avec leurs conséquences malheureuses pour l'utilisation et la conservation des sols.

Compte tenu des difficultés que les chercheurs rencontrent parfois en Afrique au point de vue: du temps, des moyens financiers disponibles et des contacts avec les populations l'étude est assez fouillée. L'on y trouve les données habituelles de ce genre de publications: les pyramides des âges et des sexes, les graphiques en rapport avec les migrations des hommes exprimés en journées d'absence, la situation matrimoniale et les variations de la structure matrimoniale, selon l'appartenance socio-éthique.

Le phénomène des migrations est étudié suivant: l'appartenance socio-éthique et religieuse, suivant le degré de scolarisation, le niveau des cultures et l'urbanisation.

L'A. traite de la destination des migrants, de la durée des migrations, de la saison des départs et des retours, des conditions de départ et de l'occupation professionnelle des migrants.

Essentiel est de connaître les motivations de migrants qui ont été interrogés à ce sujet et qui trouvent leur source dans le fait que l'agriculture locale est une agriculture de simple subsistance alors que des besoins supplémentaires dépassant la simple subsistance se sont développés. L'A. fait d'ailleurs ressortir les incidences économiques considérables de ces migrations.

L'ensemble est intéressant, non seulement pour les spécialistes des problèmes démographiques au sens large, mais également pour la manière avec laquelle l'étude a été abordée.

Pour ceux qui n'auraient pas le temps de tout lire l'on peut recommander de parcourir au moins les remarquables 6 pages de conclusions.

18 avril 1975

A.-G. BAPTIST

Beden (M.) en Guerin (C.): *Le gisement de vertébrés du Phom Loang (Province de Kampot, Cambodge)* (Travaux et documents de l'ORSTOM, n° 27, Paris, 1973).

Het werk omvat een voorwoord van J.-P. CARBONNEL, waarvan de stratigrafische terminologie en onderverdeling door de Auteurs worden gebezigd, zoals vermeld in de inleiding. Deze laatste bevat daarenboven een overzichtkaartje van de voornaamste Pleistocene vindplaatsen in SE Azië. Volgt dan een zeer gedetailleerde beschrijving van de vertebraten fauna van één enkele grot in paleozoïsche kalksteen, geïllustreerd door talrijke figuren en foto's. Deze fauna omvat overblijfsels van volgende dieren: *Rhinoceros sondaicus*, *Crocota ultima*, *Panthera tigris*, *Martes* sp., *Muntiacus* sp., *Rusa* cf *leptodus*, *Rusa unicolor*, *Bubalus*, *Spirocerus* (?) sp., *Varanus* sp. Aan te stippen valt de aanwezigheid van een nieuwe sub-soort, nl. *Rhinoceros sondaicus guthi*. Alvorens te besluiten geven de Auteurs nog een zeer sommaire beschrijving van de inhoud van twee andere grotten. Het werk omvat ten slotte een uitgebreide bibliografische lijst van geraadpleegde werken.

De fauna van Phnom Loang behoort tot de formatie van het Loangiaan. Ze wordt in de eerste plaats gekenmerkt door de aanwezigheid van *Rhinoceros sondaicus* (in een zeer geëvolueerde vorm) en van *Crocota ultima*, wat zou wijzen op een fauna, die niet ouder kan zijn dan de fauna met *Stegodon-Megatapirus*. Op basis van een vergelijking met de fauna van Noord-Laos en Noord-Vietnam stellen de Auteurs een ouderdom voor van einde Midden Pleistoceen.

Geografisch situeert de fauna van de bestudeerde grot zich nabij de Zuidelijke grens van uitbreiding van de fauna van Kwangi in de Loangiaan formatie.

4 mei 1975
Leo PEETERS

Boutrais (J.): *La colonisation des plaines par les montagnards au nord du Cameroun* (Paris, ORSTOM, 1973, 277 p.).

Par son ampleur et ses modalités, la descente des montagnards vers les plaines est le phénomène le plus spectaculaire que présente le nord du Cameroun depuis l'indépendance. L'étude de J. BOUTRAIS, se propose d'établir un bilan de cette colonisation dirigée.

L'A. étudie longuement les milieux d'origine et d'accueil, aux points de vue des ressources naturelles, de la densité de population, des ethnies et des religions (animisme dans les montagnes, Islam dans la plaine). Il procède à une comparaison entre la colonisation spontanée et la colonisation dirigée notamment du point de vue des modes de culture et des types de produits: cultures vivrières, cultures commerciales. Il analyse les obstacles à l'émigration au double regard des ressources disponibles et des contacts inter-ethniques.

Enfin, il examine les conséquences de l'émigration dans les régions montagneuses qui se dépeuplent et dans les plaines, qui ne sont occupées à présent par les immigrants que sur une bande d'une trentaine de kilomètres au départ des contreforts montagneux.

La descente en plaine des montagnards ne présente pas l'aspect d'un front pionnier de colonisation de terres vides. C'est plutôt une infiltration dense parmi les populations en place et un grignotage des lambeaux forestiers qui subsistent entre les villages musulmans. Comme les montagnes restent proches, des relations continues se maintiennent entre les massifs d'origine et les villages d'accueil. Très souvent, des membres proches de la famille restent en montagne. Une seule famille peut elle-même se scinder en deux éléments se livrant à des spéculations complémentaires: une partie du mil récolté en plaine est souvent destinée à l'alimentation des membres de la famille restés en montagne. Et les mêmes rapports étroits s'observent au niveau des relations sociales.

La colonisation s'accompagne-t-elle d'une amélioration de la condition matérielle de l'ensemble des paysans? L'étude des budgets familiaux faite par l'A. est trop rudimentaire, ce qui invite à la circonspection. Du point de vue des mentalités, les paysans de la plaine restent dans l'ensemble attachés au culte des ancêtres et aux croyances traditionnelles.

7 mai 1975

F. BÉZY

Ancey (G.), Chevassu (J.) et Michotte (J.): *L'économie de l'espace rural de la région de Bouaké* (Paris, ORSTOM, 1974, 251 p.).

Cet ouvrage présente sept études rédigées par trois auteurs à l'issue d'une recherche effectuée sur le terrain pendant plusieurs années, et qui précisent le fonctionnement de l'économie dans la région de Bouaké, en République de Côte d'Ivoire. Mené en équipe, ce travail a nécessité l'étude des diverses liaisons qui se manifestent à l'intérieur de la zone et des rapports de celle-ci avec l'extérieur.

On prend d'abord connaissance du paysage agricole par la description des exploitations et des tendances qui s'y manifestent. Dans cet espace, des marchés apparaissent, lieu privilégié pour certaines relations dont l'importance est appréciée.

Ensuite, les zones rurales entretiennent des liaisons avec des centres secondaires, mais également avec d'autres régions, notamment sous forme de migrations saisonnières, durables ou définitives. La migration est présentée comme une solution concurrente du changement de système de culture. Tout programme de vulgarisation agricole doit tenir compte de cette possibilité et des perspectives qui s'offrent ainsi aux cultivateurs.

Enfin, l'espace rural est en relation avec le centre urbain de Bouaké, mais cet aspect des choses n'est guère évoqué parce qu'il fait l'objet d'une publication différente.

Ces études sont très « au ras du sol ». D'une part, elles sont minutieuses, s'appuient sur une abondante documentation, produisent de nombreuses cartes. D'autre part, elles n'ont aucune prétention théorisante, ce qui ne diminue en rien leur utilité.

7 mai 1975

F. BÉZY

Ancey (G.): *Relations de voisinage ville-campagne. Une analyse appliquée à Bouaké: sa couronne et sa région (Côte d'Ivoire)* (Paris, ORSTOM, 1974, 258 p.).

Cette brochure se présente comme le complément d'une autre publication de l'ORSTOM, sur *L'économie de l'espace rural de la région de Bouaké*. La seconde étudiait la région agricole; la première analyse ses relations avec la ville.

La présence d'une grande agglomération retentit nécessairement sur son environnement villageois. L'A. se demande quelles sont les forces qui agissent sur cet environnement. Il essaye de savoir si le milieu rural ainsi « agressé » parvient à préserver son intégrité, à se retrancher et se sécuriser dans son univers clos et coutumier; ou si, au contraire, il va ployer devant cette tension permanente pour s'ouvrir et s'adapter.

Sont envisagés successivement l'organisation de l'espace, l'implantation des villages, l'habitat; sont analysées les activités agricoles, artisanales, commerciales. Enfin l'A. s'est attaché à saisir les déplacements des habitants: leurs motifs, leur durée, leur fréquence.

La conclusion de l'analyse, c'est que la croissance de l'agglomération a très peu modifié son hinterland et quand elle l'a fait, c'est rarement dans le sens prévu par la théorie. Ainsi les zones rurales n'ont pas même entamé un processus de réelle diversification. Les effets les moins contestables de l'urbanisation se circonscrivent à une frange d'activités para-agricoles sans incidence positive sur les structures internes de production et n'atteignant que par un effet de ricochet, très superficiellement, le système de représentation et les valeurs traditionnelles du monde paysan. Même lorsque la ville semble « menacer » directement l'univers technique et mental du villageois, par ex. par le biais de la fonction salariale, celui-ci interpose un écran d'objections morales spontanément ressuscitées et « réinterprétées » dans la ligne des impératifs de la collectivité.

De son aveu, l'A. ne prétend aucunement énoncer des règles générales, encore moins formuler un schéma théorique. Il a seulement visé « à réunir, classer, décrire un ensemble de faits, examiner leurs relations sans chercher à solliciter la réalité ».

7 mai 1975
F. BÉZY

Remy (G.): *Les migrations de travail et les mouvements de colonisation Mossi* (Paris, ORSTOM, 1973, 128 p.).

On sait que la Haute-Volta souffre depuis longtemps d'une « hémorragie démographique » récurrente, que n'a pas manqué d'accentuer la sécheresse au Sahel. Le développement des mouvements d'émigration mossi est devenu une donnée humaine fondamentale, dans la mesure où il bouleverse les conditions de la vie économique et sociale tant dans les aires de départ des émigrants que dans les régions qui les accueillent. La documentation que l'on peut rassembler actuellement sur le sujet est abondante, mais aussi très disparate selon les objectifs poursuivis par les auteurs. Le propos de G. REMY est de faire le point des connaissances sur les mouvements d'émigration, analyser le contenu des divers documents publiés à leur sujet au cours des quinze dernières années et d'en regrouper les éléments essentiels au sein d'un même recueil.

Il existe des migrations internes, vers les régions moins densément peuplées de la Haute-Volta, comme dans la vallée du Sourou, au Nord-Ouest. Assez curieusement, les émigrants mossi y sont moins bien reçus qu'à l'étranger, au point que certains villages leur refusent de la terre. Aussi le gros des migrations prend-il la direction de la Côte d'Ivoire et du Ghana, au Sud, et du Mali au Nord, dans la région mise en valeur par l'Office du Niger.

La structure de l'ouvrage a été imposée par la nature de la documentation. Sept textes sont rassemblés, consacrés aux migrations de travail ou aux mouvements de colonisation, et distincts également selon le cadre géographique concerné. L'A. y joint des informations complémentaires ou originales. Au total, plus de cinquante documents ont été analysés. En 128 pages, forcément l'A. n'a pu présenter qu'un résumé succinct de ses lectures; mais cela suffit pour le lecteur qui sait où s'adresser pour en savoir plus. Une dernière remarque: la documentation est uniquement francophone. Pourtant la colonisation mossi au Ghana a donné lieu à d'importantes études dont il n'est pas fait mention dans ce petit ouvrage d'information bibliographique, qui n'en garde pas moins tout son intérêt.

7 mai 1975
F. Bézy

Séance du 17 juin 1975

La séance est ouverte à 14 h 30 par M. A. Maesen, directeur de la Classe pour 1975.

Sont en outre présents: MM. V. Devaux, J.-P. Harroy, J. Jacobs, le R.P. A. Roeykens, MM. A. Rubbens, J. Sohier, J. Stengers, membres; MM. L. Baeck, A. Baptist, A. Huybrechts, M. Luwel, J. Vanderlinden, associés, ainsi que M. P. Staner, secrétaire perpétuel.

Absents et excusés: MM. F. Bézy, E. Bourgeois, A. Burssens, E. Coppieters, R.-J. Cornet, le comte P. de Briey, N. De Cleene, le R.P. J. Denis, Mme A. Dorsinfang-Smets, MM. V. Drachousoff, A. Duchesne, A. Durieux, le vicomte W. Ganshof van der Meersch, A. Gérard, F. Grévisse, G. Malengreau, le R.P. G. Mosmans, M. A. Stenmans, le R.P. M. Storme, MM. A. Van Bilsen, E. Van der Straeten, F. Van Langenhove, B. Verhaegen, R. Yakemtchouk.

Blocages et freinages des réformes agraires intertropicales: un essai d'approche quantitative

M. J.-P. Harroy présente son étude intitulée comme ci-dessus. Il répond aux questions que lui posent MM. J. Vanderlinden, A. Baptist et J. Stengers.

La Classe décide l'impression de ce travail dans le *Bulletin des séances* (p. 304).

« Staat Brazilie model? »

M. L. Baeck présente son étude intitulée comme ci-dessus. Il répond aux questions que lui posent MM. A. Baptist et A. Rubbens.

La Classe décide l'impression du résumé de l'exposé dans le *Bulletin des séances* (p. 317).

Zitting van 17 juni 1975

De zitting wordt geopend te 14 h 30 door de H. A. Maesen, directeur van de Klasse voor 1975.

Zijn bovendien aanwezig: De HH. V. Devaux, J.-P. Harroy, J. Jacobs, E.P. A. Roeykens, de HH. A. Rubbens, J. Sohier, J. Stengers, leden; de HH. L. Baeck, A. Baptist, A. Huybrechts, M. Luwel, J. Vanderlinden, geassocieerden, alsook de H. P. Staner, vaste secretaris.

Afwezig en verontschuldigd: De HH. F. Bézy, E. Bourgeois, A. Burssens, E. Coppieters, R.-J. Cornet, graaf P. de Briey, N. De Cleene, E.P. J. Denis, Mw A. Dorsinfang-Smets, de HH. V. Drachoussoff, A. Duchesne, A. Durieux, burggraaf W. Ganshof van der Meersch, A. Gérard, F. Grévisse, G. Malengreau, E.P. G. Mosmans, de H. A. Stenmans, E.P. M. Storme, de HH. A. Van Bilsen, E. Van der Straeten, F. Van Langenhove, B. Verhaegen, R. Yakemtchouk.

« Blocages et freinages des réformes agraires intertropicales: un essai d'approche quantitative »

De H. J.-P. Harroy legt zijn studie voor die bovenstaande titel draagt.

Hij beantwoordt de vragen die hem gesteld worden door de HH. J. Vanderlinden, A. Baptist en J. Stengers.

De Klasse beslist dit werk te drukken in de *Mededelingen der zittingen* (blz. 304).

Staat Brazilië model?

De H. L. Baeck legt zijn studie voor die bovenstaande titel draagt.

Hij beantwoordt de vragen die hem gesteld worden door de HH. A. Baptist en A. Rubbens.

De Klasse beslist een samenvatting van deze uiteenzetting te drukken in de *Mededelingen der zittingen* (blz. 317).

Commission d'Histoire

En sa séance du 14 mai 1975, la Commission d'Histoire a pris connaissance d'une étude de Mme G. KURGAN-VAN HENTENRYK, intitulée: « Léopold II et la question de l'Acre ».

La Classe décide l'impression de ce travail dans le *Bulletin des séances* (p. 339).

Concours annuel 1977

La Classe arrête comme suit le texte de la deuxième question (L. Baeck et F. Bézy) du concours annuel 1977:

La révolution verte conduit le plus souvent aux trois conséquences suivantes:

1. *L'intensification de la production agricole des plantes qui ont une haute valeur marchande;*
2. *L'augmentation des investissements en capitaux et en technologie dans les méthodes culturales;*
3. *Un épanouissement social diversifié dans les régions rurales.*

Exposez, pour un pays du tiers monde, cette évolution de fait, et signalez éventuellement l'existence de déviations.

Prix Egide Devroey 1975

Le *Secrétaire perpétuel* informe la Classe, qu'en sa séance du 13 juin 1975, la Commission du Prix Egide Devroey a couronné l'ouvrage de M. H. BEGUIN intitulé: *L'organisation de l'espace au Maroc*. L'auteur prendra donc le titre de « Lauréat du prix Egide Devroey ».

Toutefois, confirmant ainsi l'appréciation de la Classe, formulée en sa séance du 16 mars 1971, la Commission estime que le travail du Père A. DE ROP, intitulé: *Versions et fragments de l'épopée Mongo* présente une grande valeur et mérite d'être publié. Elle a chargé le *Secrétaire perpétuel* à prendre contact avec le R.P. EKWA, directeur du Bureau international d'Enseignement catholique, pour envisager avec lui les formes les plus

Commissie voor Geschiedenis

In haar zitting van 14 mei 1975 heeft de Commissie voor Geschiedenis kennis genomen van een studie door Mw G. KURGAN-VAN HENTENRYK, getiteld: *Léopold II et la question de l'Acre*.

De Klasse beslist dit werk te drukken in de *Mededelingen der zittingen* (blz. 339).

Jaarlijkse wedstrijd 1977

De Klasse stelt als volgt de tekst vast van de tweede vraag (L. Boeck en F. Bézy) van de Jaarlijkse wedstrijd 1977:

De groene revolutie heeft doorgaans een driedubbel gevolg:

1. *Stijging van de landbouwproductie voor gewassen met hoge marktwaarde.*

2. *Stijging van kapitaal-intensiviteit en technologie-intensiviteit der produktiewijzen in de landbouw.*

3. *Het opentrekken van de sociale waaier (inkomenscategorieën) op het platteland.*

Beschrijf in een gegeven land van de Derde Wereld deze feitelijke gang van zaken en toon eventueel aan dat er afwijkingen op bestaan.

Prijs Egide Devroey 1975

De *Vaste Secretaris* deelt de Klasse mede, dat in haar zitting van 13 juni 1975, de Commissie voor de Prijs Egide Devroey het werk bekroond heeft van de H. H. BEGUIN getiteld: *L'organisation de l'espace au Maroc*. Aan de auteur wordt dus de titel verleend van „Laureaat van de Prijs Egide Devroey”.

Anderzijds, aldus het oordeel bevestigend dat de Klasse formuleerde in haar zitting van 16 maart 1971, acht de Commissie het werk van E.P. A. DE ROP, getiteld: *Versions et fragments de l'épopée Mongo* zeer belangrijk en meent ze dat het zou moeten gepubliceerd worden. Zij heeft er de *Vaste Secretaris* mede belast contact te nemen met E.P. EKWA, directeur van het „Bureau internationaal d'Enseignement catholique” om met hem de geschikste middelen voor publikatie te onderzoeken. Hij zal de

adéquates de publication. Il attirera l'attention de l'auteur sur la nécessité d'une mise au point de l'introduction, qui sera précédée d'une préface à rédiger par M. J. *Jacobs*.

La séance est levée à 16 h 30.

aandacht van de auteur vestigen op de noodzaak de inleiding op punt te stellen. Deze zal voorafgegaan worden door een voorwoord van de H. J. *Jacobs*.

De zitting wordt geheven te 16 h 30.

**J.-P. Harroy. — Blocages et freinages des réformes
agraires intertropicales : un essai d'approche
quantitative**

Mai 1966, janvier 1971, juin 1975, c'est la troisième fois qu'avec votre assentiment, je viens devant vous avec les mêmes préoccupations, le même pessimisme.

Le 19 janvier 1971, en effet, je vous ai encore présenté avec quelque solennité une communication intitulée: *Les raisons de l'échec des tentatives de réformes agraires dans le Tiers Monde*.

Certains d'entre vous se souviendront de l'anxiété avec laquelle je vous ai à ce moment formulé puis expliqué ma conviction que ce problème dont je vous avais déjà décrit les prémisses le 16 mai 1966 était vraisemblablement en train de devenir la menace la plus grave avec laquelle l'humanité contemporaine se trouve confrontée pour son proche avenir.

Depuis lors, la situation est loin de s'être améliorée au point que j'ose aujourd'hui vous reparler du même sujet afin de vous faire rapport sur une recherche que j'essaie de mener à son propos depuis une dizaine d'années et dont vous avez d'ailleurs bien voulu approuver le principe par votre *vœu* du 16 mars 1971.

Mon texte de 1971 se scindait en quatre parties.

La première, en développant certaines de mes argumentations de 1966, analysait en profondeur le mécanisme du phénomène inexorable dont, en exponentielle, le Tiers Monde est chaque année davantage la victime et que l'on peut schématiser comme suit: besoin toujours croissant de nourriture pour une population intertropicale toujours plus nombreuse et, en regard, ressources naturelles presque partout en dégradation par érosion, déboisement et aridification, donc devenant incapables de produire autant de vivres que par le passé alors qu'il leur en est précisément demandé davantage.

Et c'est ici que je me suis toujours écarté et continue à m'écarter fondamentalement des conclusions que vous a présentées ré-

cemment notre confrère BÉZY qui, en gros, déclarait — il nous dira si je déforme sa pensée — : la limitation des naissances ne peut en rien constituer un facteur de développement pour le Tiers Monde, et je le prouve; donc il faut rejeter les théories malthusiennes, ne pas chercher à combattre l'actuelle explosion démographique par du « *birth control* », mais obtenir au contraire la solution de notre casse-tête par d'autres voies, notamment par une notoire intensification de l'agriculture intertropicale. Par souci d'objectivité, je viens de résumer la thèse de notre Confrère en la rapprochant au maximum de la mienne. Je partage ainsi sa conviction qu'une intensification de l'agriculture du Tiers Monde qui naîtrait dans un avenir très proche de la réussite de « bonnes » réformes agraires pourrait au moins pendant quelques décennies soulager sinon résoudre l'actuel drame de l'aggravation générale des famines. Mais où je m'écarte résolument de lui, c'est d'abord en rappelant qu'il y aura bientôt aussi un XXI^e siècle, à la fin duquel je n'imagine pas comment, à moins soit de calamités meurtrières, soit de ce blocage artificiel, qu'il rejette, de l'explosion démographique, les deux milliards de marginaux, de sous-nourris, voire d'affamés de l'actuel Tiers Monde ne seront pas devenus huit, dix ou même quinze milliards pour qui aucune intensification locale de l'agriculture ne pourrait plus rien: si doubler ou tripler la productivité agricole en monde paysan intertropical peut encore sembler techniquement pensable, la décupler ne l'est plus.

Mon deuxième point de désaccord, et nous nous approchons ainsi de mon thème d'aujourd'hui, c'est que je reste toujours intimement convaincu que même un simple début de mise en application immédiate de la solution-miracle qui reviendrait à faire bénéficier les paysans pauvres intertropicaux des retombées des révolutions vertes, est actuellement malheureusement hors de notre portée pour des raisons non pas techniques mais socio-politiques et socio-économiques.

La deuxième partie de ma communication de 1971 détaillait alors cette conviction que d'impitoyables blocages et freinages s'opposent à la réalisation de « bonnes » réformes agraires qui réussiraient la quadrature du cercle de pouvoir simultanément augmenter les productions, ménager les ressources naturelles et

atténuer les injustices sociales. Nous retrouverons dans un instant les déprimantes énumérations de ces obstacles d'origine politique, sociale et économique qui sont causes de ce que, pauvres, faibles, découragés et opprimés, la majorité des paysans du Tiers Monde poursuivent imperturbablement leur mortelle « *raubwirtschaft* » agricole au lieu de lui substituer ces façons culturales intensives salvatrices que leur ont partout patiemment mises au point agronomes et zootechniciens.

Constituant, d'autre part, en quelque sorte une réfutation avant la lettre des idées de notre confrère BÉZY, la troisième partie de ma note de 1971 démontrait ensuite pourquoi la menace de mort par inanition qui pèse sur des centaines de millions d'êtres humains déjà nés et sur tant d'autres prochainement à naître, est l'objet de si peu de publicité, de si peu de signes d'anxiété, de si peu de réactions officielles. Les hommes politiques et les économistes s'en partagent, selon moi, la responsabilité. Fournissant des arguments aux hommes politiques, les économistes — et j'en produisais maintes citations: Fernand BAUDHUIN, Colin CLARK, etc. — nient, en effet, simplement, cette menace en se retranchant derrière l'affirmation que puisque les solutions techniques ont été trouvées, il n'y a donc plus qu'à mettre celles-ci en œuvre, ce qui ne pourrait tarder vu qu'à *Homo Economicus*, nécessité fait loi. Quant aux hommes politiques concernés, ils se partagent en deux groupes. Le premier compte les dirigeants des pays en voie de développement, qui, soit ignorent réellement la gravité de la situation, soit feignent de l'ignorer parce qu'ils ont à court terme bien d'autres chats à fouetter, quand ils n'ont pas tout simplement intérêt à maintenir un *statu quo* qui préserve leurs actuels privilèges de classes sociales dominantes. Le second groupe d'hommes politiques rassemble les responsables de l'aide internationale, lesquels s'associent à la conspiration générale du silence des précédents parce qu'ils n'ont que très exceptionnellement le courage ou même l'envie de déplaire à ces derniers en soulevant un coin du manteau de Noé déposé par eux sur des perspectives de catastrophes aussi gênantes.

Enfin, la quatrième et dernière partie de mon appel de 1971, en aboutissement des trois autres, annonçait l'étude dont je vais maintenant vous parler avec quelque détail. Cette étude, je l'avais

entreprise dans le cadre de l'Incid, Institut international des Civilisations différentes dont notre confrère Pierre DE BRIEY était alors secrétaire général, fonctions dans lesquelles je l'ai remplacé en 1973. Sous le sigle FRA — Freinage Réformes Agraires —, elle avait vu son financement de départ assuré par le F.N.R.S. C'est elle que vous aviez bien voulu soutenir par votre *vœu* du 16 mars 1971.

Le projet était ambitieux. Il visait, en effet, à procurer de surcroît sur le plan planétaire un commencement de réponse à l'attente de ceux qui estiment — avec raison — qu'un effort en vue de prévoir l'avenir du Tiers Monde est voué à l'échec si, dans le modèle utilisé, les facteurs socio-politiques ne peuvent être incorporés sous une quelconque forme chiffrée. En d'autres termes, avant l'heure, l'Incid cherchait déjà à mettre au point une méthode permettant de procurer sur d'importants facteurs humains ces indispensables données quantifiées dont la critique a régulièrement déploré l'absence (ou l'insuffisante présence) dans les modèles mathématiques par ailleurs très élaborés du Club de Rome.

Voici le schéma méthodologique qui avait été choisi pour l'enquête FRA.

A des personnes, de toutes origines, connaissant bien une région tropicale raisonnablement homogène, il était demandé de remplir un questionnaire totalisant un peu plus de cent questions. L'impossibilité matérielle de rétribuer un travail aussi considérable implique d'abord que seul l'intérêt évident de l'entreprise a pu déterminer des correspondants de l'Incid à prendre bénévolement cette peine, et ensuite explique que seule une petite centaine de questionnaires valablement remplis aient été reçus en retour jusqu'ici.

Ainsi que je vous le rappelais il y a un instant, l'hypothèse de travail était la suivante:

1. Seule une augmentation de la productivité de l'agriculture intertropicale peut sauver le Tiers Monde des famines qui s'y généralisent actuellement en corollaire de l'explosion démographique;
2. Une telle intensification de l'actuelle agriculture extensive de ces pays implique de la part des paysans qu'ils investissent dans leurs terres davantage de travail et de capital;

3. De tels investissements ne sont concevables que si ceux à qui on les propose sont suffisamment motivés pour les consentir, c'est-à-dire si le contexte politico-socio-économique dans lequel ils évoluent leur permet d'espérer qu'ils seront eux-mêmes les bénéficiaires de la majorité du surcroît de production pouvant résulter de leur effort accru.

Des cent et une questions posées, un bon tiers avait pour seul but de dresser la fiche géographique de la région considérée: un freinage-blocage s'opposant à un progrès rural revêt, en effet, une signification pouvant varier considérablement selon qu'il s'inscrit dans un cadre montagnard ou steppique, un milieu d'élevage ou d'agriculture, un contexte latifondiaire ou de semi-nomadisme communautaire, un secteur surpeuplé ou quasi vide de population.

Trente-sept questions concouraient à établir ce signalement, parmi lesquelles sept pouvaient ultérieurement servir également à la préparation de notre fiche FRA proprement dite: gravité de l'exode rural, du déboisement, de l'érosion, du caractère épuisant de l'agriculture locale, etc.

Cette faculté d'interprétation une fois assurée, les quelque soixante questions restantes s'attachaient alors à connaître l'avis ou l'impression de l'informateur sur toute une série de situations susceptibles d'influencer en bien ou en mal la motivation que pouvait éprouver le paysan intertropical à remplacer par du « *better farming* » ses méthodes culturales ou pastorales traditionnelles, généralement devenues épuisantes pour les sols exploités.

Sans pouvoir entrer dans le détail, voici quelques-uns des principaux types de blocages/freinages qui ont fait l'objet de questions.

A. Obstacles d'origine politique. Le paysan dispose-t-il de sa liberté politique? Est-il victime d'un régime de servage? d'esclavage même? Par ailleurs, les autorités politiques locales contribuent-elles efficacement au développement rural? L'essaient-elles seulement? Ne favorisent-elles pas délibérément l'industrie, la ville, une classe privilégiée au détriment de la campagne? Les paysans pauvres ont-ils un porte-parole quelque peu influent auprès du gouvernement? Et si, d'autre part, une velléité d'aider la campagne existe au niveau du pouvoir central, cette intention

peut-elle se traduire en actes? Que vaut l'autorité exercée par ce pouvoir central sur ses représentants locaux, politiques ou administratifs? Que valent ses fonctionnaires locaux? Sont-ils compétents, intègres, dévoués, etc.? Que représente la stabilité politique du pays? Que vaut l'enseignement dans les campagnes? Le fisc est-il raisonnable à l'égard de la paysannerie ou au contraire oppressif? Etc.

B. En matière d'obstacles socio-culturels, deux grandes catégories de blocages se conçoivent. L'un concerne les interdits religieux, les effets des superstitions. La seconde se rattache aux entraves dues à la tradition ou encore la préférence donnée aux investissements de prestige au détriment des investissements économiques, en outils de production.

C. Enfin, les obstacles d'origine économique ne sont pas moins sérieux. Le plus grave peut-être correspond au fréquent divorce entre l'appropriation de la terre et la nécessaire sécurité de tenure dont doit absolument bénéficier celui qui la cultive si l'on veut qu'il y investisse travail et capital. Une douzaine de questions concernent ces facteurs fondamentaux, variant selon les régimes fonciers: les latifonds avec le régime des peones, les moyennes et petites propriétés concédées en fermage ou métayage, les minifonds, le cas, encore fréquent en Afrique, de l'appropriation collective, l'occupation irrégulière. A côté du problème foncier, l'endettement paysan, beaucoup plus fréquent qu'on pourrait le penser, constitue un autre facteur de découragement, justifiant quatre questions selon la nature du créancier: propriétaire, marchand, usurier, etc. L'emprise du groupe social alias l'obligation de partager son éventuel profit individuel nouveau avec des oncles et cousins paresseux et exigeants, constitue un autre blocage/freinage d'origine socio-économique auquel, très grave lui aussi, s'ajoute encore celui de la déplorable commercialisation locale ou internationale des surplus que le paysan pourrait dans une conjoncture favorable être autorisé à réaliser à son profit.

Ces trois catégories de blocages/freinages donnent donc ainsi naissance dans notre enquête FRA à une soixantaine de questions dont il a alors été recherché, comme dit plus haut, de doter les réponses d'un support quantifié.

Dans ce but, la technique FRA incitait les informateurs à « coter » la gravité d'une situation: insécurité de tenure, endette-

ment, servage, traditionnalisme paralysant, exode rural, etc., en lui attribuant un zéro lorsque l'action du freinage/blocage est considérée comme inexistante, et au contraire une cote quatre dans les cas jugés foncièrement mauvais. Toutes les évaluations intermédiaires entre 0 et 4 restaient évidemment possibles.

Si, à toutes les interrogations formulées pour une région « R », les questions FRA recevaient une cote quatre, c'est-à-dire dans l'hypothèse déraisonnable d'une région maudite où tous les facteurs négatifs joueraient simultanément au maximum, le total le plus élevé susceptible d'être atteint — après quelques pondérations jugées souhaitables — serait de 248 points. A l'autre extrême, une zone idyllique et parfaite, également du domaine de l'utopie, se verrait cotée zéro. On conçoit qu'en groupant les cotes obtenues par région, par secteur, par continent, etc., il apparaisse possible de dégager en pourcentage si, par exemple, la corruption des fonctionnaires ruraux est estimée plus grave en Amérique latine qu'en Afrique, ou encore si dans un continent déterminé l'endettement du paysan est plus important vis-à-vis du commerçant que de l'usurier ou du propriétaire foncier. De même, des cotes totales, ou encore fractionnées en larges classes: tous les blocages politiques, ou socio-culturels, ou économiques, permettent, *où plutôt permettront* d'instructives comparaisons entre des continents ou des ensembles comme le monde musulman.

Le moment est, en effet, venu de souligner « permettront » au lieu de permettent, car il importe de reconnaître sans détour que l'exercice que vient de tenter l'Incid sur son premier matériel FRA ne peut être considéré que comme indicatif quant à la validité de la méthode expérimentée. En effet, la maigreur de l'échantillonnage rassemblé à ce jour exclut d'accorder une portée scientifique aux résultats nés de la manipulation de ces trop rares statistiques actuelles.

Si l'Incid avait disposé de moyens importants lui permettant d'espérer qu'en deux ans, par exemple, ses cent premiers questionnaires valablement remplis allaient devenir mille, jamais il n'eût songé à publier le fascicule dont il réalise en ce printemps 1975, sous le titre « L'aggravation de la famine dans le Tiers Monde », un premier tirage limité en offset, avec la généreuse

assistance de la Banque de Bruxelles et le bienveillant patronage de la section belge du Club de Rome.

Il eût, certes, quand même exécuté, pour son édification, l'exercice probatoire qu'il vient de mener à terme. Mais, au lieu d'en publier le résultat, il se serait contenté de se réjouir de ce que ce premier résultat soit encourageant, et d'attendre de pouvoir passer en réelle efficacité sur un matériel statistique décuplé.

Malheureusement, vu son actuelle impécuniosité, il s'est cru contraint, à son corps défendant, d'adopter une attitude inverse et, dans l'espoir de tirer quelque appui nouveau de la publication de cette sorte de « progress report », de livrer déjà au public ce qui normalement aurait dû rester un document de travail. D'où la parution au printemps 1975 des quelque 150 pages du fascicule « L'aggravation de la famine dans le Tiers Monde ».

On ne le répètera jamais assez pour écarter les malentendus: le fascicule en question n'a donc aucune prétention de conduire à des conclusions scientifiquement valables. Il se borne à essayer de démontrer que la méthode FRA peut permettre une analyse quantitative raisonnablement significative de faits socio-politiques et socio-économiques. De tels faits ne peuvent être ignorés dans la confection d'un modèle mathématique qui ambitionne de scruter comment pourraient, au fil des prochaines décennies, évoluer les crises alimentaires dont paraît actuellement menacé le Tiers Monde.

Le fascicule se subdivise en deux parties, comptant respectivement trois et cinq chapitres.

Dans la première partie, se définissent la nécessité, les objectifs et la méthodologie de l'enquête.

Les cinq derniers chapitres, d'autre part, analysent et commentent les données chiffrées obtenues par la voie des questionnaires pour une petite centaine de cas, principalement localisés en Amérique latine et en Afrique.

Il est évidemment hors de question que je vous donne lecture ici de ces longs tableaux de chiffres nés du dépouillement auquel nous nous sommes livrés, mon collaborateur Xavier LEUNDA et moi. Je m'efforcerai d'en sélectionner quelques échantillons de nature à vous permettre d'en deviner la signification et, me semble-t-il, l'intérêt.

Les regroupements de cotes ont été chaque fois ramenés à des indices exprimés en pourcentages, le total des cotes effectivement attribuées ($2 + 3 + 1 + 2$, etc.) étant rapportées au maximum possible pour lesdites questions ($4 + 4 + 4 + 4 +$ etc.). Et comme je l'évoquais il y a un instant, ces regroupements pouvaient être établis par exemple pour faire apparaître si dans une région déterminée la somme des blocages d'origine politique était plus inhibante ou moins inhibante que celle des blocages d'origine économique. L'une des utilisations statistiques les plus fécondes fut, notamment, de comparer les quotients obtenus sectoriellement pour l'ensemble de deux continents. C'est ce type d'exemple, entre d'autres possibles, que je vais maintenant essayer de vous présenter, mettant face à face des pourcentages obtenus respectivement pour l'Afrique et l'Amérique latine.

Répetons encore qu'un quotient de 100 % correspondrait à la plus mauvaise des situations possibles, celle où toutes les cotes rentrées seraient maximum 4/4. Le 0 %, en revanche, serait le reflet d'une situation idéale. En gros, un indice moyen inférieur à 30 % permet d'envisager une situation FRA encourageante. Au-delà de 50 %, il y a lieu de s'inquiéter. Au-delà de 60 %, on peut parler de situation grave, qu'il s'agisse de la moyenne de toutes les cotes d'une région ou de la moyenne de toutes les réponses obtenues pour une question déterminée.

A titre exemplatif, voici quelques premières tendances à caractère général que semble faire apparaître cette comparaison entre l'Afrique, pour laquelle 32 questionnaires concernaient quinze pays différents, et l'Amérique latine, dans le cas de laquelle 24 questionnaires concernent onze pays. Si comme nous l'avons souvent répété, cet échantillonnage s'avère numériquement très faible, en revanche il se présente assez honorablement diversifié.

Du tableau issu des réponses reçues pour ces 56 questionnaires, il semble se dégager qu'en ce qui concerne la sévérité des blocages et freinages s'opposant aux « bonnes » réformes agraires telles que définies par le Projet FRA, l'Amérique latine se trouve en position nettement plus mauvaise que l'Afrique.

Déjà son quotient général FRA (47,9 %) est moins bon que celui de l'Afrique (41,5 %).

Ensuite, des dix-huit cotes supérieures à 60 — reflétant donc des situations extrêmement détériorées — treize concernent l'Amérique latine, dont les deux cotes maxima (71) enregistrées.

Par ailleurs, des cinquante situations comparatives que présente le tableau évoqué ci-dessus, il en existe une seule qui montre la parité: 61-61 (durée du bail de l'éventuel métayage), et des quarante-neuf autres, trente et une donnent une cote latino-américaine plus mauvaise que celle de l'Afrique.

Enfin, un facteur critère parmi les plus significatifs correspond aux douze situations où la cote de la région la plus mal jugée par les observateurs est, soit le double de l'autre, soit supérieure à cette autre cote de plus de 20 %.

Facteur envisagé

	Afrique	Amérique latine
Erosion	51	71
Esclavage/servage	16	33
Faveur indue à industrialisation et urbanisation	45	65
Faveur indue à certains groupes sociaux privilégiés	20	40
Instabilité politique	34	54
Sécurité publique	8	40
Contexte socio-politique (général)	34	69
Investissements de prestige	51	26
Sécurité de la tenure	9	31
Endettement envers propriétaire	11	37
Endettement envers commerçant	41	63
Emprise du groupe	52	13

Dix sur douze de ces gros écarts sont défavorables à l'Amérique latine.

Les deux cas — qui ne surprendront personne — où c'est l'Afrique qui détient la cote la plus élevée: Investissements de prestige (51 contre 26), et Emprise du groupe (52 contre 13) correspondent à des situations bien connues, d'origine socio-économique, nées de structures communautaires encore très vivaces en Afrique et ayant commencé, en Amérique latine, à perdre de leur solidité il y a longtemps déjà.

Outre une nette infériorité FRA pour l'Amérique latine, le tableau récapitulatif permet encore de repérer quels sont les

blocages et freinages agissant avec force, simultanément, dans les deux régions:

Cote supérieure à 60 dans l'un et l'autre continent:

	<i>Afrique</i>	<i>Amérique latine</i>
<i>Facteur envisagé</i>		
Destruction couvert végétal	67	62
Absence de progrès agricoles	69	66
Enseignement inadapté	67	69
Métayage éventuel: bail trop court	61	61
<i>Cote supérieure ou égale à 58:</i>		
Absence de force politique défendant les intérêts ruraux	67	58
Mauvaise commercialisation intérieure	58	62
Mauvaise commercialisation internationale	58	60
<i>Cote partout supérieure ou égale à 56:</i>		
Exode rural	58	56
Fonctionnaires incompetents	57	60
Métayage éventuel: taux trop lourd	57	71
Défauts généraux du métayage	59	56

A côté d'autres facteurs également importants que le lecteur appréciera au gré de ses préférences, on relèvera dans ce « peloton de tête » ce que l'auteur de ce texte ne cesse de dénoncer comme les trois cancers les plus menaçants pour l'avenir du Tiers Monde

1. La destruction des couverts végétaux naturels, avec leur corollaire, l'érosion;
2. L'exode rural, leucémie des campagnes, générateur de mégapoles géographiquement injustifiables;
3. La détestable commercialisation, tant locale qu'internationale, des éventuels surplus agricoles du paysan intertropical.

A l'occasion de la présentation du tableau ci-dessus des quatorze disparités maxima, énonçons encore quelques commentaires.

Par exemple, on aurait pu s'attendre à ce que les questions relatives à l'esclavage et au servage ne reçoivent que rarement réponse affirmative. Au contraire, pour l'Amérique latine, sur 24 avis reçus, pas moins de 16 font état de situations évoquant le servage et la cote moyenne y est relativement élevée: 33 %, chiffre moitié moindre en Afrique: 16 %. Enfin, sur un total de

72 avis recueillis à propos de l'esclavage, il y eut quand même six réponses positives, quatre avec cote minimale: un, dont trois en Amérique latine (Argentine, Bolivie, Pérou) et une en Afrique (Sahel sénégalais), tandis que deux cotes plus sévères concernaient le Niger sahélien et l'Arabie séoudite.

En matière de sécurité publique, on peut être également surpris de ce que sur 24 avis recueillis pour l'Amérique latine, cinq seulement attestent d'une sécurité parfaite assurée dans la région considérée (cote 0). En Afrique, par contre, sur 31 avis, il y eut 26 cotes zéro.

On est, par ailleurs, frappé de la beaucoup plus grande instabilité politique dénoncée dans les régions latino-américaines sous revue: 54 % que dans celle d'Afrique: 34 %, voire de l'importance dans le même continent de l'endettement envers le commerçant: 63 % (contre 41 seulement en Afrique). En revanche, on est moins surpris de noter la faveur indue aux groupes privilégiés renseignée beaucoup plus nette en Amérique latine qu'en Afrique (40 contre 20) de même que la discrimination dont y est victime la campagne, les meilleurs soins de bien des Etats y allant à la grande ville et à l'industrialisation: Amérique, 65; Afrique, 45. De même, il est logique que la sécurité de la tenure, indiquée à peine acceptable en Amérique latine (31) se révèle très bonne en Afrique noire (9).

Vous me saurez gré de ne pas multiplier davantage les exemples et de maintenant conclure. Et de le faire uniquement sur cette expérience FRA et non plus sur les famines qui pointent ou sur l'explosion démographique.

Tout en répétant une dernière fois que la minceur de l'échantillonnage sur lequel il opérait interdisait à l'« exercice » que je viens de vous évoquer de prétendre à une quelconque signification scientifique, il n'en reste pas moins que d'assez jolies corrélations semblent s'être dégagées de cette utilisation expérimentale en modèle réduit des potentialités de la méthode FRA proposée.

Même au départ de ce matériel limité, d'autres tendances pourraient encore être dégagées, qui furent ici négligées pour ne pas alourdir la démonstration.

Car c'est bien, en dernier ressort, une simple démonstration d'aptitude que la présente communication s'appliquait à réussir,

démonstration de ce que la méthode FRA cerne le « vrai » problème du devenir rural et donc alimentaire du Tiers Monde, démonstration aussi de ce qu'il se justifie de mobiliser les moyens matériels qui permettraient à l'Incidu ou à toute autre institution qui prendrait la relève, de travailler pour commencer sur mille questionnaires qui seraient tous bons — au lieu de septante-quatre qui ne le sont que partiellement — et ce, même si les vérités que l'enquête doit révéler risquent de ne pas plaire à quelques gouvernements ou groupes sociaux privilégiés de ce Tiers Monde en danger de mort.

17 juin 1975.

L. Baeck. — Staat Brazilië model?

RÉSUMÉ

Le Brésil: modèle de développement?

Le Brésil suit, depuis une dizaine d'années un modèle de développement de caractère autoritaire et associé aux firmes internationales. Ce modèle de développement constitue une rupture avec le modèle précédent qui était d'inspiration nationaliste populaire. Nous défendons le point de vue que ce modèle, s'il conduit à une appréciable augmentation du produit national, ne réalise pas une distribution équilibrée sociale et régionale des résultats obtenus.

* * *

SAMENVATTING

Brazilië volgt sinds een tiental jaren een ontwikkelingsmodel dat men kan bestempelen als autoritair en geassocieerd aan de transnationale firma's. Dit ontwikkelingsmodel betekent een breuk met het vorige model dat volksnationalistisch geïnspireerd was. Het is onze stelling dat dit model wel hoge nationale groeicijfers produceert maar zeer ongelijke sociale en regionale verdeling van het groeiresultaat brengt.

* * *

In onze tijd domineren de ontwikkelingsproblemen alle andere. En Brazilië is één der meest boeiende landen in ontwikkeling.

Met een territorium honderdvijftig maal groter dan België kan men gerust spreken van een ontwikkelingscontinent. Op wereldschaal bekeken situeert Brazilië zich op de vijfde rang inzake oppervlakte en bezet de achtste plaats inzake bevolking. Het heeft er alle schijn van dat Brazilië zich reeds tijdens het komend decennium bij de reuzen van onze planeet wenst te scharen. Om

er het machtsspel der groten mee te spelen. In het mondiale krachtenveld van de toekomst zal men dus met dit onstuimig ontwikkelingscontinent meer en meer moeten rekening houden.

Maar Brazilië is vooral ook een boeiende historische smidse, waar op stroomversnelling en volgens eigen ontwikkelingspatroon, geschiedenis wordt gemaakt. Sinds de afbraak van het *Ancien Régime* in Europa d.w.z. sinds het einde van de 18de eeuw, hebben de Westerse samenlevingen fundamentele veranderingen geproduceerd: op cultureel, politiek, economisch en sociaal vlak. De herhaling en/of de overplanting van deze historische omschakeling buiten de kernlanden waar ze haar oorsprong had, geeft men sinds enkele jaren, de verzamelnaam *ontwikkeling*. Men zou het ook *verwestelijking* kunnen noemen.

Brazilië dat in de 18de eeuw een kolonie werd van Portugal, is sindsdien ingeschakeld in het geestelijk en materieel krachtenveld van het Westen. De evolutie van deze integratie in het cultureel en materieel systeem van de centrumlanden (verwestelijking) en de gelijktijdige uitbouw van een politiek autonome staat (natievorming) die zich meer en meer toespitst op modernisering door intense economische groei, bieden een spannende brok geschiedenis voor allen die geboeid zijn in de veelzijdige, maar vaak tegenstrijdige doelstellingen van de ontwikkelingsdynamiek.

Alhoewel de Braziliaanse (r)evolutie de basiskenmerken gemeen heeft met deze van historische voorlopers — Europa, de Verenigde Staten, Japan, Rusland — produceert ze, tot op zekere hoogte haar eigen ontwikkelingspatroon. Het is deze specificiteit van het Braziliaans ontwikkelingspatroon, met zijn fascinerende materiële resultaten, maar ook met zijn typische politieke tegenstrijdigheden en sociale schaduwzijden, die het voorwerp van onze studie uitmaken*.

Voor hen die een studie over de ontwikkeling van Brazilië op touw zetten, is de taak enigszins vergemakkelijkt, door het voortreffelijk bronnenmateriaal, dat men ginder en hier, over het land kan vinden. Brazilië is daarenboven één van de weinige

* Een meer uitvoerige tekst van deze toespraak kan men vinden in mijn boek dat onlangs werd uitgegeven.

L. BAECK. Staat Brazilië model? Davidsfonds, Leuven, 1975, 196 blz.

ontwikkelingslanden waar een overvloedige en hoogstaande *autochtone* ontwikkelingsliteratuur voorhanden is. Dit is belangrijk. Want de specifieke manier waarop sommige Braziliaanse economen, sociologen en politicologen de ontwikkeling van hun land *zien*, brengt in vele gevallen een heilzame correctie en/of aanvulling op de zienswijze van de buitenlandse deskundigen.

Ikzelf heb daarenboven het voordeel genoten van persoonlijk contact met land en volk. Ter gelegenheid van zendingen en studieverblijven in Brazilië — in de jaren 1962, 1966, 1968 en 1974 — heb ik de kans gehad de verscheiden ontwikkelingsrealiteit van de verschillende regio's, ter plaatse aan te voelen. Het is tijdens de vele gedachtenwisselingen met Braziliaanse collega's, overheidsambtenaren, industriëlen, politici, syndicalisten, bisschoppen, priesters, studenten en vrienden aldaar dat de gedachte gerijpt is om de analyse, die hier voorligt, te schrijven.

De recente evolutie van Brazilië heeft zowat overal en ook in ons land de aandacht getrokken. Bepaalde aspecten van deze evolutie hebben hier en elders een intense controverse ontketend. De snelle economische groei van de laatste jaren heeft voor gevolg dat sommigen het land ophemelen als een ontwikkelingsmirakel. Anderen daarentegen zetten vooral de schaduwzijden in de verf, zoals de ongelijke sociale en ruimtelijke verdeling van de groeieresultaten. Voor nog anderen ligt het pikante vooral bij het autoritaire bewind dat niet al te kieskeurig is bij de behandeling van politieke en ideologische tegenstanders. Al deze belichtingen zijn inderdaad rake en werkelijkheidsgetrouwe tekeningen van de ontwikkelingsrealiteit in Brazilië. Maar zij zijn ook zeer fragmentair en laten zoveel on gezegd, dat men hierdoor in feite, een werkelijkheidsverminkend beeld ingeprent krijgt.

Onderhavige studie is een poging om de Braziliaanse ontwikkelingsrealiteit te situeren in het ruimere kader van de wereldontwikkeling. Hierbij streven we een dubbel doel na:

- De bijzonderheden van het Braziliaanse ontwikkelingspatroon schetsen en benadrukken;
- Op basis van dit concrete geval de veelzijdigheid van het ontwikkelingsvraagstuk verhelderen.

Nochtans, alvorens hiermede te beginnen, is het nodig onze werkmethode nader te preciseren.

Een eerste punt dat hierbij opheldering vergt, is de term en het begrip ontwikkeling zelf. Inderdaad, deze term, sterk in de mode gekomen na de tweede wereldoorlog, is niet vatbaar voor een eenvoudige begripsomschrijving. Het begrip dekt een complex en veelzijdig gebeuren. En in de mate dat men dit multi-dimensioneel proces gaat voorstellen met eenzijdige benadrukking van één of slechts enkele aspecten, loopt men het gevaar van aan werkelijkheidsverminkende beeldvorming te doen. Enkele voorbeelden kunnen dit duidelijk illustreren.

Een eerste vermindering in de beeldvorming en/of perceptie bestaat erin het begrip ontwikkeling uitsluitend te reserveren voor de veranderingsdynamiek die plaatsgrijpt in de landen van de periferie, « ontwikkelingslanden » genoemd. Deze opsplitsing van de wereld in een « ontwikkeld » en een « onderontwikkeld » deel geeft impliciet het beeld mee dat de centrumlanden, waar het proces historisch begonnen is, nu in een statische toestand van reeds „ontwikkeld-zijn” verkeren. Niets is minder waar natuurlijk. Men hoeft slechts half de ogen te openen om onder de indruk te komen van de intense ontwikkelingsdynamiek in de centrumlanden. Bestendig worden er nieuwe patronen van leven, wonen, verbruiken, produceren, zich ontspannen, enz. ontworpen. Maar ook de niet-materiële dingen zoals het organisatiewezen, de ethische normenstelsels, de godsdienstige overtuigingen, de werkelijkheidsvoorstellungen der mensen, enz. veranderen bestendig. Het feit dat er in onze (ontwikkelde?) samenlevingen ingrijpende veranderingsprocessen plaatsgrijpen kan men best aanvoelen in de tijd. Dit wil zeggen als bij ons twee verschillende generaties hun levensstijl en hun opvattingen met elkander vergelijken. Bij dergelijke vergelijking roept men reeds vaak het beeld op van *generatiebreuk*.

Men komt dus tot een werkelijkheidsgetrouwer beeld door de ontwikkeling voor te stellen als een *mundiaal* omschakelingsproces waarin de centrumlanden, sinds enkele eeuwen de leiding hebben overgenomen. De geleidelijke en voortschrijdende overname van het Westers levenspatroon door de rest van de wereld — China uitgezonderd — is het gevolg van een georganiseerde

„verwestelijking” van de wereld, die onzes inziens tot één van de dominante verschijnselen van onze tijd behoren.

Het zou nochtans fout zijn zich deze verwestelijking als een passieve en globale overname van ons levenspatroon te beschouwen. De verschillende landen van de periferie vermengen dat Westers ontwikkelingspatroon met hun eigen levensprojecten die opborrelen in hun (andere) cultuur. De graad van autonomie van de „ontwikkelingslanden” om een gedeeltelijk ander levensproject te realiseren en hierbij andere paden te bewandelen kan niet los gezien worden van de materiële gedetermineerdheid of afhankelijkheid waarin de periferie landen zich t.o.v. de centrumlanden bevinden. Maar de mogelijkheid of onmogelijkheid om een gedeeltelijk alternatief uit te werken hangt ook in zekere mate af van het ideologische bewustzijn en van de politieke wil hunner sociopolitieke groepen om er iets „eigens” van te maken. Hierop komen we nog uitvoerig terug.

Een tweede veel voorkomende beeldversmalling en perceptieverminking is de ontwikkeling gelijk te stellen met economische groei. Deze groei waarvan sprake, wordt dan nog wel gemeten met de zeer onvolmaakte groeicoëfficiënt van het nationaal produkt. Nu is het ook niet onze bedoeling de economische groei als onbelangrijk te beschouwen. Het feit dat in het Westers groeipatroon de mensen zich tijdens de meest produktieve jaren van hun leven hard inzetten om de groei van het nationaal produkt te realiseren, het feit dat men zich jarenlange studies getroost om deze groei zo efficiënt mogelijk en met inzet van zoveel mogelijk wetenschappelijke en technologische hulpmiddelen te bewerkstelligen, het feit dat wij waarschijnlijk de eerste beschaving zijn die het leven zo toegespitst hebben op arbeid, enz. toont de hoge mobilisatiewaarde aan van het economische op alle andere levensdimensies: de morele, de sociale, de culturele, enz.

Maar, niettegenstaande dit alles zou het fout zijn zich de samenleving alleen voor te stellen als een geheel van *middelen* en stuwende *krachten* voor het bewerkstelligen van steeds maar meer economische groei. De ontwikkeling is dus niet te herleiden tot het invoeren van produktiever arbeidspatronen, tot industrialisatie, tot verstedelijking van het woonpatroon en tot infra-

structurele uitbouw. De ontwikkelingsdynamiek van de samenleving moet volledigheidshalve ook in haar sociale, culturele, ideologische en politieke dimensies gepercipieerd worden. Men moet ook oog hebben voor culturele ontvoogdingsbewegingen en voor sociale strijd. Men kan niet achteloos voorbijgaan aan het ontstaan en spreiden van een nieuwe maatschappelijke zingeving, d.w.z. aan de inhoud en de opvulling van het ontwikkelingsbegrip of aan een ideologisch rijpingsproces. Deze niet-economische dimensies hebben immers tot op zekere hoogte hun eigen, autonome ontwikkelingsmogelijkheden.

Trouwens, men zou de vele landen in ontwikkeling kunnen rangschikken volgens waarneembare verschillen in de hiërarchische determinatie-verhoudingen tussen de vermelde dimensies: economisch, politiek, cultureel, sociaal: dit wil zeggen in het één land heeft politiek voorrang op economie en in een ander land kan de verhouding reëel andersom liggen. Enkele voorbeelden kunnen dit wellicht verduidelijken.

— Er zijn landen waar de volksenergie sterk gemobiliseerd wordt voor *politieke* projecten zoals natievorming, of voor de uitbouw van een sterke eenheidspartij, of voor het controleren van internationaal prestigieuze cartels of organisaties, enz. en dit alles soms ten koste van economische, en sociale mogelijkheden. Maar om dit enigszins te begrijpen dient men te beseffen dat in het verleden de nationale waardigheid en de culturele integriteit van deze landen vaak door het buitenland werden geschonden.

— Er zijn landen die de ideologische mobilisatie prioritair stellen en ze nationaal organiseren: bv. China, Tanzania. Nog andere landen laten de ideologische mobilisatie over aan autonome instellingen, bv. aan syndicaten, aan kerken, aan bewegingen, enz. Zij moeten dan later vaak de dialectische botsing ervaren tussen de verschillende, pluralistische en vaak rivaliserende visies van de toekomst, gebracht door deze verschillende bewegingen.

— Er zijn stromingen en bewegingen die de culturele authenticiteit en *self-reliance* benadrukken. Maar er zijn ook stromingen die aansturen op een zo snel mogelijke integratie in de hoofdstroom van de wereldontwikkeling.

— Sommige landen gaan zeer ver in het overnemen (en perfectioneren) van de Westerse organisatie- en technologiemodel-

len maar zullen elke vestiging van buitenlandse bedrijven op hun bodem weigeren (bv. Japan), enz.

Het begrip ontwikkeling dekt dus een multidimensioneel proces waarvan de hoofdstroom een tweetal eeuwen geleden op gang gekomen is in de centrumlanden. Dit onder impuls van verschillende (r)evoluties:

1. De culturele (r)evolutie die onder de naam verlichting of *Aufklärung* bekend staat. Deze bracht een fundamentele omschakeling in de werkelijkheidsvoorstelling der mensen. De gezagsverhoudingen en de opbouw van de samenleving werden ont koppeld van hun vroegere boven-sociale legitimeringen (bv. religieuze) en men percipieerde ze voortaan als op louter mense lijke afspraken steunende bouwsels. De wereld werd gesecculariseerd of indien men wil „verwereldlijkt”. De mens riep zichzelf uit als maker van de geschiedenis. De twee eeuwen die volgden hebben getoond dat de Westerse mens deze activistische instellingen met een haast onuitputtelijke dadendrang gespijsd heeft. Alle door de traditie overgeleverde denkschema's, organisatie-modellen, levenspatronen, enz. zouden voortaan en bestendig vervangen worden door nieuwe.

2. De politieke (r)evolutie: de Amerikaanse, de Franse, enz. die in het kielzog van de culturele opborrelden. Na de afbraak van de feodale ordening dienden achtereenvolgens de burgerij en het volk zich aan als bepalende en beslissende elementen in de geschiedenis. Geleidelijk aan zag men tussen de elite die regeerde en de massa van het volk, intermediaire instellingen (partijen) en bewegingen uitbouwen die in mindere of meerdere mate de democratisering van de politieke sector verwezenlijkten.

3. De industriële of economische (r)evolutie van de 19de eeuw brengt een bewuste en naderhand geprogrammeerde organisatie van de economische groei, gesteund door steeds maar nieuwe technisch-organisatorische middelen. Oorspronkelijk nestelde de industrialisatie zich alleen in de secundaire sector, maar naderhand werd ook de landbouw en de dienstensector geïndustrialiseerd.

4. De sociale (r)evolutie waarbij de samenleving zich ervaart als een gestratificeerd geheel van verschillende maatschappelijke

groepen of als een conflictueel samenspel van verschillende maatschappelijke klassen of sociale formaties (standen): traditionele burgerij, management, boeren, middenstand, arbeiders, marginalen, witteboord groepen, intellectuelen, enz. Deze groepen bezetten in de samenleving een hiërarchisch verschillende machts- en invloedspositie:

— Inzake vormgeving en inhoudsbepaling van het gevolgde of te volgen ontwikkelingsmodel;

— Bij het ontwerpen en doordruwen van alternatieve economische groeimodellen en sociaal organisatorische schema's;

— Bij de verdeling van de groeivoordelen;

— Bij het maatschappelijk spreiden of integendeel concentreren van de opleidingskansen, enz.

Het is onder invloed van de sociale omwenteling dat deze groepen zich bewust worden van hun maatschappelijk verschillende invloeds- en belangenpositie. Het is eveneens onder invloed hiervan dat ze overgaan tot het oprichten van organisaties, bewegingen en associaties om alleen of in alliantie met andere maatschappelijke groepen hun situatie te verbeteren en/of hun alternatieve doelen door te duwen.

De modernisering van de samenleving bestaat er dus ook in dat ze zichzelf op bewuste maar ook op zakelijke wijze percipieert en ervaart als een sociale arena waarin verschillende groepen onder elkaar allianties aangaan en met anderen rivaliseren of samenwerken voor de controle of de beïnvloeding van het huidig en toekomstig ontwikkelingspatroon. Het spreiden van dit ontwikkelings-inzicht, van deze historische bewustwording ener samenleving kan geïntensifieerd of integendeel afgeremd worden naar gelang er ondersteunende en/of steriliserende theorieën en ideologieën voorhanden zijn.

De moderniserende verandering geschiedt dus niet in een *sociaal* luchtledige. Integendeel, de ontwikkeling, d.w.z. de transformatie van levenspatronen, produktiewijzen, werkelijkheidsvoorstellingen, enz. wordt met min of meer enthousiasme nagestreefd door sommige groepen en min of meer afgeremd of bekampt door andere. Wil men de ontwikkeling in haar socio-politieke dimensie vatten, moet men ook de maatschappelijke agenten (groepen) opsporen en duiden die de historische ver-

andering bepalen. Het is onze stelling dat deze sociopolitieke dynamiek een zekere graad van autonomie bezit tegenover de economische determinismen. De sociopolitieke analyse van de ontwikkeling belicht dus één van haar wezenlijke dimensies. Al deze vermelde ontwikkelingen herleiden tot resultaten van materiële belangen en economische groei-determinismen zou een ideologische vertekening zijn van de werkelijkheid. Het is een verschrallend economisme dat in de ontwikkelingslitteratuur maar al te vaak beleden wordt.

Maar de moderniserende verandering geschiedt ook niet in een *theoretisch* en/of in een *ideologisch* vacuum. Of om het anders te formuleren: niet alleen de (verandering in de) werkelijkheid is van belang maar ook de verschillende manier waarop men deze (verandering in de) werkelijkheid percipieert. Inderdaad elk tijdperk, elke nieuwe belangrijke wending in het ontwikkelingspad, elke doel- of middelenverschuiving, m.a.w. elke verandering in de werkelijkheid produceert evenveel verschillende theorieën en/of ideologieën, of beeldvormingen van deze verandering, als dat er bewust-maatschappelijke groepen zijn die zich voor of tegen deze verandering opstellen. Er zijn dus evenveel „visies” van de verandering als er groepen zijn, die deze veranderingen zien als een gevaar, of als een afbraak van het bestaande; of integendeel als een stap naar de verwezenlijking van hun doel. De intelligentsia, die deze verschillende theorieën (en/of ideologieën) helpt formuleren, helpt dus hierdoor ook het ontwikkelingsproces mee produceren. Deze produktie is nooit af. Steeds ontdekt men nieuwe aspecten die men vroeger verwaarloosd had. En steeds zijn er maatschappelijke groepen (in binnen- of buitenland) die het anders zien en/of op een andere boeg willen gooien.

Het is vooral sinds de tweede wereldoorlog dat men zowat overal ter wereld het ontwikkelingsvraagstuk centraal begon te stellen en bewust op groei en verandering aanstuurt. Maar de meeste landen van Afrika en Azië moesten eerst nog gedekoloniseerd worden. Latijns-Amerika evenwel was reeds een eeuw vroeger gedekoloniseerd zodat de bewust gestuurde, door eigen elites (managers, technocraten, kerkelijke leiders, politiciers, syndicale leiders, industriëlen, enz.) geprogrammeerde moder-

nisering er, althans in de grote landen zoals Brazilië, reeds een belangrijke voorgeschiedenis had. Voor deze landen is de kennis van deze voorgeschiedenis onmisbaar voor een goed begrip van het heden.

Maar zoals gezegd kan men de ontwikkeling niet herleiden tot het verwezenlijken van een zelfde, voor alle landen vaststaand typeprogramma. Men moet de ontwikkeling veeleer zien als een voor alle landen verschillend globaal project. Een globaal project dat niet vaststaat maar eerder een selectie is van doelen uit de vele historisch realiseerbare mogelijkheden. De specifieke keuze van het concrete ontwikkelingspatroon uit de vele keuze-alternatieven die mogelijk zijn, is veelal een arbitrageresultaat van de specifieke opties der verschillende leidinggevende groepen: politieke, culturele, economische, sociale, religieuze, enz. Het ontwikkelingspatroon van de onderscheiden landen zal dus verschillen in functie van de samenstelling van het historisch blok van groepen (sociale krachten) die de leiding hebben. Indien er een wijziging komt in de *sociale* samenstelling van dit historisch blok of in zijn *culturele* visie op de toekomst, dan zal er georganiseerde druk ontstaan om op andere manier geschiedenis te maken. En zal er zich waarschijnlijk een verschuiving in het ontwikkelingsproject produceren.

De ontwikkeling van de periferie moet evenwel starten in een ander historisch en ook in een ander structureel kader dan dit van de centrumlanden vroeger. Het wereldvlechtwerk is nu nauwer toegehaald dan één of twee eeuwen geleden. En de centrumlanden beschikken over heel wat structureel geweld en over een quasi monopolie van de technologische *know-how* om het doorduwen van hun ontwikkelingspatroon in de periferie kracht bij te zetten. De afhankelijkheidsrelatie van de periferie t.o.v. het centrum is dus geen ijdel begrip. China is het schoolvoorbeeld van de verbeterde strijd die door de machtselite moet geleverd worden; van de intense en haast onophoudelijke ideologische mobilisatie die men moet inzetten; van de ingetimmerde sociale discipline en ook van het militaire voluntarisme dat men er moet kunnen opbrengen om op autonome manier een alternatief ontwikkelingspatroon door te duwen. Er zijn slechts weinige landen

geroepen en nog mindere uitverkoren om een historisch alternatief van dergelijke dimensie te verwezenlijken.

Wil dit zeggen dat de machtsverhoudingen op wereldvlak zo zijn dat uitgezonderd China (en misschien Vietnam) geen ontwikkelingsheil mogelijk is buiten de twee verzuilde en ideologisch geijkte formules van de twee supermachten? Onzes inziens schijnt de nog korte ontwikkelingsgeschiedenis van de laatste vijftientig jaar erop te wijzen dat, tot op zekere hoogte, bepaalde accentsverschuivingen en alternatieven aan de hoofdstroom mogelijk zijn. Dit veronderstelt evenwel dat er een leidinggevend historisch blok van sociopolitieke krachten ontstaat dat een ontwikkelingspatroon verwezenlijkt, dat men op de eigen authentieke behoeften en middelen heeft afgestemd.

Maar zoals gezegd is niet alleen het feitelijk verschil in mogelijkheden, het sociopolitieke en economische krachtenveld van belang. Ook de *perceptie* van de alternatieve mogelijkheden die erin verscholen liggen, oefenen op de ontwikkeling een onmiskenbare invloed uit. Nochtans, in onze hedendaagse wereld is het slechts een kleine minderheid van mensen die een directe en concrete kennis hebben van de ingewikkelde kluwen der macroverhoudingen — sociaal, economisch, politiek — op wereldvlak. De meerderheid der mensen moeten het met de niet al te samenhangende en vaak sensatiegebonden mediaberichten doen. Voor de sociopolitieke actieve groepen, die de bestaande verhoudingen in een andere richting willen ombuigen, treden bij gebrek aan directe kennis vooral de ontwikkelingstheorieën en de verandingsideologieën op als richtsnoer van hun inzet. Zij zijn dus belangrijk aangezien ze het beleid kunnen inspireren.

Een uitvoerige bespreking van de ontwikkelingstheorieën gaat het kader van deze studie kennelijk te buiten. Maar het is opmerkelijk dat tot het begin van de zestiger jaren de ontwikkelingsverwachtingen m.b.t. de periferie hoger gespannen stonden dan daarna. Een jonge, machtige en zelfbewuste natie, met name de Verenigde Staten, had de leidende wereldrol overgenomen. Zij zouden eens aan de wereld tonen dat hun ontwikkelingsrecept heel wat doelmatiger was dan dit van de Europese koloniale (en dus conservatieve) mogendheden. Dit hoopgevend

beeld paste ook heel goed in het kader van de koude oorlog met de ideologische rivaal: de Sovjet-Unie.

Kernpunten van het Amerikaans ontwikkelingsbeleid voor de periferie waren:

- Het vestigen van een participatorische democratie met zekere leiders (politiek programma);

- Het opbouwen van een massaconsumptie-economie;

- Het overplanten van de normatieve bovenbouw of van de motivatiestructuren die als basis dienen voor Westerse (Amerikaanse) organisatiepatronen van de samenleving.

Deze optimistische visie die haar hoogtepunt bereikte met de afkondiging van een *Alliance for Progress* door president KENNEDY, kreeg ook steun in de theorieën van toen. De ontwikkelingsliteratuur van die tijd — de economische, sociologische, politicologische, e.a. — kan men tot één algemene noemer terugbrengen: de integratietheorie, of de wet van de historische recapitulatie. Dit is een soort internationaal-maatschappelijke evolutieleer die stelt dat perifere samenlevingen, zoals biologische species, bepaalde stadia van evolutie moeten doorlopen: ongeveer dezelfde als hun historische voorlopers. Maar ze hebben als laatkomers het voordeel dat voor hen het einddoel gekend is; d.w.z. de Amerikaanse samenleving staat voor hen model (1).

Maar de vlugge overplanting van Westerse denkmodellen, organisatiepatronen en produktiewijzen werkt ook destabiliserend op de autochtone samenlevingen. Deze komen in gisting. Er vormen zich clans voor de radicale modernisering. Maar er vormen zich ook clans tegen de te vlugge verandering. Oude gevestigde maatschappelijke groepen voelen zich bedreigd en nieuwe klassen doen hun intrede inde geschiedenis als eisende partij. Er circuleren allerlei nieuwe ideeën en theorieën. In één woord de samenleving komt op drift. Maar met vele ontwikkelingslanden verliep het zoals met nieuwe wijn in oude zakken. Bij de minste stijging van de (sociopolitieke) temperatuur stonden de naden van het maatschappelijke vlechtwerk op het barsten. Er

(1) De economische versie van deze integratietheorie vindt men het zuiverst weergegeven in W. ROSTOW: *De vijf fasen van de economische groei* (Antwerpen, 1960).

werd geschiedenis gemaakt in de ontwikkelingslanden, maar in sommige gevallen met een catastrofale overhaasting.

Toen er enkele landen overstag gingen (Cuba, Vietnam) en zich openlijk bekenden tot een radicaal afwijkend ontwikkelingspatroon, begon men de gloed van de historische smidse wel wat zingend te vinden. De emancipatorische wekroepen verdwenen uit het ontwikkelingsrepertorium om plaats te maken voor een *law-and-order*-denken. De geesten waren rijp voor wat minder democratie en wat meer orde, d.w.z. voor een overname van het beheer, door militairen. In de meeste ontwikkelingslandenervaarde men een zichtbare erosie van het emancipatorisch en democratisch ideaal ten gunste van stabiliteit.

In de zestiger jaren deed zich in het Westers blok nog een andere belangrijke kentering voor, met name de sterk toenemende internationalisering van de economie, meer bepaald van de verwerkende nijverheid. Door de vestiging van transnationale verwerkende bedrijven in de landen van de periferie werd een verovering van de autochtone markten beoogd door lokale vestiging. Tot dan toe was de vestiging van buitenlandse bedrijven beperkt gebleven tot de primaire sector (plantages en mijnontginning) en tot openbare nutsbedrijven (spoorwegen, haveninstallaties, enz.). Deze industriële penetratie van transnationale groepen zou in Latijns-Amerika hevige sociopolitieke controversies verwekken en ook diepe voren trekken op de akker van de theorievorming.

Latijns-Amerika heeft meer dan gelijk welk andere ontwikkelingszone van de wereld een grote gevoeligheid vertoond voor buitenlandse economische penetratie. Deze gevoeligheid hebben op begrijpelijke wijze alle vroegere kolonies gemeen (2). In Latijns-Amerika heeft de perceptie van de afhankelijkheidsrelatie daarenboven een theoretische fundering verkregen, met name in de *dependencia*-theorieën.

Men kan de basisstellingen van de *dependencia*-theorie als volgt samenvatten:

(2) In de tweede helft van de 19de eeuw, ten tijde van hun industriële opbouw-fase, waren de Verenigde Staten zeer gevoelig een weigerachtig tegen directe buitenlandse investeringen in hun land. Dit zijn ze tot heden gebleven.

1. Economische penetratie van het centrum in de periferie veroorzaakt in deze laatste geen ontwikkeling maar wel *onderontwikkeling*. Aangezien het een systeem van produktie en consumptie vestigt dat uitsluitend op de behoeften van het centrum afgestemd is;

2. Binnen het geopenetreerde land wordt de centrum-periferie afhankelijkheid terug herhaald in de stad-plattelandverhouding. De stad floreert op de rug van het platteland;

3. Het centrum vindt in de periferie leidinggevende maatschappelijke groepen die bereidwillig gevonden worden (omdat ze er belang bij hebben) om als lokale sociopolitieke transmissieschakel voor de buitenlandse vestiging te dienen.

Op het vlak van de *analyse* kan men tussen de verschillende auteurs van de *dependencia-theorieën* een min of meer grote overeenkomst noteren. Op het vlak van de beleidsformulering evenwel gaan de wegen reeds verder uiteen. En zij stippelen vaak tegenovergestelde ontwikkelingswegen uit. In feite kan men twee families van beleidsopties onderscheiden:

1. De radicaal anti-kapitalistische strekking wil de *dependencia* t.o.v. het centrum uitschakelen door een volledige loskoppeling van de nationale economie uit het Westers, kapitalistisch kamp. Dit bij middel van een proletarische revolutie.

2. De volksnationalistische strekking wil meer greep krijgen op de eigen volkshuishouding door:

— Controle van de nationale industrie of van de overheid op de slagaders van de economie;

— Samenwerking tussen de verschillende maatschappelijke groepen onder elkaar voor het volksnationalistische doel: industriëlen, middenklassen, arbeiders, intellectuelen, enz. De nationale integriteit is een hoger, politiek-cultureel doel en dicteert een maatschappelijke klasseharmonie die de ontwikkeling moet schragen.

Het is hier niet de plaats om deze theorieën op hun theoretische waarde te evalueren. Maar de stelling van de ontwikkeling der onderontwikkeling heeft onzes inziens wel nood aan nuancering. En de proletarische revolutie komt op dit ogenblik voor Latijns-Amerika als nogal utopisch over. Het is duidelijk dat op deze wijze ontscherpt, de volksnationalistische beleidsopties

ruime steun vinden in de publieke opinie van het continent. Trouwens, voor al wie ietwat vertrouwd is met de intellectuele stromingen in Latijns-Amerika komen deze theorieën niet als nieuw over. Zij zijn veeleer geradicaliseerde versies van volks-nationalistische stromingen — peronisme (Argentinië), aprisme (Peru), getulisme (Brazilië), enz. — uit de dertiger jaren. Toen geraakten de economische verhoudingen tussen Latijns-Amerika en de centrumlanden voor het eerst in een diepe crisis verwikkeld. Wie de geschriften uit de dertiger van een Haya DE LA TORRE leest, heeft reeds de sociopolitieke grondbeginselen van de dependenciatheorie meegekregen. De economische stellingen kan men ook reeds in de publicaties van CEPAL terugvinden.

De basisbeginselen van de dependencia-theorieën zijn ongetwijfeld oorspronkelijke bijdragen van Latijns-Amerika aan de ontwikkelingsliteratuur (3). De dependencia-theorie benadrukt op concrete wijze de manier waarop de sociopolitieke krachten op de economische groei inwerken. En wat misschien nog belangrijker is, zij hebben diepe sporen nagelaten op het collectieve bewustzijn van de intelligentsia en van beleidsmilieus. Dit vooral bij de beeldvorming van structurele afhankelijkheid. De dependencia-stellingen politiseren het ontwikkelingsbegrip door de nationale controle op het ontwikkelingspatroon centraal te stellen. De wekroep voor nationale controle over eigen materiële rijkdommen, en vooral over het toekomstige ontwikkelingspatroon heeft recentelijk meer succes geoogst in bepaalde Opec-landen — (bv. in Algerije, maar ook in Iran) — dan in Latijns-Amerika. Het is duidelijk dat we ons in de toekomst aan een verscherping van deze controle-controverse tussen centrum en periferie mogen verwachten.

(3) De marxistische strekking van de dependencia-theorie wordt voorgestaan door A.-G. FRANK, T. DOS SANTOS, M. MARINI. De gematigde, volksnationalistische strekking kan men vinden bij C. FURTADO, O. SUNKEL, A. PINTO en A. QUIJANO. Al deze auteurs hebben hun visie vertolkt tijdens het seminarie over de dependencia-theorie dat in Santiago, Chili, in november 1970, plaatshad. De communicaties die toen het meest de aandacht trokken kwamen van twee Brazilianen: van H. CARDOSO: *Teoria da dependencia* en van F.-C. WEEFFORT: *Nota sobre la teoria da dependencia: teoria de classe o ideologia nacional?*

Een overzichtelijke bijdrage van deze verschillende theorieën kan men vinden bij D. SENHGAAS: *Imperialismus und strukturelle Gewalt Analysen über abhängige Reproduktion* (Frankfurt, 1972).

Het ogenblik is nu gekomen om in dit voorwoord onze blikken op de ontwikkeling van Brazilië zelf te richten.

Sinds het begin van de dertiger jaren, ontrolt er zich als in een versnelde film met soms hevige kleurenschakeringen, de omschakeling van een halffeodale samenleving (gesteund op een agrarisch kapitalisme) naar een stedelijk-industriële beschaving. Aanvankelijk werd het beheer van deze omschakeling toevertrouwd aan volksnationalistische leiders, die als klankbord van de natie in wording optraden. De economische crisis van de jaren dertig was immers als een vergrote schokgolf op de Braziliaanse volkshuishouding overgeslagen en verwekte er een sociaal en politiek afhankelijkheidsstrauma. De crisis van de landbouw-exportbasis (voor Brazilië vooral koffie) bracht tevens een gevoelige klap toe aan de invloed en de macht van de klasse der grootgrondbezitters die deze sector beheersten.

De crisis werd zoals in heel het Westen ook in Brazilië als een systeemcrisis ervaren. Dit wil zeggen dat er niet alleen een nieuw economisch beleid gevraagd werd maar ook een nieuwe politieke, leidende klasse die een nieuwe socio-economische orde zou vestigen. Nieuwe sociale groepen — de nieuwe middenstand, de vrije beroepen, de industriëlen en de intelligentsia — dienden zich als nieuwe kernklassen aan om met het opkomend stedelijk proletariaat een nieuw historisch blok te vormen. Een historisch blok van krachten, die richting zouden geven aan de toekomstige ontwikkeling van het land. Deze „ontwikkeling” behelsde het „politiek” vertalen van een geheel pakket van doelstellingen alsook van beleidsmiddelen om deze doelen te realiseren:

— De omschakeling van een op externe markten gerichte naar een op de interne markt gerichte volkshuishouding;

— De geleidelijke uitbouw van een nationale industrie, met actieve overheidssteun;

— De hervorming van de staats- en administratieve organen; meer macht en bevoegdheid voor de federale instellingen t.o.v. de regionale uitbreiding van de staatsambtenarij;

— Incorporatie van de nieuwe opkomende klassen (stedelijke middengroepen, arbeiders, de werkers in de sterk groeiende tertiaire sector, enz.) in de politieke besluitvorming door uitbreiding van het stemrecht. Dit is de verbreding van de politieke

basis naar nieuwe maatschappelijke groepen, met nieuwe „historische” ontwikkelingsaspiraties;

— Uitbouw van een embryonnaire welvaartsstaat voor de stedelijke-gesalarieerde groepen bij middel van een vrij gevorderde sociale wetgeving.

Met dit alles ging de *Republica Velha* ter ziele (4). Er werd een nieuw socio-politiek blok van krachten gevormd, gericht op nieuwe ontwikkelingsdoelen. De *Estado Novo* nam de historische fakkel over onder leiding van een der meest fascinerende en begaafde leiders van Brazilië, met name Getulio VARGAS (5).

Na de tweede wereldoorlog, toen voor de eerste maal in de geschiedenis, de economische groei in alle landen centraal kwam te staan begon het volksnationalistisch sociopolitiek blok, dat de leiding van Brazilië waarnam, ook hierop al zijn energie toe te spitsen. De managers van privé- en overheidsbedrijven; de technocraten (*técnicos*) geschoold in economische, sociale en infrastructurale engineering; de intelligentsia die door theorie-formulering nieuwe instrumenten en wegen uitdokterde; de ideologen van de diverse bewegingen, associaties, kerken, enz. die nieuwe maatschappijvisies ontvouwd en ze naar hun achterban doorduwd; al deze groepen begonnen een richtinggevende rol te spelen op het overheidsbeleid. Maar ook en vooral op de maatschappelijke beeldvorming van het begrip „ontwikkeling” zelf.

Tijdens de periode 1950-1964 is Brazilië een waar historisch ontwikkelingslaboratorium, met als hoogtepunt het presidentschap van Juscelino KUBITCHEK, de realisator van de nieuwe hoofdstad (6). Het is tijdens zijn bewind dat het volksnationalistisch blok zich volledig identificeerde met ontwikkeling door economische groei, of met *desenvolvimentismo* zoals men het daar noemde. En inderdaad, de globale economische groeieresultaten waren indrukwekkend; de industrialisatie op invoervervanging nam een spurt, de uitbouw van haveninstallaties, auto-wegen, kanalen, stuwen en dammen, en andere infrastructuur-

(4) *Republica Velha*: oude republiek.

(5) *Estado Novo*: nieuwe staat, nieuwe orde.

(6) KUBITCHEK verplaatste zich zo dikwijls tot in de verste uithoeken van Brazilië voor het openen van scholen, stuwen, haveninstallaties, enz. en reisde naar zovele internationale bijeenkomsten dat men hem in de wandelgangen „traveller check” noemde.

werken zoals de bouw van een splinternieuwe hoofdstad, herschiepen Brazilië in een onmetelijke bouwwerf. Maar het platteland verkommerde in verstikkend conservatieve (latifundiaire) structuren en de bevolking nam nog sneller toe dan de tewerkstellingsmogelijkheden. Er heerste veel werkloosheid in de stad en de miljoenen plattelandsbewoners hadden van de groei nog niet veel gemerkt. Het *desenvolvimentismo* begon veel van zijn aanvankelijke schittering te verliezen en kwam in bepaalde milieus in zeer kwade geur te staan. Men begon het openlijk te bestempelen als groei zonder ontwikkeling.

En toen gebeurde in het begin van de zestiger jaren voor Brazilië iets ongehoords. Allerlei bewegingen, associaties, partijen, syndicaten en ook de kerk wierpen zich in het ideologisch debat. Er ontpopt zich vanuit deze actiegroepen en bewegingen een nationale maar zeer controversiële *teach-in* rond het begrip ontwikkeling. Dit wil zeggen rond drie kernvragen:

— Welk ontwikkelingspatroon moet Brazilië in de toekomst volgen;

— Welke sociopolitieke groepen moeten hierbij de leiding waarnemen;

— Hoe moeten de welvaartsresultaten gespreid worden over de verschillende maatschappelijke groepen en regio's?

De publieke opinie, vooral deze van het platteland, werd ideologisch en politiek gemobiliseerd zoals nooit tevoren. Het greep om zich heen als een broessebrand. Voor Brazilië was dit een culturele revolutie, waarbij de actieve elementen van een ganse natie, tot welk verband ze ook behoorden — kerkelijk, politiek, syndicaal, universitair, militair, enz. — met *a realidade brasileira* ideologisch werden geconfronteerd. En er vanuit hun geestesinstelling zeer uiteenlopende conclusies uit trokken.

Maar de wekroep voor ingrijpende structuurhervormingen die uit alle vooruitstrevende groepen opsteeg, werd niet door alle klassen van de samenleving even uitbundig onthaald. De brede middengroepen, die het als een evolutie naar het Cubaanse experiment ervaarden, hielden zich op koele afstand. De grootgrondbezitters en de industriëlen voelden er niks voor. In het leger was een zeer kleine minderheid actief voor de formule gewonnen, maar de hogere legerleiding keek bezorgd naar deze

ideologische grensverlegging die de nationale veiligheid in gevaar dreigde te brengen. Men hield er deze „interne” vijanden van het regime scherp in het oog. De officiële kerk hoopte zich aanvankelijk op de vlakte te kunnen houden met enkele moraliserende uitspraken, die afwisselend de groepen voor en tegen de structuurverandering konden bevredigen. Maar toen de leidinggevende kerkvorsten in het juist geopend tweede vaticaanse concilie en vooral ook de in de ontwikkelingsencyclieken van paus JOHANNES deze dingen te horen en te lezen kregen, gaven ze de actieve en progressieve kernen van het thuisfront meer vrije teugel om aan ideologische vorming, dit is aan *conscientizacão* te doen.

Er werden in het land allerlei sociaal emancipatorische en politiek bewustzijnsverruimende actiegroepen opgericht die in de ontwikkelingsgeschiedenis van Latijns-Amerika en in deze van de kerk geen weerga hebben. Aangezien ze op meer dan gewone manier bijgedragen hebben tot het scherp ideologisch profileren en het maatschappelijk verankeren van het begrip „ontwikkeling” zal in de tekst die volgt ruime aandacht aan hun werkwijze worden geschonken. De analyse van deze kerkgebonden actiegroepen — met hun alfabetiseringscampagnes, met hun boeren-syndicaten, met hun studentenactie, enz. — biedt tevens materiaal om een inzicht te verschaffen in de dialectische spanning tussen een instelling met officiële en globale functies (het kerkinstituut) en bepaalde progressieve actiegroepen die zich in haar schoot vormen en door de algemene ideologische stroomversnelling op drift komen. Het is de dialectiek tussen een instelling en haar ideologische voorhoede.

Omschakelingen van deze aard en afmeting geven steeds aanleiding tot sociale deining en politieke strijd. Voor de presidenten QUADROS en GOULART werden het woelige jaren. In het begin van de zestiger jaren brokkelde niet alleen de sociale maar ook de ideologische basis van de volksnationale beweging, ginder o *populismo* genoemd, meer en meer af:

— De industrialisatie had een niveau bereikt waarop een belangrijke injectie van buitenlands kapitaal en vooral van technologische *know-how* en managementstijl aan sommige groepen als zeer wenselijk, ja als onmisbaar voorkwam. Dit bracht een

splijtzwam in de leidinggevende groepen tussen nationalisten en internationalisten.

— Het *populismo* was een sociopolitieke formatie van industriëlen, middengroepen en *stedelijke* arbeiders, met uitsluiting van het plattelandsproletariaat. Tot in het begin van de zestiger jaren hadden alle kernelementen van het leidinggevend blok dit ruraal proletariaat als politiek minderjarig beschouwd. De ideologisch op touw gezette consciëntisering van deze amorfe massa (ruim de helft van de bevolking) door socialistische boerensyndicaten maar vooral door de kerkelijke bewegingen, bracht nieuwe maatschappelijke groepen tot politiek bewustzijn en actie. Het had als gevolg dat het volksnationalistische leidinggevend blok ging opensplijten in een gematigd progressieve en in een radicale vleugel.

— Het Braziliaans leger had onder invloed en met hulp van de Verenigde Staten een *functieverruimende heroriëntering* ondergaan. Naast en boven de klassieke opleiding ter verdediging tegen de vijand „buiten de grenzen” kregen de legerkaders nu ook intense en hoogstaande opleiding om het gevaar, geboden door de „tegenstanders binnen de grenzen” te trotseren.

Dit alles maakte het voor iedereen duidelijk dat Brazilië in de jaren 1960-1964 voor een fundamentele ontwikkelingsoptie geplaatst stond. Al wie vertrouwd is met de geschiedenis van Brazilië weet dat het leger bij fundamentele wendingen steeds in de coulissen klaarstond om als *poder moderador*, dus als arbiter op te treden. En dat het niet aarzelde om een correctieve ingreep te doen indien men een ontsporing vreesde. Tot in 1964 had de legerleiding zich steeds na de installatie van een nieuwe politieke ploeg onmiddellijk in haar garnizoenen teruggetrokken. In 1964 had de vertrouwenscrisis het regime tot in zijn sociale en ideologische basis aangevreten. Het werd voor iedereen duidelijk dat een nieuw leidinggevend sociopolitiek blok in wording was met een alternatieve ontwikkelingskoers: gericht op (noodzakelijke) structuurveranderingen. De legerleiding vreesde evenwel dat niet de gematigde maar wel de radicale bewegingen het zouden halen. En ze lieten — met een aanmoedigende wenk van de oligarchie en de middengroepen en met de steun van de Verenigde Staten — de tanks uit de kazernes naar Brasilia op-

rukken. Het werd geen correctieve *golpe* maar een militair bewind (7).

Aangezien het *populismo* en het leger hun stempel op de ontwikkeling van Brazilië tijdens het laatste kwarteeuw gedrukt hebben, zal in de tekst die volgt de evolutie van beide uitvoerig worden geanalyseerd.

In samenwerking met nationale en internationale *técnicos* heeft de legerleiding sinds 1964 een autoritair groeipatroon ontworpen, waarvan de basiskenmerken zijn:

- Autoritaire bevrozing van alle emancipatorische bewegingen en acties, gepaard met ideologische en politieke repressie van tegenstanders;

- Geprogrammeerde groei zonder ontwikkeling: met zeer ongelijke participatie van maatschappelijke groepen en regio's aan de welvaartstoename;

- Actieve vervlechting van de verwerkende nijverheid in de transnationale industriële circuit, gecorrigeerd door ingrijpende staatscontrole van de basisnijverheden en van strategische input zoals energie;

- Een sterk appél aan de nationale trots van het volk door een onverbloemde verwijzing naar de toekomstige hegemoniale rol van Brazilië in het subcontinent.

De opkomst en de ruimtelijke spreiding van dit autoritaire groeimodel kan evenwel niet onafhankelijk van de wereld-politieke conjunctuur gezien worden. Dit wil zeggen niet onafhankelijk van de koude oorlog tussen de twee supergroten en van hun centraal stellen der ideologische grenzen. Sinds het *Pentagon* en de *State Department* de fameuze domino-theorie geformuleerd hebben, worden de grenzen niet meer als *nationale* maar wel als *sociale* en *ideologische* scheidingslijnen gepercipieerd. Men gelooft minder en minder in een klassieke oorlog met materiële grensverschuiving. Dit wil zeggen in een oorlog waar aan weerszijden van de grens tanks, overkoepeld door straaljagers, tegen elkander oprukken. Men denkt meer en meer aan de sociale en ideologische grens- en/of evenwichtsverschuiving van de conflicterende machtsgroepen „binnen” eenzelfde land.

(7) *Golpe*: staatsgreep.

Eind van de vijftiger, begin van de zestiger jaren noteerde men in de periferie in ontwikkeling vele haarden van radicalisering die tegenover het door het Westen gevoerde reformistische ontwikkelingspatroon een ingrijpende of een revolutionaire structuurbreuk predikten. Toen deze laatste vaste voet kreeg in Cuba en toen Vietnam in beweging kwam, begon het zo wat overal te gisten. Beide supermachten werden inzake ontwikkeling behoudsgezind. Men schakelde over van emancipatie naar ordehandhaving.

Ontwikkeling voor de periferie, zo betoogden we, is op een georganiseerde en bewuste manier moderniseringsgeschiedenis maken: gericht op de ontwikkeling van nieuwe levenspatronen, van andere produktiemodellen, van nieuwe denkpatronen, enz. *Maar het behelst ook een gewijzigde sociopolitieke participatie aan het historisch gebeuren.* Door de ontwikkeling treden ook voorheen passieve of onontvoogde groepen in de geschiedenis. Deze sociopolitieke inschakeling verwerkt doorgaans een historische deining. In feite is de afwisselende samenwerking en strijd die tussen de verschillende maatschappelijke groepen rond deze fundamentele omschakeling geleverd wordt, een samenwerking en een strijd voor de controle over en het helpen bepalen van het ontwikkelingspatroon.

In de periferie waar men uit hoofde van de historische achterstand vaak sprongen in de tijd moet maken, leidt deze strijd soms tot massale emotionele ontladingen en tot intense ideologische en sociale spanningen. In vele landen van de periferie heeft sinds halfweg de jaren zestig de politieke democratie haar onvermogen getoond om gelijktijdig met de noodzakelijke ingrijpende structuurveranderingen ook een coherente en een min of meer stabiele maar ontwikkelende samenleving op te bouwen. Dit heeft er de militairen en hun autoritair bewind een historische lift bezorgd waarbij menig democraat een kille huiver zal voelen.

Evolueert de periferie door dit onvermogen langzaam naar het groeifascisme?

Worden de ontwikkelingslanden van Zuid-Europa ook in deze orbit meegesleurd?

Staat Brazilië model?

17 juni 1975.

G. Kurgan - van Hentenryk. — Léopold II et la question de l'Acre *

RÉSUMÉ

La région de l'Acre, riche en caoutchouc, est l'enjeu de litiges frontaliers entre la Bolivie et le Brésil à la fin du XIX^e siècle. Lorsque la Bolivie en concède l'administration à un syndicat d'hommes d'affaires américains, LÉOPOLD II accepte d'y prendre une participation substantielle. Les manœuvres brésiliennes feront échouer l'entreprise.

* * *

SAMENVATTING

De Acre, een streek die rijk is aan rubber, is de inzet van grensbetwistingen tussen Bolivië en Brazilië, bij het einde der 19de eeuw. Toen Bolivië er de administratie van toevertrouwde aan een syndikaat van Amerikaanse zakenlieden, aanvaardt LÉOPOLD II er een substantiële participatie in te nemen. Braziliaanse manoeuvres zullen de onderneming doen mislukken.

* * *

Si la politique expansionniste de LÉOPOLD II a déjà donné lieu à une abondante littérature témoignant de la diversité des intérêts du monarque tant en Asie qu'en Afrique et en Océanie, l'Amérique latine a fait figure de parente pauvre dans le riche éventail des tentatives royales. C'est au hasard du dépouillement des archives des Palais royaux que l'on trouve les indices du vif

* Note établie dans le cadre des activités de la Commission d'Histoire (*Bull. I.R.C.B.*, 1952, 1 064-1 066) et présentée à la séance du 14 mai 1975 de ladite Commission.

désir manifesté par le Roi de participer à l'exploitation d'un vaste territoire, d'une superficie de cinq fois supérieure à celle de la Belgique, situé aux confins de la forêt amazonienne, limitrophe à la fois de la Bolivie, du Brésil et du Pérou, et dont la richesse caoutchoutière enflammait l'imagination, l'Acre.

La région de l'Acre, sise dans le bassin supérieur des affluents Purus et Madeira de l'Amazone au pied oriental de la Cordillère des Andes, empruntait son nom à l'une des branches du rio Purus. Réputée à la fin du XIX^e siècle pour son abondance en hévéas, elle ne l'était pas moins pour sa difficulté d'accès et sa nature insalubre. Les exploitants de la région n'avaient d'autre choix pour acheminer le caoutchouc vers les centres commerciaux qu'entre une navigation périlleuse en canoé sur des affluents de l'Amazone, puis le débordement sur des bateaux à vapeur à plus de 2 500 km de la côte Atlantique, et de transport à dos d'homme, chacun portant 25 kilos en franchissant la Cordillère des Andes à 5 000 mètres d'altitude, puis le transfert sur des mules à destination du port péruvien de Mollendo, au bord du Pacifique (1) **.

Les conditions locales ne le cédaient en rien à la difficulté des communications. En voici une description évocatrice sous la plume d'un diplomate américain au début de ce siècle :

Des marécages, des miasmes, d'innombrables insectes venimeux, rien d'autre que de l'eau bourbeuse à boire, une nourriture insuffisante, une pluie torrentielle, tout contribue à une mortalité qui est habituellement évaluée à deux vies pour chaque tonne de caoutchouc exporté (2).

A une époque où la demande de caoutchouc croissait rapidement en raison du développement des industries nouvelles du cycle et de l'automobile, la région de l'Acre devint l'enjeu d'âpres contestations entre la Bolivie et le Brésil.

Aux termes du traité de 1867, par lequel la Bolivie avait cédé au Brésil un vaste territoire dans le bassin de l'Amazone, celui-ci reconnaissait la souveraineté bolivienne sur la région de l'Acre. Dix ans plus tard les deux pays convenaient de dresser une carte définitive de la région et de délimiter la frontière suivant les principes admis en 1867 (3). Dès cette époque, la richesse en

** Les chiffres entre parenthèses renvoient aux notes *in fine*.

caoutchouc des forêts de l'Acre et des autres territoires riverains des Purus avait attiré l'attention. Pour faire face à la crise économique et à la surpopulation du Nordeste brésilien, crise aggravée par la sécheresse prolongée des années 1877-1880 dans le Ceara, des milliers de Brésiliens émigrèrent vers l'Ouest, attirés par la propagande fallacieuse des Etats amazoniens avides de recruter de la main-d'œuvre pour la récolte du caoutchouc. Bon nombre d'immigrants alléchés par l'espoir de faire fortune quittèrent femme et enfants pour pénétrer toujours plus avant dans la forêt amazonienne. S'ils parvenaient à survivre au climat, ce n'était que pour vivre la triste condition du *seringueiro*, cet esclave de fait sinon de droit, lié par un endettement permanent et organisé à l'entrepreneur qui l'employait. La recherche de nouveaux hévéas les poussa toujours plus à l'Ouest et les amena à pénétrer dans la région de l'Acre et à s'y installer. En 1871 il y avait deux mille Brésiliens dans l'Acre; en 1890 ils étaient au nombre de cinquante mille. La colonisation brésilienne ne tarda pas à supplanter en nombre les habitants boliviens (4).

En 1884, le Brésil dénonçait le traité de 1867 et de nouvelles négociations très ardues furent engagées avec la Bolivie pour la fixation de la frontière sur le terrain. Le peuplement de l'Acre par les Brésiliens favorisait les intérêts de l'Etat d'Amazonas qui percevait des droits de 50 % *ad valorem* sur le caoutchouc transporté *via* son territoire. Aussi les Brésiliens n'avaient-ils aucun intérêt à fixer définitivement la frontière. Excédée par les attermoissements de ses voisins, désireuse d'exercer sa souveraineté politique et de percevoir des droits de sortie sur le caoutchouc de l'Acre, la Bolivie établit en janvier 1899 un poste de douane à Porto Alonso (appelé Porto Acre par les Brésiliens) du côté bolivien de la frontière de 1867. Loin d'inquiéter les propriétaires du sol, la nouvelle administration bolivienne diminua considérablement les droits d'exportation qu'ils payaient jusqu'alors au Brésil comme s'ils avaient été sujets brésiliens. Ces mesures qui privaient l'Etat d'Amazonas de recettes considérables mécontentèrent vivement les autorités et les milieux d'affaires de Manaus (5). Aussi s'empressèrent-ils de fomenter des troubles dans l'Acre; dans la meilleure tradition de la flibuste et de la boucane, les colons brésiliens, refusant de payer les droits de sortie au fisc

bolivien, détruisirent le poste de douane, proclamèrent un « Etat Indépendant de l'Acre » tandis qu'un aventurier espagnol Luis GALVEZ, entouré de vingt-cinq compagnons de différentes nationalités, prenait le pouvoir en se proclamant président de la nouvelle république le 5 juillet 1899. Convaincus que l'armée bolivienne ne pourrait les réduire à l'impuissance et que les grands intérêts de Manaos empêcheraient le gouvernement brésilien d'intervenir, les dirigeants de l'Acre ne tardèrent pas à se quereller pour pouvoir s'en approprier les revenus (6). Le Brésil refusa de reconnaître la nouvelle république. Il refusa également à la Bolivie le droit de passage d'un navire de guerre affrété en Europe pour rétablir l'ordre à Porto Alonso. Faisant fi de l'interdiction brésilienne la canonnière *Wilmington* remonta l'Amazonie à l'insu des autorités locales, tandis que le gouvernement bolivien envoyait des troupes dans l'Acre. Ayant réussi à reprendre possession du territoire en 1901 au prix de grosses difficultés et d'importantes pertes d'hommes, il se débarrassa de GALVEZ en lui versant une indemnité (7).

Si le Brésil avait affirmé sa volonté de rester étranger aux événements de l'Acre, l'incertitude n'en était pas moins grande à La Paz quant à la capacité de la Bolivie de mettre cette région en valeur. Le faible peuplement bolivien, la répugnance des militaires et des fonctionnaires à s'installer dans des régions dont le climat avait décimé bon nombre des leurs, tous ces facteurs incitaient les autorités boliviennes à chercher une solution nouvelle (8).

Elles s'orientèrent vers l'idée de l'octroi d'une concession de l'Acre à des intérêts privés, à charge pour eux d'administrer le territoire et d'en partager les revenus avec l'Etat bolivien (9). Des pourparlers furent engagés bien avant la restauration de l'autorité bolivienne sur l'Acre par le ministre de Bolivie au Brésil. Celui-ci était entré en relation avec les milieux d'affaires de Rio de Janeiro en vue de former un syndicat brésilien pour l'organisation du territoire de l'Acre et l'approvisionnement des troupes boliviennes en vivres et en munitions. Parmi les promoteurs de l'entreprise se trouvait un agent de syndicats belges, LE TELLIER, un ancien consul de Bolivie, quelques Français, dont un directeur de banque, des armateurs et des commerçants (10).

Comme l'incertitude régnait quant à leur capacité de réunir les fonds nécessaires, d'autres négociations avaient été engagées en Europe par le ministre de Bolivie à Londres, Felix AVELINO ARAMAYO. Celui-ci avait reçu pour mission d'organiser en Grande-Bretagne, en Belgique, en France ou en Allemagne une compagnie au capital nominal minimum de 300 000 £, ayant son siège social dans l'une des capitales et des pays précités. Le gouvernement bolivien s'engageait à souscrire lui-même 50 000 £ et des actions seraient souscrites par les maisons principales de Para (l'actuelle Belem) et de l'Etat d'Amazonas, et elles seraient offertes aux Boliviens possédant des intérêts dans l'Acre ou résidant à l'étranger. L'objet principal de la compagnie consistait à prendre possession de tous les territoires à caoutchouc que le gouvernement lui cèderait à perpétuité par préférence et à racheter ceux qui étaient en possession de particuliers. Il incomberait alors au syndicat de coloniser la région avec le concours d'immigrants boliviens et étrangers, de la doter d'un système de transports, d'y développer des industries, d'y établir des postes douaniers et collecter les revenus dus au gouvernement (11).

Informé des négociations qui se déroulaient à Londres, le ministre des Etats-Unis à La Paz, BRIDGMAN, prit l'initiative de demander au gouvernement bolivien si la concession pouvait être divisée entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Le Ministre des Affaires Etrangères, VILLAZON, lui répondit favorablement et chargea le ministre de Bolivie à Washington, GUACHALLA, de former un autre syndicat aux Etats-Unis, tout en informant confidentiellement le Secrétaire d'Etat américain, John Hay, des antécédents de l'affaire (12).

BRIDGMAN quant à lui recommandait chaudement l'entreprise:

The land is certainly of immense value, in rubber production alone, of very large area, has no flaw of tilth and will be granted as « Freehold » property in perpetuity. I have ventured upon no opinion as to the acceptance of the offer, but if Secretary Wilson still wishes to cultivate rubber trees for advantage to home industries, the acquisition of this land will decidedly further his plan (13).

Tandis que les efforts tentés au Brésil pour former un syndicat échouaient, l'entreprise attirait par contre un certain nombre d'hommes d'affaires américains. Au début de 1901, une compa-

gnie fut constituée selon les lois de l'Etat de West Virginia sous le nom de « Bolivian Syndicate », au capital d'un million de dollars. Parmi ses promoteurs figuraient quelques personnalités connues du monde financier telles que F.-P. OLCOTT de la « Central Trust Cy », William A. READ de « Vermilye & Co », Emlen ROOSEVELT, cousin du vice-président des Etats-Unis et associé de la firme « Roosevelt & Son », John-R. HEGEMAN, président de la « Metropolitan Life Insurance Cy ». L'une des chevilles ouvrières de l'entreprise, l'homme de loi Frederic WHITRIDGE, en avertit le 11 février 1901 le Secrétaire d'Etat HAY par une lettre personnelle en lui demandant d'informer la légation des Etats-Unis à La Paz (14). Très prudent, le Département d'Etat, qui jusqu'alors n'avait pas réagi aux événements, se borna à transmettre l'information en s'abstenant de toute prise de position en faveur du nouveau syndicat (15).

Comme le gouvernement bolivien avait chargé spécialement son représentant à Londres, ARAMAYO, des négociations relatives à la concession de l'Acre, il revint à WHITRIDGE de traiter l'affaire en Europe. Ses pourparlers aboutirent à un élargissement de la participation américaine et à la fusion des intérêts américains avec ceux d'un groupe anglais dont le promoteur n'était autre que Sir Martin CONWAY OF ALLINGTON, professeur à l'Université de Cambridge, alpiniste et critique d'art réputé qui avait fait plusieurs ascensions dans la partie bolivienne de la Cordillère des Andes (16).

Le 11 juillet 1901, ARAMAYO signait avec WHITRIDGE, agissant au nom du « Bolivian Syndicate », un contrat pour la constitution d'une compagnie qui aurait pour objet l'administration fiscale du territoire de l'Acre et la perception de tous les revenus imposables par l'Etat dans les limites du territoire. La compagnie serait fondée dans un délai d'un an après la ratification du contrat par le Congrès bolivien au capital minimum de 500 000 £ auquel le gouvernement aurait la faculté de souscrire à concurrence de 100.000 £. Pendant cinq ans, la compagnie aurait le droit exclusif d'acquérir des terrains avec caoutchouc à l'Etat dans la mesure où ils n'étaient pas propriété d'autres particuliers. Elle jouirait d'un droit de libre navigation sur toutes les rivières et de tous les droits sur les mines à l'exception des taxes et re-

devances dues à l'Etat. Les profits annuels nets de la compagnie seraient exonérés d'impôts pendant 60 ans, mais trois ans après la constitution, le gouvernement bolivien percevrait annuellement 10 % des bénéfices nets. Sur les revenus fiscaux collectés pour le compte de l'Etat, 60 % du montant brut devaient être versés au gouvernement, le reste revenant à la compagnie sans qu'elle eût à le comptabiliser avec ses revenus ordinaires et par conséquent à les incorporer dans le calcul de son bénéfice net. La compagnie promettait de prêter son appui au gouvernement pour le placement d'un emprunt garanti sur la part de revenus échéant à l'Etat. En outre elle s'engageait à ne transférer la concession à aucun Etat étranger, mais elle était autorisée à le faire en faveur d'une autre compagnie avec le consentement du Congrès. Une annexe au contrat détaillait les modalités de l'exécution de celui-ci. Parmi les nombreuses dispositions prévues, la compagnie était tenue d'organiser des transports par voie ferrée ou par canaux, d'assumer toutes les dépenses de souveraineté du gouvernement bolivien et de fournir sous le contrôle d'un représentant de l'Etat une force de police suffisante pour protéger les habitants. Le Congrès bolivien approuva la convention et le 21 décembre 1901, un décret présidentiel la sanctionnait (17). Un mois plus tard le gouvernement bolivien faisait demander à Washington si les concessionnaires américains avaient obtenu l'appui du Département d'Etat pour leur entreprise. La réponse fut négative (18).

L'extrême réserve adoptée par le gouvernement américain n'était que trop justifiée. Des informations en provenance du Brésil signalaient de longue date la campagne de la presse d'opposition en faveur d'une prise de possession de tout le territoire de l'Acre, tandis que les journaux contrôlés par des intérêts européens prétendaient que les Etats-Unis faisaient obstacle à une meilleure entente entre le Brésil et ses voisins (19). Pressée d'obtenir une avance du syndicat anglo-américain, la Bolivie souhaitait vivement récupérer les taxes d'exportation perçues indûment par l'Etat d'Amazonas sur le caoutchouc de l'Acre afin d'offrir cette somme en garantie au syndicat. Le ministre des Etats-Unis à La Paz avait informé son collègue de Petropolis des revendications boliviennes en le priant de se mettre en contact

avec le représentant diplomatique de la Bolivie au Brésil et d'expliquer au gouvernement la vraie nature de la concession. Mais vu l'agitation qui régnait alors au Brésil à propos de la fixation de la frontière de l'Acre, le chargé d'affaires américain jugea inopportun d'attirer l'attention sur le « Bolivian Syndicate », attitude qu'approuva entièrement le Département d'Etat (20).

C'est en vain que dans un esprit d'apaisement la Bolivie proposa au début d'avril 1902 au Brésil sa part de souscription de 100 000 £ dans la concession. Le gouvernement refusa, estimant qu'une acceptation de sa part impliquerait la reconnaissance de la validité du contrat, alors qu'il était vivement opposé à l'octroi de forces de police à la compagnie concessionnaire qu'il considérait comme un cheval de Troie pour la sécurité sud-américaine. Il était d'autant moins enclin à le faire que la publication des termes de la concession avait ameuté l'opinion brésilienne et la presse influencée par les intérêts européens prenait prétexte de la question de l'Acre pour exhorter les Brésiliens à résister à l'agression « Yankee » (21).

L'écho de ces polémiques ne tarda pas à parvenir en Europe. Dans son numéro du 23 avril 1902, *Le Temps* faisait paraître en première page un article percutant intitulé: « Une chartered sud américaine » qui commençait en ces termes:

L'Amérique du Sud, si ombrageuse à l'endroit des entreprises étrangères qui pourraient menacer l'intégrité et la souveraineté de ses républiques, vient d'accueillir une de ces compagnies à charte, comme celle qui fut à l'origine de l'empire sur-africain du Napoléon du Cap.

Et d'annoncer l'alliance de Sir Martin CONWAY, « l'intrépide ascensionniste de la Cordillère des Andes » et du « roi des trusts » PIERPONT MORGAN tout en expliquant les origines et les modalités de la concession qui présageait de nouvelles rivalités en Amérique du Sud.

De la présence du grand magnat américain dans le syndicat il n'y a nulle trace dans les archives diplomatiques américaines. WHITRIDGE se bornera à faire état de l'intérêt qu'il détient dans le syndicat comme représentant « de quelques-unes des plus grandes et puissantes personnalités financières » américaines dont il n'était pas autorisé à révéler le nom (22). D'autres indices ten-

dent cependant à confirmer l'information du *Temps* et le désir de PIERPONT MORGAN de rester dans l'ombre pour ses intérêts en Amérique du Sud.

C'est ici qu'interviennent LÉOPOLD II et plusieurs de ses collaborateurs. Depuis l'été 1899, LÉOPOLD II et le colonel THYS, administrateur-délégué de la Banque d'Outremer, avaient noué des relations avec Frédéric WHITRIDGE pour les affaires de Chine. L'homme de loi avait servi d'intermédiaire pour le rachat de la majorité des actions d'une compagnie américaine concessionnaire du chemin de fer Hankow-Canton et dont John PIERPONT MORGAN était l'un des plus importants actionnaires. Le Roi, avec son obstination coutumière, avait réussi à obtenir à l'automne 1901 le concours financier du magnat de Wall Street pour commencer la construction de la voie ferrée (23).

Lorsque l'article du *Temps* sur le syndicat de l'Acre tomba sous ses yeux, il s'empressa de le faire parvenir à THYS en lui demandant une note à ce sujet. En transmettant le message, son secrétaire Edmond CARTON DE WIART écrivait à THYS:

J'ai été à bord du *Wilmington* à son retour du Haut-Amazone en 1900. On ne parlait pas encore ouvertement alors de la constitution d'une compagnie pour l'exploitation des territoires d'Acre, mais les officiers que j'ai questionnés semblaient avoir rapporté une très haute idée de la richesse de la région. Il vous intéressera sans doute d'observer les efforts des Américains dans ce bassin de l'Amazone qui a déjà attiré votre attention et à un point de vue théorique il est assez curieux de constater qu'en tant que procédé de colonisation et d'exploitation commerciale, le système des « chartered » n'est pas aussi définitivement abandonné qu'on a bien voulu le dire (24).

Était-ce de sa propre initiative ou sur ordre du Roi que CARTON DE WIART s'était informé de l'expédition du *Wilmington*, il n'en est pas moins certain qu'à cette époque le groupe THYS s'intéresse à l'Amazonie et que LÉOPOLD II l'y encourage vivement (24bis).

En effet la Banque d'Outremer, qui participait déjà à l'exploitation de mines de cuivre du Rio Grande do Sul, a pris la tête d'un syndicat composé des principales banques de Bruxelles pour reprendre la concession d'une société brésilienne, la Compagnie de transport par voie ferrée et fluviale du Tocantins et de l'Araguaya. Le 17 octobre 1900 le gouvernement brésilien avait auto-

risé le syndicat belge à construire et exploiter un réseau de transport entre Belem et le plateau central du Brésil, comprenant un chemin de fer qui devait longer le fleuve Tocantins dont les chutes empêchent la navigation et un service de vapeurs sur la partie navigable du Tocantins, de l'Araguaya, du Rio Mortes et de leurs affluents. Cette concession était complétée entre autres par la cession gratuite des terrains inoccupés dans une zone de 10 km de part et d'autre du chemin de fer et des fleuves et un droit de préférence pour l'exploitation des mines de cette zone. Deux missions d'études avaient respectivement reconnu le tracé du chemin de fer et étudié les fleuves (25). L'une d'elles comprenait d'ailleurs un officier belge qui avait été détaché à l'Institut cartographique militaire pour être mis à la disposition du Roi qui désirait soutenir l'exploration (26).

A la fin du mois de mai 1902, THYS rencontre PIERPONT MORGAN, lui expose son programme pour l'Amérique du Sud et suggère une entente belgo-américaine pour le mettre à exécution (27). Ces propositions sont bien accueillies et c'est probablement dans la foulée de ces approches que se nouent des négociations aboutissant à une association pour l'entreprise du Tocantins et au principe d'une participation belge à la compagnie chargée de la mise en valeur de l'Acre (28).

C'est à la fin du mois d'octobre seulement que l'on trouve trace de la poursuite des pourparlers. Le 25 octobre en effet, Emile FRANQUI, qui est devenu avec l'appui de LÉOPOLD II un dirigeant influent du groupe de la Banque d'Outremer, informe le Palais de ce que le contrat de l'Acre est à la copie et lui sera envoyé incessamment ainsi que des renseignements demandés par le Roi (29). Celui-ci s'intéresse manifestement aux détails de la négociation. Il charge FRANQUI de s'enquérir auprès de WHITRIDGE si les Belges obtiendront en cas de participation

... des actions de fondateur avec droit de vote, mais sans presque d'avantages financiers, en quantité égale au nombre d'actions ordinaires souscrites par les Belges — nombre d'actions de fondateur qui à chaque augmentation de capital serait majoré de façon que les Belges conservent toujours un tiers des votes.

Du côté américain, on n'en est pas encore là. Pour WHITRIDGE, un accord de principe doit être d'abord acquis sur l'acceptation

par les Belges d'intervenir au moins à concurrence d'un tiers dans la société à constituer pour exploiter la concession (30).

Il importe ici de se demander pour quelles raisons le représentant du groupe américain se préoccupait d'obtenir une participation aussi substantielle des Belges dans l'affaire de l'Acre. Cette question nous ramène quelques mois en arrière en Amérique latine.

On se souviendra de ce que la divulgation du contrat de concession de l'Acre au « Bolivian Syndicate » avait suscité une vive émotion au Brésil. Était-ce une échappatoire opportune pour détourner l'attention de la population de la précarité de son niveau de vie, ou les autorités redoutaient-elles sincèrement une aliénation de la souveraineté au profit d'une société étrangère sous la forme d'une concession comme en Afrique, indigne du continent sud-américain, toujours est-il que l'agitation se répandit dans les principales villes du Brésil (31). A Rio de Janeiro des réunions publiques dégénérèrent en désordres et manifestations de rues qui furent dispersées par la police. Le silence observé par le ministre des Etats-Unis à Petropolis était vivement critiqué par le gouvernement brésilien qui déplorait tout autant les encouragements qu'avait prodigués la légation américaine de La Paz au projet bolivien. Embarrassé, BRYAN demanda des instructions à Washington (32). On lui répondit que le gouvernement américain ne souhaitait pas prendre parti dans le litige entre la Bolivie et le Brésil et qu'il devait aviser quant à la meilleure manière de préserver les intérêts des citoyens américains dont les droits pouvaient être affectés (33). De son côté le président Roosevelt avait assuré le ministre du Brésil à Washington que son gouvernement ne se prêterait à aucun arrangement qui menacerait le territoire brésilien. L'attitude des Etats-Unis rassura l'opinion brésilienne. En outre, la nouvelle semi-officielle selon laquelle les agents financiers du Brésil — les Rothschild de Londres —, avaient reçu l'assurance que le syndicat anglo-américain ne parviendrait pas à réunir des fonds à Londres et que le capital de la compagnie ne serait pas souscrit à New York, fortifia les résolutions brésiliennes (34).

De prime abord, l'opposition brésilienne n'avait guère alarmé le « Bolivian Syndicate ». A la mi-avril 1902, le consul des Etats-

Unis à Para signalait confidentiellement au Département d'Etat qu'un navire chargé de fournitures de « toutes sortes » et transportant une force armée et des explorateurs remontait l'Amazone pour prendre possession des territoires américains sur l'Acre (35). WHITRIDGE de son côté prit soin d'informer le gouvernement brésilien de ce que son syndicat était une affaire purement privée sans aucun lien avec le gouvernement américain qui s'était borné à l'approuver (36). Ces assurances ne le dispensaient pas pour autant de solliciter l'appui de la diplomatie américaine. En 1896, le Brésil et la Bolivie avaient conclu un traité de commerce et de navigation qui assurait à la Bolivie un libre transit sur l'Amazone et certains de ses affluents. Ces accords bien qu'entrés en vigueur n'étaient pas encore ratifiés et dans un message au Congrès brésilien le 14 avril 1902, le président CAMPOS SALLES avait recommandé le retrait du traité (37). Aussi WHITRIDGE demanda-t-il les bons offices du gouvernement américain pour presser le Brésil de ratifier le traité. HAY se borna à autoriser la légation de Petropolis à intervenir officieusement selon qu'elle le jugerait opportun (38). Mais la concession de la région de l'Acre incitait précisément les députés brésiliens, à l'issue de longues discussions à huis clos, à annuler le traité en raison des préjudices que subirait le commerce national (39).

Au mois de juin 1902, les esprits s'étaient tellement échauffés que le Brésil menaçait de rompre les relations diplomatiques avec la Bolivie si celle-ci n'annulait pas la concession (40). Devant cette menace WHITRIDGE, au cours d'une conversation personnelle avec HAY le 21 juin, pria le Département d'Etat de donner instruction à son représentant à Petropolis de prêter un appui moral énergique au « Bolivian Syndicate » et d'enquêter sur les raisons invoquées par le Brésil pour exiger la rescision du contrat (41). Prudent, le gouvernement américain se borna à charger BRYAN de s'informer (42). Le 10 juillet, c'était au tour de la Bolivie de solliciter l'appui des Etats-Unis. Dans une note rédigée en termes pathétiques, le ministre de Bolivie à Washington tentait de démontrer que les menaces d'actes d'hostilité proférées par le Brésil étaient dirigées en fait contre les citoyens américains. La Bolivie, selon lui, avait accordé la concession en présumant que le gouvernement américain soutiendrait ferme-

ment le syndicat. Elle voulait avoir une réponse explicite sur l'aide des Etats-Unis avant de fixer son attitude. Si l'appui des Etats-Unis ne lui était pas assuré, elle était trop faible pour résister au Brésil. « Votre réponse, écrivait GUACHALLA, sera un arrêt de vie ou de mort du syndicat et des espoirs de la Bolivie » (43). La démarche bolivienne ne tarda pas à être connue à Petropolis et provoqua un renouveau d'excitation à la nouvelle que HAY avait promis de soumettre l'affaire au président Théodore ROOSEVELT (44).

Le 19 juillet le Département d'Etat informait la Bolivie que selon le Président, les concessions boliviennes avaient été accordées de bonne foi à des concessionnaires américains, sans l'intervention du gouvernement des Etats-Unis et même à son insu. Par conséquent, BRYAN avait reçu instruction de veiller à ce que les droits acquis *bona fide* par le concessionnaire soient respectés sans que cela impliquât une prise de position dans la controverse entre la Bolivie et le Brésil (45). Une fois de plus le Département d'Etat refusait de mettre le doigt dans un engrenage qui pouvait déboucher sur de sérieuses complications internationales.

Cependant le Brésil durcissait sa position. Considérant la concession de l'Acre comme un acte d'hostilité, le gouvernement refusait de reconnaître les postes douaniers provisoires établis par la Bolivie et de ratifier le traité de commerce. Il câbla à son représentant à Washington de demander au gouvernement des Etats-Unis à titre amical de conseiller aux capitalistes américains de ne pas participer à une entreprise qui ne produirait que pertes et complications (46). La première réaction d'ADEE, le sous-secrétaire adjoint, fut de rejeter la demande brésilienne.

I do not see, écrivait-il à HAY le 24 juillet, that the American grantees are called upon, either to relieve Brazil of embarrassment, or to admit their operation may not have been in good faith by throwing up the contract (47).

Un juriste consulté préconisait de reconnaître seulement aux citoyens américains les droits que la Bolivie pouvait leur concéder légalement, la concession de territoires contestés étant prise à leurs propres risques. Cette position tendait à rendre la Bolivie seule responsable en cas d'annulation du contrat, attitude extrê-

me selon ADEE et qu'il valait mieux nuancer en suggérant au Brésil de recourir à l'arbitrage plutôt qu'à la force (48).

Tandis que la diplomatie américaine cherchait sa voie, le Brésil passait à l'action. Le 8 août 1902 il suspendait la libre navigation sur l'Amazone des biens en transit au Brésil, mesure qu'il modifia quelques jours plus tard en la limitant aux importations et exportations de la Bolivie (49). D'autre part, le gouvernement brésilien ajournait *sine die* les opérations de démarcation de la frontière de l'Acre et rappelait son consul à Porto Alonso (50).

Le durcissement brésilien ébranla la Bolivie. Dès le mois de juillet, le ministre de Bolivie à Londres avait approché une première fois le syndicat américain en vue d'une rescision du contrat. Quelques semaines plus tard, le gouvernement priait WHITRIDGE d'envoyer un représentant muni de pleins pouvoirs pour modifier le contrat et traiter directement avec le Brésil. Mais l'homme de loi américain refusa toute négociation (51). Au contraire le « Bolivian Syndicate » mettait sur pied une expédition chargée de visiter le territoire de sa concession sous la direction d'un Américain, William LEE. Celle-ci arriva à Para le 5 novembre 1902 alors qu'une nouvelle révolution avait éclaté dans l'Acre (52).

Depuis le mois d'août, l'attitude ferme du gouvernement fédéral avait suscité de nouvelles espérances dans les Etats amazoniens voisins de l'Acre. Aussi la population brésilienne de l'Acre ne tarda-t-elle pas à se révolter. L'indépendance du territoire fut à nouveau proclamée et le nouveau chef des insurgés, le chevaleresque Placido DE CASTRO, manifesta l'intention d'obtenir le rattachement du territoire au Brésil. Malgré leur résistance, les forces boliviennes trop peu nombreuses furent rapidement vaincues. Seul Porto Alonso où l'essentiel des troupes boliviennes était concentré, tenait bon contre les révolutionnaires (53). Profitant des troubles et de la fermeture de l'Amazone au transit bolivien, les Etats amazoniens percevaient des taxes prohibitives sur le caoutchouc provenant de l'Acre, provoquant ainsi une double taxation qui pouvait atteindre jusqu'à 46 % *ad valorem* au grand dam des firmes exportatrices (54). En outre l'expédition du « Bolivian Syndicate » fut mise dans l'impossibilité de poursuivre son voyage faute de trouver un pilote pour conduire

son steamer ou d'obtenir un passage sur les vapeurs qui remontaient vers Porto Alonso (55).

La lenteur des communications au sein même du continent sud-américain et la durée des liaisons postales avec l'Europe ne favorisaient pas une information rapide et sûre des événements de l'Acre. En dépit des instructions envoyées par le ministre belge des Affaires étrangères FAVEREAU le 11 juillet 1902 à Fallon de tenir le département au courant des questions qu'il avait évoquées dans ses dépêches des 6 et 26 mai et en particulier des rapports entre les républiques sud-américaines et les Etats-Unis, plus aucune information n'était parvenue à Bruxelles par la voie diplomatique (56). Du côté de WHITRIDGE les pourparlers traînaient en longueur. Aussi le 24 décembre 1902 LÉOPOLD II faisait-il adresser à THYS une note résumant le programme à suivre pour l'affaire de l'Acre.

Il importe, écrivait-il, de ne pas rompre avec Whitridge, de continuer au contraire à négocier.

Il faudra lui écrire pour apporter son attention sur la *nécessité* d'obtenir le retrait des mesures fiscales prises par le Brésil qui imposent à toutes les marchandises pour l'Acre 15 % à l'entrée et 15 % à la sortie. Il faudra ajouter que si ce retrait était obtenu, les Belges seraient disposés à prendre la direction commerciale, financière et militaire de l'affaire au moyen d'agents qui auront fait leurs preuves et leur apprentissage au Congo.

Les Belges feront apport de leur expérience et du crédit qui s'attache au succès de leurs efforts au Congo. Fesant [*sic*] un apport aussi important ils doivent avoir la moitié des avantages afférents aux apports quels qu'ils soient. Le capital serait de 15 millions de francs dont 5 d'apports et 10 à souscrire en espèces dont 2 500 000 francs par les Belges.

Si plus tard ces dix millions en espèces ne suffisent pas on créera des obligations sous forme de délégations de douanes.

Dans l'hypothèse d'un capital de 15 millions la part des Belges serait de: apports 2 500 000 frs et 2 500 000 frs souscription en espèces, total 5 000 000. L'Asiatique pourrait prendre une part notable des 2 500 000 francs en payant en espèces (57).

Cet échantillon typique de la prose léopoldienne est extrêmement révélateur de la passion expansionniste de la fin du règne. Nous sommes à une époque où LÉOPOLD II s'est engagé à fond dans l'aventure chinoise et où il transpose allègrement les mé-

thodes qu'il a adoptées pour la Chine à l'autre bout du monde. Le miracle du caoutchouc au Congo n'est évidemment pas étranger à son intérêt pour l'Acre et il n'était pas seul à établir un lien entre son domaine colonial et le vaste territoire amazonien. Un marchand américain, qui fut bloqué à Porto Alonso par la révolution, ne devait-il pas déclarer à son retour à Para que s'il allait à Anvers, il y étudierait la possibilité d'importer des nègres de l'Etat Indépendant du Congo pour travailler le caoutchouc en Amérique du Sud (58). Toujours est-il qu'avec la fougue qui le caractérise, le Roi une fois de plus est prêt à prendre la relève des hommes d'affaires. Non content d'user de sa souveraineté au Congo pour y trouver les hommes capables de mettre la concession de l'Acre en valeur et les cadres militaires nécessaires au maintien de l'ordre, il est tout aussi prêt à utiliser le nouvel instrument qu'il s'est créé pour l'expansion en Chine, la Société Asiatique. Société fantoche mise en place pour lui permettre d'évoluer à son aise sur le terrain des affaires, l'Asiatique avait été fondée en avril 1901 au capital de 3 millions de francs qui fut porté un an plus tard à 10 millions. A la fin de décembre 1902, LÉOPOLD II était devenu propriétaire de toutes les actions qu'il avait acquises avec des fonds congolais (59). Il n'y avait pour lui aucune difficulté à faire financer la participation belge par le paravent qu'il s'était forgé et en valorisant l'apport des cadres puisés au Congo il était prêt à accepter la participation d'un tiers offerte par WHITRIGDE en raison des difficultés que ce dernier rencontrait pour réunir des capitaux en Europe et aux Etats-Unis. Une condition cependant était posée à cette participation, la levée par le Brésil des mesures interdisant le libre transit par l'Amazone des importations et des exportations boliviennes. Or l'évolution des événements de l'Acre ne présageait en rien la réalisation de cette condition.

Certes la suppression du libre transit par l'Amazone avait provoqué de vives réactions parmi les commerçants étrangers établis au Brésil. Suite à leurs pressantes démarches, les gouvernements français, allemand, britannique, suisse et américain avaient adressé des protestations auprès du gouvernement brésilien (60). Dans le milieu diplomatique de Petropolis on escomptait beaucoup du prochain changement de cabinet et de la

nomination de RIO BRANCO aux affaires étrangères pour obtenir satisfaction (61). Si le nouveau cabinet se montra soucieux de faire droit aux protestations, il n'en demeura pas moins aussi ferme que son prédécesseur quant à la question de l'Acre.

Tandis qu'en Bolivie la nouvelle des troubles révolutionnaires donnait lieu à la proclamation de la loi martiale et à la préparation d'une expédition de 1 500 hommes pour mater la rébellion, la nouvelle administration brésilienne exigeait la rescision absolue du contrat de concession et l'achat du territoire de l'Acre par le Brésil (62). Or la situation militaire des Boliviens était précaire. Bien que les préparatifs eussent été entamés dès le début de novembre, il fallait compter un à deux mois pour les achever et deux mois de voyage pour gagner Porto Alonso. L'expédition devait être commandée par le président bolivien le général PANDO en personne. La première section quitta La Paz le 19 janvier tandis que PANDO avant son propre départ prenait la précaution de faire exiler le premier vice-président qui appartenait à l'opposition de crainte que celui-ci ne prît le pouvoir en son absence. L'inquiétude de La Paz était d'autant plus grande que l'on était convaincu que les révolutionnaires recevaient l'aide de l'Etat d'Amazonas (63). Une démarche bolivienne à Petropolis avait obtenu pour seule réponse que le cabinet brésilien se bornerait à recommander la neutralité au gouverneur de Manaus et insistait sur sa proposition d'acheter le district de l'Acre en échange d'avantages financiers et de la prise en charge des revendications territoriales du Pérou et des réclamations du « Bolivian Syndicate » (64).

La Bolivie persistant dans son refus de négocier, le gouvernement brésilien décida de concentrer des troupes dans les Etats d'Amazonas et de Matto Grosso, donna l'ordre à deux canonniers de remonter l'Amazone et par une note adressée aux puissances déclarait l'Acre territoire litigieux (65). Ces préparatifs militaires n'avaient d'autre but que d'intimider les Boliviens pour les amener à négocier. Conscient de son infériorité militaire aggravée par la difficulté des communications avec l'Acre, le gouvernement bolivien chercha une fois encore l'appui des Etats-Unis. Le cabinet américain accepterait-il de prêter ses bons offices au cas où le Brésil poserait un ultimatum ou accep-

terait-il d'arbitrer le litige au cas où la tension n'aurait d'autre issue que la guerre ou l'arbitrage (66)? Mais cette démarche devait rapidement se révéler vaine. En effet le 6 février 1903, un télégramme de Manaus annonçait la capitulation de la garnison bolivienne de Porto Alonso qui avait eu lieu le 24 janvier précédent. La Bolivie se voyait obligée d'accepter l'occupation brésilienne d'une partie de l'Acre en attendant la conclusion d'un accord entre les deux pays (67).

Indépendamment de sa défaite militaire elle était d'autant plus fondée à accepter une négociation que le « Bolivian Syndicate » était prêt à lâcher prise et à accepter l'annulation de son contrat.

Après avoir rencontré de nombreuses difficultés pour trouver un passage à Para, la mission du syndicat avait fini par s'embarquer le 15 décembre 1902 et après une navigation de 33 jours était parvenue à Antimary sur l'Acre. Au cours de ce voyage, LEE et son adjoint HOME avaient pu se rendre compte de l'aide fournie par l'Etat d'Amazonas aux révolutionnaires et de ce que le passage en Bolivie était bloqué pour de nombreux bateaux. En outre d'importantes quantités de caoutchouc étaient exportées clandestinement de l'Acre, tandis que les révolutionnaires avaient mis la main sur une centaine de tonnes de caoutchouc appartenant à des maisons boliviennes sur lesquelles ils percevaient des taxes à leur profit, lésant ainsi les intérêts du syndicat. Enfin à leur arrivée aux abords du territoire de l'Acre le 8 janvier 1903, ils se virent interdire formellement d'entrer en communication avec les autorités boliviennes de Porto Alonso. A l'initiative du consul de Bolivie à Para, le capitaine d'une chaloupe leur proposa de les mener à Caqueta, le foyer des révolutionnaires situé en territoire brésilien à proximité de la frontière bolivienne. Le consul bolivien espérait qu'ils pourraient ainsi entrer en contact avec les chefs révolutionnaires. Mais la tournure menaçante des événements et l'interdiction d'entrer en Bolivie découragèrent LEE et ses compagnons qui décidèrent de regagner Para (68). Le 28 janvier au cours d'une escale à Manaus, LEE fut appréhendé par la police brésilienne et soumis à un interrogatoire sur ses déplacements dans les Hauts Purus, après quoi on le relâcha (69).

Pour le gouvernement bolivien il ne faisait plus de doute que la concession avait échoué (70). Cependant il s'insurgeait à la perspective d'une transaction directe entre le Brésil et le « Bolivian Syndicate » en vue de l'indemnisation de ce dernier pour la perte de sa concession (71). Mais ces protestations restèrent sans écho. Au début du mois de mars 1903, les Rothschild de Londres, agents financiers du Brésil, concluaient avec le « Bolivian Syndicate » une convention aux termes de laquelle le syndicat renonçait à tous ses droits moyennant une indemnité de 110 000 £ sterling (soit 2 750 000 F de l'époque) à payer à WHITRIDGE avant le 25 mars suivant (72). Ainsi prenait fin pour la Bolivie tout espoir de mettre le territoire de l'Acre en valeur à son profit.

Les événements tournaient décidément à l'avantage du Brésil. Aussi, dès le 20 février 1903, le gouvernement brésilien abolissait-il les taxes de transit sur l'Amazone à l'exception des importations d'armes par la Bolivie (73). Le 21 mars un protocole fut signé entre les deux pays aux termes duquel le Brésil occuperait l'Acre et partagerait par moitié les recettes fiscales sur le caoutchouc de la région (74). Le traité de Petropolis signé le 17 novembre 1903 réglait définitivement le litige. La Bolivie cédait le district de l'Acre au Brésil en échange d'un territoire plus petit et d'une indemnité de 2 millions de livres. Le Brésil s'engageait en outre à construire une voie ferrée entre la rivière Madeira et la rivière Mamoré avec embranchement vers la Bolivie, chemin de fer dont celle-ci pourrait user avec les mêmes tarifs. En outre le gouvernement brésilien se chargeait de régler lui-même le litige frontalier avec le Pérou (75). L'opération devait se révéler rentable pour le Brésil puisqu'en moins de cinq ans il récupéra sur la perception des droits d'exportation du caoutchouc de l'Acre le montant de l'indemnité payée à la Bolivie (76).

* * *

Cet épisode qui met en présence tant d'éléments du folklore tragi-comique de l'Amérique latine nous paraît éclairant à un double point de vue, celui des relations entre les Etats-Unis et le continent sud-américain à l'aube du XX^e siècle et celui de l'impérialisme de LÉOPOLD II à la fin de son règne. Manifestement

au début du XX^e siècle, la puissance américaine qui vient de s'affirmer par la victoire sur l'Espagne est redoutée en Amérique du Sud. Dans l'affaire de l'Acre c'est la crainte même qu'inspirent les Etats-Unis que la Bolivie a tenté d'exploiter à son profit pour imposer la mise en valeur de ce territoire par un syndicat anglo-américain. Mais aux sollicitations du syndicat et plus encore du gouvernement bolivien, le cabinet de Washington a répondu par une extrême réserve et un refus persistant d'intervenir dans le litige avec le Brésil. Loin d'accorder un appui inconditionnel à ses nationaux il s'est efforcé au contraire d'éviter toute friction avec l'administration brésilienne. Les diplomates américains ne partageaient pas tous le point de vue du Département d'Etat. Alors que la légation des Etats-Unis à La Paz se montrait très favorable à la concession, le ministre des Etats-Unis au Brésil BRYAN déconseillait vivement la promotion de l'influence américaine en Haute Amazonie. Quant au président Théodore ROOSEVELT, contrairement à son image traditionnelle, il se garda bien de brandir son « gros bâton » en faveur du « Bolivian Syndicate » (77). Dans la mesure où le Brésil contrôlait les voies de communication qui permettaient d'acheminer le caoutchouc de l'Acre vers l'océan et où de par sa position géographique il était mieux à même d'occuper et d'administrer la région, c'eût été faire preuve d'un manque de réalisme total que d'intervenir en faveur de la Bolivie au risque d'encourir soit une défaite diplomatique, soit l'engagement de forces armées importantes sans avoir l'assurance d'une pacification durable du territoire contesté. La plus grande prudence guidait encore Washington à l'aube de l'ère impérialiste. Dès lors la colonisation brésilienne de l'intérieur du continent pouvait marquer un point, non sans avoir pris la précaution d'indemniser généreusement les ressortissants d'une puissance qui n'en était pas moins redoutée.

Tout autre était la perspective de LÉOPOLD II dans la mesure où lui-même était à l'époque un vétéran de l'expansion coloniale. Si pour des républiques indépendantes de l'Amérique latine une compagnie à charte paraissait une incongruité, pour le Roi des Belges elle répondait à un modèle classique de l'exploitation coloniale dont l'exemple l'avait abondamment inspiré. Ajoutons à cela que le caoutchouc avait fait la fortune de l'Etat

Indépendant du Congo et que le Roi commençait à faire l'expérience d'une collaboration avec des hommes d'affaires américains, il y avait là un nombre d'éléments suffisant pour séduire l'imagination royale. Avec la disponibilité qui le caractérise pour tout ce qui peut accroître l'expansion belge à l'étranger, LÉOPOLD II a joué à la fois sur le terrain politique et celui des affaires. Dans la question de l'Acre où les motivations économiques inspirent son attitude il a voulu une fois encore utiliser sa souveraineté sur le Congo pour travailler avec les hommes d'affaires, voire prendre leur relève quitte à accepter une étiquette étrangère. L'échec du « Bolivian Syndicate » lui ôta l'occasion de passer à l'action.

14 mai 1975.

NOTES

(1) G.-E. CHURCH: The Acre Territory and the caoutchouc region of south-western Amazonia (*The Geographical Journal*, vol. 23, 1904, p. 596-598). P. WALLE: Au Brésil. Etat d'Amazonas et Territoire Fédéral de l'Acre (Paris, 1912, p. 59-62). M. LE LANNOU: Le Brésil (4e éd., Paris, 1968, p. 24-26 et 67-74). Cf. aussi le rapport du consul général chargé d'affaires de Belgique en Bolivie et au Chili, J. DE BERNARD DE FAUCONVAL à l'issue d'un voyage d'étude en Bolivie. Il y signale que la région de l'Acre produit 2 000 000 kg de caoutchouc sur le total de 3 150 955 kg de la production bolivienne (*Recueil consulaire*, t. 109, 1900, p. 59-62).

(2) BRYAN, ministre des Etats-Unis à Petropolis (Brésil) au secrétaire d'Etat John HAY, 30 avril 1902 (*Foreign Relations of United States*, 1902, p. 105-106). A la fin de 1900, le Brésil avait envoyé une mission dirigée par le directeur de l'Observatoire de Rio, l'ancien officier belge Louis CRULS, pour délimiter la frontière avec la Bolivie. Sur 70 membres de l'expédition 22 moururent, de nombreux autres tombèrent malades et furent incapables de la poursuivre jusqu'au bout en raison du climat « pestilentiel » de la région (FALLON, ministre de Belgique à Petropolis, à FAVEREAU, ministre belge des Affaires étrangères, 5 novembre 1901 (*Archives du ministère des Affaires étrangères (AEB)*, Correspondance politique Brésil, vol. 113).

(3) L. JADOT: Le contesté boliviano-brésilien: le territoire de l'Acre (*Questions diplomatiques et coloniales*, 7e année, t. XV, p. 497-499).

(4) J.F. NORMANO: Brazil. A Study of Economic Types (Chapel Hill, U.S.A., 1935, p. 67-68). Celso FURTADO: La formation économique du Brésil de l'époque coloniale aux temps modernes (Paris-La Haye, 1972, p. 112-116).

(5) CHURCH: *Art. cité*, p. 598-599. — JADOT: *Art. cité*, p. 499.

(6) CHURCH: *Art. cité*, p. 599-600. BRYAN à HAY, 23 octobre 1899 (*National Archives, Washington, Records of the Department of State*, en abrégé DS, Diplomatic Despatches from Brazil, vol. 64, p. 197).

(7) Légation de Bolivie à Petropolis à ministre des Affaires étrangères du Brésil, 9 juin 1900; réponse, 19 juin 1900. Copies communiquées par le chargé d'affaires des Etats-Unis à La Paz, SORSBY, le 14 janvier 1903 (DS, Diplomatie

Despatches from Bolivia, vol. 20, 34). *Le Temps*, 23 avril 1902, p. 1, « Une chartered sud-américaine ». H.-A. MOULIN: L'affaire du territoire d'Acre et la colonisation interne des continents occupés (*Revue générale de droit international public*, 1904, p. 155-157). Discours du général CERQUEIRA au parlement brésilien, 19 septembre 1900, publié par le consulat général de Bolivie en Belgique sous le titre *Litige international entre la Bolivie et le Brésil*, Anvers, 1903, et par le consulat général de Bolivie à Paris sous le titre *La Question de l'Acre. Appréciation du gouvernement brésilien en complète contradiction avec celle d'aujourd'hui* (Paris, 1903).

(8) « The deadliness of this climate explain the anxiety of the Bolivian Government to rid themselves of the direction of the Acre territory where they could not induce either soldiers or customs officers to go, the reports from the few survivors of early expeditions thither having been tragic in extreme » (BRYAN à HAY, 30 avril 1902, déjà cité).

(9) Au mois de mars 1900, le ministre de Bolivie à Petropolis avisa son collègue des Etats-Unis des intentions de son gouvernement et alla jusqu'à dire que la Bolivie était prête à se mettre sous le protectorat des Etats-Unis car ceux-ci ne toléreraient pas un préjudice à leurs nationaux s'ils bénéficiaient d'une concession. BRYAN accueillit ces confidences avec une extrême réserve (BRYAN à HAY, 27 mars 1900, confidentiel. *DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 65, 234).

(10) BRYAN à HAY, 16 avril 1900 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 65, 241). SEEGER, consul des Etats-Unis à Rio, à BRYAN, 18 avril 1902 (*DS Consular communications received*, Rio de Janeiro, 201). MOULIN: *Art. cité*, p. 157. Il n'a pas été possible d'identifier les mandants de LE TELLIER.

(11) Copie des instructions du gouvernement bolivien à ARAMAYO, 15 mars 1900, communiquée par BRIDGMAN, ministre des Etats-Unis à La Paz, à HAY, 31 juillet 1900 (*DS Diplomatic Despatches from Bolivia*, vol. 18, 221).

(12) BRIDGMAN à HAY, 23 juillet 1900 (*DS Diplomatic Despatches from Bolivia*, vol. 18, 220). VILLAZON à HAY, 28 juillet 1900, communiquée par BRIDGMAN le 7 août 1900 (*Ibidem*, 222).

(13) BRIDGMAN à HAY, 23 juillet 1900, cité *supra*. Le diplomate fait allusion au Secrétaire à l'Agriculture James WILSON qui fut en poste pendant seize ans sous les administrations McKINLEY, ROOSEVELT et TAFT (1896-1912), en raison de sa grande compétence en ce domaine (*Dictionary of American Biography*, t. X, p. 330).

(14) WHITRIDGE à HAY, 11 février 1901 (*Library of Congress*, Washington, *John Hay Papers*, General Correspondence, 8).

(15) Cette attitude ressort clairement d'une seconde lettre personnelle de WHITRIDGE à HAY du 14 février 1901 (*John Hay Papers*, General Correspondence, 8).

(16) WHITRIDGE au ministre des Affaires étrangères du Brésil, 5 mai 1902, copie communiquée par BRYAN à HAY le 10 juin 1902 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 67, 428). *Le Temps*, 23 avril 1902, p. 1. Sur Sir William Martin CONWAY (Voir *Dictionary of National Biography*, 1931-1940, p. 190-192).

(17) Un texte imprimé de la convention se trouve dans les Archives des Palais Royaux à Bruxelles (Abréviation AR), Fonds Congo II, 251/2. Il fut communiqué par WHITRIDGE au Département d'Etat en annexe d'une lettre du 6 novembre 1902 (*DS Miscellaneous Letters*, November 1902, Part I). Voir aussi MOULIN: *Art. cité*, p. 157 s.

(18) Note de la légation de Bolivie au Département d'Etat, 23 janvier 1902, (*DS Notes from the Bolivian Legation in the United States*) Réponse, 28 janvier 1902 (*DS Notes to Bolivian Legation*, n° 17).

(19) BRYAN à HAY, 12 décembre 1900 et annexes (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 65, 294).

(20) DAWSON, chargé d'affaires à Petropolis, 22 février 1902, et en annexe BRIDGMAN à BRYAN, 11 janvier 1902 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 67, 398). HAY à BRYAN, 1er avril 1902 (*DS Diplomatic Instructions*, Brazil, 280).

(21) BRYAN à HAY, 17 avril et 10 juin 1902 et annexes (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 67, 408 et 430). FALLON à FAVEREAU, 26 mai 1902 (*AEB*, Correspondance politique Brésil, vol. 11, 10). Le Pérou avait également protesté contre la concession mais son conflit avec la Bolivie ne s'envenima pas (MOULIN, *Art. citée*, p. 161).

(22) Dans une lettre du 5 mai 1902, WHITRIDGE priait BRYAN de transmettre une lettre au ministre des Affaires étrangères du Brésil dans laquelle il précisait que son syndicat était une affaire purement privée et il en donnait la composition. Outre les personnalités citées au Département d'Etat, figuraient Sir Martin CONWAY et August BELMONT et Co, représentant des Rothschild à New York, ainsi que la mention de WHITRIDGE comme représentant des personnalités désireuses de garder l'anonymat (copies communiquées par BRYAN à HAY le 10 juin 1902. *DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 67, 428).

(23) Cf. notre livre *Léopold II et les groupes financiers belges en Chine. La politique royale et ses prolongements (1895-1914)*, Bruxelles, 1972, p. 244 s. et 451-452.

(24) CARTON DE WIART à THYS, 25 avril 1902 (*AR Congo I* 106/164).

(24 bis) Ce n'était pas la première fois que LÉOPOLD II s'intéressait aux confins du Brésil. Déjà dans une lettre du 6 janvier 1890, il avait prié le ministre de Belgique au Brésil, le baron Albert D'ANETHAN, de se renseigner sur « un assez grand territoire qui passe pour riche » situé entre le Brésil et la Guyane française et dont la possession était contestée. Si cette région méritait qu'on s'en occupât, D'ANETHAN devait s'informer « officieusement si le Brésil serait disposé à céder à une société belge, moyennant redevance annuelle sur les profits nets, ses droits souverains et ses droits de propriété sur cette contrée. » « J'en avais parlé à l'Empereur DON PEDRO, ajoutait le Roi, mais je n'ai jamais obtenu de réponse catégorique. » C'est en vain que le diplomate courut les ministères pour glaner quelque information. Le 1er juillet il répondait au Roi que « cette région paraît être absolument inconnue aux Brésiliens » et que la fixation de la frontière faisait l'objet de négociations entre la France et le Brésil (*AR Cabinet Léopold II*, n° 210). Nous remercions M. J. STENGERS de nous avoir communiqué ce document qu'il a découvert tout récemment.

(25) Rapport général de FALLON à FAVEREAU, 16 octobre 1902 (*Recueil consulaire*, vol. 120, 1903, p. 118 et 124-126). Ce fut d'ailleurs Alexandre DELCOMMUNE qui étudia le chemin de fer.

(26) Il s'agit du lieutenant GHEUR qui à son retour en Belgique fut engagé pour le chemin de fer chinois Hankow-Canton que contrôlait LÉOPOLD II (FRANQUI au Roi, 19 septembre 1903. *AR Congo I*, 54/14).

(27) Note de THYS pour le Roi, 30 mai 1902 (*AR Congo I*, 106/165).

(28) Note d'Emile FRANQUI pour le Roi, 29 novembre 1902 (*AR Congo I*, 54/11).

(29) FRANQUI à CARTON DE WIART, 25 octobre 1902 (*AR Congo II*, 251/1).

(30) Note de FRANQUI pour le Roi, 29 novembre 1902 (*AR Congo I*, 54/11).

(31) KENNEDAY, consul des Etats-Unis à Para à HAY, 18 avril 1902 (*DS Consular Despatches*, Para, 67). Traduction d'une note du ministre brésilien des Affaires étrangères à la légation de Bolivie, 16 septembre 1902, communiquée par SORSBY à HAY, 10 novembre 1902 (*DS Diplomatic Despatches from Bolivia*, vol. 20, 16). Circulaire du ministre brésilien des Affaires étrangères communiquée par SORSBY, 3 février 1903, (*Ibidem*, vol. 20, 51, annexe 6). FALLON à FAVEREAU, 26 mai 1902 (*AEB* Correspondance politique Brésil, vol. 11, 10).

(32) Télégramme de BRYAN à HAY, 2 mai 1902; dépêche, 6 mai 1902 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 67, 413 et 415). Voir aussi les coupures de la presse brésilienne hostiles aux Etats-Unis, communiquées par KENNEDAY dans sa dépêche du 18 avril citée *supra*.

(33) Télégramme de HAY à BRYAN, 3 mai 1902 (*DS Diplomatic Instructions to Brazil*, 286).

(34) BRYAN à HAY, 23 mai 1902 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 67, 421). Selon ces informations, le syndicat n'aurait obtenu à New York que

30 000 £ de souscriptions sur les 400 000 nécessaires (FALLON à FAVEREAU, 26 mai 1902. *AEB Correspondance Politique Brésil*, vol. 11, 10).

(35) KENNEDAY à HAY, 18 avril 1902 (*DS Consular Despatches*, Para, 67).

(36) WHITRIDGE au ministre des Affaires étrangères du Brésil, 5 mai 1902, copie communiquée par BRYAN à HAY le 10 juin 1902 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 67, 428).

(37) FALLON à FAVEREAU, 6 mai 1902 (*AEB Correspondance politique Brésil*, vol. 11, 8).

(38) HAY à BRYAN, 2 mai 1905 et annexe (*DS Diplomatic Instructions*, Brazil, 285).

(39) FALLON à FAVEREAU, 26 mai 1902 (*AEB Correspondance politique Brésil*, vol. 11, 10). BRYAN à HAY, 30 mai 1902 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 67, 426).

(40) BRYAN à HAY, 21 juin 1902 (*Ibidem*, 433).

(41) WHITRIDGE à HAY, 21 juin 1902 (*DS Miscellaneous Letters received*, June 1902, Part III).

(42) Télégramme chiffré de HILL, secrétaire d'Etat ff., à BRYAN, 27 juin 1902 (*DS Diplomatic Instructions*, Brazil, 1902, non numéroté).

(43) *DS Notes of Bolivian Legation*, 1902.

(44) BRYAN à HAY, 15 juillet 1902 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 67, 436).

(45) HILL à GUACHALLA, 19 juillet 1902 (*DS Notes to Bolivian Legation*, n° 19).

(46) Télégramme de BRYAN à HAY, 24 juillet 1902 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 67).

(47) *Hay Papers*. Special Correspondance/to Adees, 18.

(48) ADEE à HAY, 28 juillet 1902 (*Ibidem*).

(49) BRYAN à HAY, 14 et 19 août 1902 (*Foreign Relations of United States*, 1903, p. 36).

(50) MOULIN: *Op. cit.*, p. 161.

(51) BARBER, chargé d'affaires des Etats-Unis à La Paz, à HAY, 1er septembre 1902 (*DS Diplomatic Despatches from Bolivia*, vol. 19, 357). SORSBY, ministre des Etats-Unis à La Paz, 3 décembre 1902 (*Ibidem*, vol. 20, 22).

(52) CARY et WHITRIDGE à HILL, 6 novembre 1902 (*DS Miscellaneous Letters received*, November 1902, Part I). BRYAN à HAY, 7 novembre 1902 et annexes (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 68, 466).

(53) BRYAN à HAY, 1er octobre 1902 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 18, 458). Témoignage du docteur EDER engagé par le gouvernement bolivien pour l'Acre, communiqué par KENNEDAY à HAY le 4 mars 1903 (*DS Consular communications Para*, 87). Rapport du ministre des Affaires étrangères brésilien RIO BIANCO au président de la République, 27 décembre 1903 publié dans une brochure intitulée *Brazil and Bolivia Boundary Settlement*, New York, c. 1904 conservée à la New York Public Library.

(54) KENNEDAY à HILL, 26 novembre 1902 et annexe (*DS Consular communications Para*, 80). SEEGER à HAY, 20 janvier 1903 (*Foreign Relations of United States*, 1903, p. 38-41).

(55) KENNEDAY à HILL, 26 novembre 1902, cité note précédente.

(56) Voir *supra* notes 21 et 37 et *AEB Correspondance politique Brésil*, vol. 11, 11.

(57) *AR Congo I*, 106/171.

(58) Rapport de William SMALL du 2 mars 1903 transmis par KENNEDAY à HILL le 7 mars 1903 (*DS Consular Despatches Para*, 87).

(59) Cf. notre livre *Léopold II et les groupes financiers belges en Chine* cité *supra* p. 444-448 et 600-605.

(60) CARY et WHITRIDGE à HAY, 3 septembre 1902 (*DS Miscellaneous Letters received*, september 1902, part I). Rapport de RIO BRANCO, 27 décembre 1903 cité *supra* note 53.

(61) BRYAN à HAY, 31 octobre 1902 (*Foreign Relations of United States*, 1903, p. 37).

(62) SORSBY à HAY, 10 novembre et 31 décembre 1902, 14 janvier 1903 (*DS Diplomatic Despatches from Bolivia*, vol. 20, 17, 28 et 36).

(63) *Ibidem.* SORSBY à HAY, 21 janvier 1903 (*DS Diplomatic Despatches from Bolivia*, vol. 20, 36).

(64) SORSBY à HAY, 14 janvier 1903 (*DS Diplomatic Despatches from Bolivia*, vol. 20, 35). Télégramme du ministre de Bolivie à Petropolis, au ministère bolivien des affaires étrangères, 17 janvier 1903, communiqué par SORSBY à HAY, le 28 janvier 1903 (*Ibidem*, 43).

(65) SEEGER à HAY, 22 janvier 1903 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 68, non numéroté). FALLON à FAVEREAU, 9 février 1903 (*AEB Correspondance politique Brésil*, vol. 11, 17).

(66) SORSBY à HAY, 28 janvier 1903 (*DS Diplomatic Despatches from Bolivia*, vol. 20, 45).

(67) Télégramme de SORSBY à HAY, 7 février 1903 (*DS Diplomatic Despatches from Bolivia*, vol. 20, non numéroté); dépêche, 11 février 1903 (*Ibidem*, 55). FALLON à FAVEREAU, 9 février 1903, cité n. 65. Consul de Bolivie à Para à KENNEDAY, 23 février 1903, communiqué par KENNEDAY le 7 mars 1903 (*DS Consular communications*, Para, 87).

(68) Consul de Bolivie à Para à KENNEDAY, 23 février 1903, cité *supra*. Témoignages de LEE, HOME et du docteur EDER communiqués par KENNEDAY à HAY le 4 mars 1903 (*DS Consular Communications* Para, 87).

(69) KENNEDAY à HILL, 10 février 1903 (*DS Consular Communications*, Para, 87).

(70) SORSBY à HAY, 3 février 1903 (*DS Diplomatic Despatches from Bolivia*, vol. 20, 51).

(71) SORSBY à HAY, 18 février 1903 (*Ibidem*, 51).

(72) WHITRIDGE à HAY, 10 mars 1903 et annexe (*DS Miscellaneous Letters received*, March 1903, Part I).

(73) SEEGER à HAY, 22 février et 3 mars 1903 (*Foreign Relations of United States*, 1903, p. 41-43).

(74) BRYAN à HAY, 27 mars 1903 (*DS Diplomatic Despatches from Brazil*, vol. 68, 6). CHURCH, *Art. cité*, p. 601.

(75) Le texte du traité et les formalités relatives à la ratification sont publiés dans *Foreign Relations of United States*, 1904, p. 104-107.

(76) P. WALLE: *Op. cit.*, p. 53-54.

(77) L'attitude de ROOSEVELT est définie dans une lettre privée et confidentielle que HAY écrivit le 3 mars 1903 en réponse à une démarche du Ministre de Bolivie à Washington:

The President, as you know, is keenly interested in the preservation of peaceable and friendly relations between the South American Republics, and always regrets to see measures of force resorted to instead of the reasonable and equitable processes of diplomacy and of arbitration. He would be very glad if, in the discussion now going on between the Governments of Bolivia and Brazil, some much amicable arrangement could be arrived at, but in pursuance of his constant policy in such matters, he does not see his way clear to the expression of an opinion to the Government of Brazil which has not been invited (*DS Notes to Bolivian Legation* n° 22).

CLASSE DES SCIENCES NATURELLES ET MEDICALES

Séance du 27 mai 1975

M. J. *Lebrun* directeur de la Classe et président de l'Académie pour 1975, préside la séance.

Sont en outre présents: MM. G. de Witte, J. Jadin, J. Kuffe-rath, G. Mortelmans, J. Opsomer, W. Robyns, P. Staner, M. Van den Abeele, J. Van Riel, membres; MM. P. Basilewsky, E. Bernard, F. Corin, R. Devignat, C. Donis, F. Hendrickx, J.-M. Henry, L. Peeters, M. Poll, L. Soyer, J. Symoens, associés; M. P. Raucq, correspondant.

Absents et excusés: MM. J. Bouillon, M.-E. Denaeyer, M. De Smet, A. Dubois, F. Evens, A. Fain, P. Gourou, P. Janssens, F. Jurion, A. Lambrechts, J. Mortelmans, R. Tavernier.

Un site tshitolien sur le plateau des Bateke (Zaïre)

M. G. *Mortelmans* présente une étude rédigée en collaboration avec M. D. CAHEN et intitulée comme ci-dessus.

Cet exposé est suivi d'un échange de vues auquel prennent part MM. C. Donis, J. *Lebrun*, E. Bernard, W. Robyns, F. Corin, M. Poll et P. Basilewsky.

La Classe décide la publication d'une note de synthèse dans le *Bulletin des séances*.

Problèmes et perspectives de l'agriculture dans les pays tropicaux » par A. ANGLADETTE et L. DESCHAMP

M. J.-M. Henry présente cet ouvrage à ses Confrères.

KLASSE VOOR NATUUR- EN GENEESKUNDIGE WETENSCHAPPEN

Zitting van 27 mei 1975

De H. J. *Lebrun* directeur van de Klasse en voorzitter van de Academie voor 1975, neemt het voorzitterschap waar.

Zijn bovendien aanwezig: De HH. G. de Witte, J. Jadin, J. Kufferath, G. Mortelmans, J. Opsomer, W. Robyns, P. Staner, M. Van den Abeele, J. Van Riel, leden; de HH. P. Basilewsky, E. Bernard, F. Corin, R. Devignat, C. Donis, F. Hendrickx, J.-M. Henry, L. Peeters, M. Poll, L. Soyer, J. Symoens, geassocieerden; de H. P. Raucq, correspondent.

Afwezig en verontschuldigd: De HH. J. Bouillon, M.-E. Denaeyer, M. De Smet, A. Dubois, F. Evens, A. Fain, P. Gourou, P. Janssens, F. Jurion, A. Lambrechts, J. Mortelmans, R. Tavernier.

« Un site tshitoliën sur le plateau des Bateke (Zaïre) »

De H. G. *Mortelmans* legt een studie voor die hij opstelde in samenwerking met de H. D. CAHEN en die bovenstaande titel draagt.

Deze uiteenzetting wordt gevolgd door een gedachtenwisseling waaraan deelnemen de HH. C. *Donis*, J. *Lebrun*, E. *Bernard*, W. *Robyns*, F. *Corin*, M. *Poll* en P. *Basilewsky*.

De Klasse beslist een synthese-nota te publiceren in de *Mededelingen der zittingen*.

« Problèmes et perspectives de l'agriculture dans les pays tropicaux » door A. ANGLADETTE en L. DESCHAMP

De H. J.-M. *Henry* legt aan zijn Confraters deze publikatie voor.

Son exposé est suivi d'une discussion à laquelle participent MM. J. Lebrun, F. Hendrickx, M. Van den Abeele, E. Bernard, C. Donis, P. Raucq et P. Staner.

Pour en permettre l'analyse exhaustive, la Classe décide la transmission de cette étude à la Classe des Sciences morales et politiques ainsi que l'analyse critique qu'en a faite M. J.-M. Henry.

Concours annuel 1977

La Classe arrête comme suit les textes des troisième et quatrième questions du concours annuel 1977:

3^e question (MM. W. Robyns et J.-J. Symoens):

On demande une étude floristique, écologique et phytogéographique d'un groupe de cryptogames d'Afrique intertropicale.

4^e question (MM. M. Poll, C. Donis et P. Benoit):

On demande une étude d'éthologie relative à un ou plusieurs représentants de la grande faune centre-africaine.

Concours annuel 1975

Le Secrétaire perpétuel informe la Classe qu'un travail a été introduit en réponse à la troisième question du concours annuel 1975.

Il s'agit de M. J.-H. BOLYN: Contribution à l'étude de la tolérance de plantes ligneuses à la salure.

MM. J. Lebrun, C. Donis et R. Germain ont été désignés comme rapporteurs.

Comité secret

Les membres honoraires et titulaires échangent leurs vues sur les candidatures aux places vacantes.

La séance est levée à 17 h.

Zijn uiteenzetting wordt gevolgd door een bespreking waaraan deelnemen de HH. J. Lebrun, F. Hendrickx, M. Van den Abeele, E. Bernard, C. Donis, P. Raucq en P. Staner.

Om er een grondige analyse van mogelijk te maken, beslist de Klasse deze studie over te maken aan de Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen, samen met de critische beschouwingen die de H. J.-M. Henry er over formuleerde.

Jaarlijkse wedstrijd 1977

De Klasse stelt als volgt de tekst vast van de derde en de vierde vraag voor de jaarlijkse wedstrijd 1977.

3de vraag (de HH. W. Robyns en J.-J. Symoens):
Men vraagt een floristische, ekologische en fyto-geografische studie van een kryptogamische groep in tropisch Afrika.

4de vraag (de HH. M. Poll, C. Donis en P. Benoit):
Men vraagt een ethologische studie betreffende een of meerdere vertegenwoordigers van de grote Centraal-Afrikaanse fauna.

Jaarlijkse wedstrijd 1975

De *Vaste Secretaris* deelt de Klasse mede dat een werk ingediend werd als antwoord op de derde vraag van de jaarlijkse wedstrijd 1975.

Het betreft: J.-H. BOLYN: Contribution à l'étude de la tolérance de plantes ligneuses de la salure.

De HH. J. Lebrun, C. Donis en R. Germain worden als verslaggevers aangewezen.

Geheim comité

De ere- en titelvoerende leden bespreken de kandidaturen voor de openstaande plaatsen.

De zitting wordt gegeven te 17 h.

Séance du 24 juin 1975

M. *W. Robyns*, doyen d'âge de la Classe, remplace M. le président *J. Lebrun*, absent et excusé, et préside la séance.

Sont en outre présents: MM. J. Jadin, F. Jurion, J. Kufferath, J. Opsomer, P. Staner, R. Vanbreuseghem, membres; MM. E. Bernard, F. Corin, R. Devignat, C. Donis, R. Germain, J.-M. Henry, J. Mortelmans, M. Poll, J.-J. Symoens, associés; M. P. Raucq, correspondant.

Absents et excusés: MM. J. Bouillon, M. De Smet, G. de Witte, A. Dubois, F. Evens, A. Fain, P. Gourou, F. Hendrickx, P. Janssens, A. Lambrechts, J. Lebrun, J. Meyer, G. Mortelmans, L. Peeters, R. Tavernier, M. Van den Abeele, J. Van Riel.

Décès de M. Marcel-E. Denaeyer

Devant l'assemblée debout, M. *W. Robyns*, doyen d'âge, évoque la mémoire de notre confrère *Marcel-E. Denaeyer*, décédé à Bruxelles le 2 juin 1975.

M. *J. Lepersonne* est désigné pour rédiger la notice nécrologique, destinée à notre *Annuaire* 1976.

L'expédition du fleuve Zaïre et l'Onchocercose

M. *J. Jadin* présente à ses Confrères les docteurs M. WERY et K. MARTENS qui ont participé à l'expédition le long du fleuve Zaïre en 1974 de la « Scientific Exploration Society » pour commémorer le centième anniversaire de l'exploit de STANLEY.

M. M. WERY a fait le récit des études réalisées sur le terrain et notamment ceux concernant l'onchocercose au Kasai occidental.

Zitting van 24 juni 1975

De H. *W. Robyns*, deken van jaren van de Klasse, vervangt de H. voorzitter *J. Lebrun*, afwezig en verontschuldigd, en zit de vergadering voor.

Zijn bovendien aanwezig: De HH. J. Jadin, F. Jurion, J. Kufferath, J. Opsomer, P. Staner, R. Vanbreuseghem, leden; de HH. E. Bernard, F. Corin, R. Devignat, C. Donis, R. Germain, J.-M. Henry, J. Mortelmans, M. Poll, J.-J. Symoens, geassocieerden; de H. P. Raucq, correspondent.

Afwezig en verontschuldigd: De HH. J. Bouillon, A. De Smet, G. de Witte, A. Dubois, F. Evens, A. Fain, P. Gourou, F. Hendrickx, P. Janssens, A. Lambrechts, J. Lebrun, J. Meyer, G. Mortelmans, L. Peeters, R. Tavernier, M. Van den Abeele, J. Van Riel.

Overlijden van de H. Marcel-E. Denaeyer

Voor de rechtstaande vergadering brengt de H. *W. Robyns*, deken van jaren, hulde aan de nagedachtenis van onze confrater *Marcel-E. Denaeyer*, overleden te Brussel op 2 juni 1975.

De H. *J. Lepersonne* wordt aangewezen om de necrologische nota op te stellen, bestemd voor ons *Jaarboek 1976*.

« L'expédition du fleuve Zaïre et l'Onchocercose »

De H. *J. Jadin* stelt aan zijn Confraters de dokters M. WERY en K. MARTENS voor, die deelgenomen hebben aan de expeditie op de Zaïre-stroom in 1974, ondernomen door de „Scientific Exploration Society”, om de honderdste verjaardag te herdenken van de onderneming van STANLEY.

De H. WERY zet de op het terrein ondernomen studies uiteen, en meer bepaald deze betreffende de onchocercose in West-Kasai.

Il a répondu ensuite aux questions que lui ont posées MM. J.-J. Symoens, R. Vanbreuseghem, E. Bernard (p. 381), P. Raucq, P. Staner, J. Jadin, M. Poll, F. Jurion et R. Devignat.

La Classe décide la publication du résumé de cet exposé dans le *Bulletin des séances* (p. 372).

Concours annuel 1975

Après échange de vues et se ralliant aux conclusions des rapporteurs, MM. C. Donis, R. Germain et J. Lebrun, la Classe décerne le titre de lauréat, avec récompense de 10 000 F, à M. J. BOLYN pour son travail en réponse à la troisième question du concours annuel 1975, et intitulé: *Contribution à l'étude de la tolérance de plantes ligneuses à la salure*.

Le lauréat fera un exposé sur la matière de son étude lors de la prochaine séance. Cet exposé pourra être publié par l'Académie.

Divers

Le *Secrétaire perpétuel* donne lecture de la lettre du Directeur Général de la FAO, le Dr Boerma concernant la maladie bactérienne du manioc. Cette lettre fait suite à l'avertissement que l'Académie avait transmis en avril dernier à cet organisme international.

Le Dr BOERMA se propose de recourir à l'assistance de l'Académie pour la mise au point de l'étude et des moyens de lutte contre cette grave affection.

Comité secret

Les sept membres honoraires et titulaires présents n'ont pas cru pouvoir procéder à l'élection des 4 nouveaux membres titulaires, n'étant pas suffisamment nombreux.

La Classe a décidé de postposer cette élection qui aura lieu à la séance du 25 novembre 1975, quel que soit le nombre de membres présents. Elle insiste pour que les membres s'efforcent de participer à cette élection.

La séance est levée à 16 h 30.

Hij beantwoordde vervolgens de vragen die hem gesteld werden door de HH. J.-J. Symoens, R. Vanbreuseghem, E. Bernard (p. 381), P. Raucq, W. Robyns, P. Staner, J. Jadin, M. Poll, F. Jurion en R. Devignat.

De Klasse beslist een samenvatting van deze uiteenzetting te publiceren in de *Mededelingen der zittingen* (blz. 372).

Jaarlijkse wedstrijd 1975

Na gedachtenwisseling en de besluiten bijtredend van de verslaggevers, de HH. C. Donis, R. Germain en J. Lebrun, kent de Klasse de titel van laureaat, met een beloning van 10 000 F, toe aan de H. J. BOLYN voor zijn werk ingediend als antwoord op de derde vraag van de jaarlijkse wedstrijd 1975 en getiteld: *Contribution à l'étude de la tolérance de plantes ligneuses à la salure*.

De laureaat zal een uiteenzetting geven over het onderwerp van zijn studie op de volgende zitting. Deze nota zal door de Academie kunnen gepubliceerd worden.

Varia

De *Vaste Secretaris* geeft lezing van de brief van de directeur-generaal der FAO, Dr BOERMA betreffende de bacterische ziekte van de manioc. Deze brief is een antwoord op de waarschuwing die de Academie in april 11. aan dit internationaal organisme overmaakte.

Dr BOERMA heeft het inzicht beroep te doen op de medewerking van de Academie om de studie en de bestrijdingsmiddelen op punt te stellen voor deze zware ziekte.

Geheim comité

De zeven aanwezige ere- en titelvoerende leden, hebben geoordeeld niet te kunnen overgaan tot de verkiezing van 4 nieuwe titelvoerende leden, omdat ze te weinig talrijk waren.

De Klasse heeft beslist deze verkiezing uit te stellen; ze zal gebeuren op de zitting van 25 november 1975, welk ook het aantal van de aanwezigen is. Zij dringt er op aan dat de leden zich zouden inspannen om aan deze verkiezing deel te nemen.

De zitting wordt gegeven te 16 h 30.

M. Wéry et K. Maertens. — L'expédition du fleuve Zaïre et l'Onchocercose

(Note présentée par M. J. Jadin)

RÉSUMÉ

L'expédition organisée par la « Scientific Exploration Society » pour commémorer le 100^e anniversaire de l'exploit de STANLEY avait pour but d'effectuer la descente du fleuve Zaïre depuis ses sources jusqu'à son embouchure à l'aide d'embarcations pouvant naviguer sur l'entièreté du fleuve y compris les passages réputés difficiles.

Cet exploit sportif a été l'occasion pour divers groupes scientifiques satellites de réaliser des études sur le terrain dans des domaines divers et sur toute l'étendue du territoire du Zaïre: zoologie, botanique, géologie, sociologie et médecine.

Le groupe de recherche médicale, dirigé par le Dr F.-C. RODGER, ophtalmologue, et qui comportait outre les chercheurs anglais une participation zaïroise, belge et française, s'est intéressé aux problèmes posés par l'onchocercose dans la région du Kasai occidental.

* * *

SAMENVATTING

De expeditie die ingericht werd door de „Scientific Exploration Society”, om de 100ste verjaardag te herdenken van de onderneming van STANLEY, had tot doel de stroom Zaïre af te varen vanaf zijn bronnen tot aan de monding bij middel van vaartuigen die het geheel van de stroom konden bevaren, de als moeilijk bekend staande delen inbegrepen.

Deze sportieve onderneming was voor een aantal betrokken wetenschappelijke groepen een aanleiding om studies op het

terrein te ondernemen op verschillende gebieden en over heel de uitgestrektheid van het Zaïre-gebied: zoölogie, plantkunde, geologie, sociologie en geneeskunde.

De groep voor medisch onderzoek, geleid door Dr. F.-C. RODGER, ophthalmoloog, en die buiten de Engelse onderzoekers ook Zaïrese, Belgische en Franse deelnemers telde, heeft de problemen bestudeerd die gesteld worden door de onchocercose in de streek van Westelijk Kasai.

* * *

Au mois d'août 1973, le Dr MAERTENS et moi-même résidant tous deux à Kinshasa recevions une invitation à nous joindre à une expédition organisée par la Scientific Exploration Society pour commémorer le 100^e anniversaire de la traversée de l'Afrique par STANLEY.

Notre mission aurait pour but l'étude de l'onchocercose, une filariose qui rend aveugle. L'expédition réunirait une équipe d'une dizaine de médecins connaissant les pays tropicaux et mettrait à sa disposition des véhicules tous terrains, des hélicoptères, un avion Beaver pour assurer sa mobilité et lui permettre d'atteindre les endroits les plus intéressants.

La documentation jointe nous énumérait une liste impressionnante de matériel qui serait mis à notre disposition pour la durée de notre mission et qui allait des bottines spéciales dites « jungle boots » jusqu'à la pharmacie personnelle comportant entre autres un nombre étudié de tablettes laxatives. Elle nous mettait en garde contre les maladies que nous risquions de contracter pendant l'expédition et qui étaient classées par ordre décroissant de probabilité. Une carte géographique du Zaïre était également jointe à l'invitation, munie de conseils à suivre au cas où on se trouverait perdu dans la « jungle ».

Impressionnés par le souci du détail et l'envergure de l'entreprise, nous nous empressons d'accepter, renforcés que nous étions dans notre conviction que nos amis anglais avaient encore bien des choses à nous apprendre concernant l'organisation d'une prospection sur le terrain.

Par la suite, nous avons régulièrement été tenus au courant des préparatifs et des plans successifs qui étaient élaborés à Londres.

A l'origine, il était question de suivre la trace de STANLEY depuis la côte de l'Océan Indien jusqu'à l'embouchure du fleuve Zaïre, à Banana, et l'expédition avait eu pour premier titre « Sur les traces de Stanley ». Cependant, c'est pendant la période des préparatifs que les Autorités zaïroises, dans leur marche vers l'Authenticité décidaient de débaptiser le Stanley Pool et le Mont du même nom. La statue de STANLEY était descendue de son piédestal. La Scientific Exploration Society se devait donc de débaptiser sa future réalisation, c'est ainsi que l'Expédition prenait désormais le titre de « Zaïre River Expedition ».

Cette Société d'exploration anglaise n'en était pas à son premier exploit: il y a quelques années, une équipe constituée essentiellement de militaires effectuait la descente du Nil Bleu, au Soudan, sur des canots pneumatiques.

Ensuite, cette même équipe effectuait la liaison Amérique du Nord-Amérique du Sud en voiture, réussissant ainsi la percée du « Darien gap » constituée de forêt tropicale extrêmement dense et dépourvue de routes. C'est cette même équipe que le Zaïre a vu à l'œuvre sur les tronçons les plus tumultueux du fleuve à l'exception du passage des rapides de Fwamalo à Inga où ces intrépides marins d'eau douce ont dû mettre pied à terre pour quelques centaines de mètres.

Il y a cent ans, STANLEY ne connaissait pas à l'avance les difficultés qu'il rencontrerait, et il s'avère que c'était un bien, car s'il en avait reçu la liste établie par un ordinateur, il ne serait sans doute pas parti ou du moins n'aurait-il pas pu réunir les coéquipiers nécessaires pour entreprendre ce périlleux voyage.

De nos jours, les empreintes des « jungle boots » du grand explorateur traversent plusieurs états souverains où un visa en règle est requis à l'entrée et le rassemblement au point de départ du matériel nécessaire est soumis à des licences d'importation en bonne et due forme.

Il s'est donc avéré trop complexe de faire les démarches auprès de plusieurs gouvernements et les organisateurs ont préféré transformer un pèlerinage fidèle mais laborieux, en un exploit sportif à réaliser dans un seul pays qui occupe d'ailleurs les deux tiers de la largeur du continent africain à la latitude considérée. STANLEY avait d'ailleurs commencé à croire à la réalisation de

son projet le jour où il était arrivé sur les rives du Lualaba et désormais ses aventures et son sort allaient être liés au parcours de ce fleuve énorme, changeant et capricieux, mais infailible guide des passagers pour l'Océan.

L'idée est donc venue au Chef de l'Expédition, le major BLASHFORD-SNELL d'apprivoiser ce géant de l'Afrique, le fleuve Zaïre, et en perfectionniste il a voulu le connaître sur la totalité de son parcours.

C'est la raison pour laquelle le DC 10 venu de Londres a déposé, au mois de septembre 1974, l'équipe de plus de cent personnes avec le matériel de navigation, les véhicules tous terrains et les rations alimentaires pour quatre mois, à l'aéroport de Lubumbashi. Ces explorateurs modernes allaient passer cent vingt jours sur le fleuve, équipés d'embarcations géantes pneumatiques et de canots légers à fond plat appelés « jet boats » parce que mûs par la poussée d'un jet d'eau s'échappant à l'arrière du canot.

Un tel déploiement d'énergie ne devait pas avoir pour seul but de naviguer sur le fleuve: des équipes scientifiques allaient pouvoir profiter de l'aide des équipes de soutien logistique se mouvant à terre pour épauler les embarcations. Les offres lancées dans diverses institutions de recherche ont intéressé des zoologistes qui ont étudié les poissons du fleuve, des botanistes pour élucider le phénomène que constituent les jacinthes d'eau, les géologues qui ont étudié le sol en collaboration avec les botanistes pour établir une corrélation entre la fréquence de certaines plantes avec les minéraux rencontrés dans le sol qui les héberge. Ce ne sont que quelques exemples.

Nous nous bornerons à vous conter ici les aventures de l'équipe de recherche médicale: Au cours de ce qu'on allait intituler la « Zaïre River Expedition » quoi de plus logique pour le théoricien élaborant ses plans en chambre, que de proposer l'étude de la « River blindness ». C'est l'appellation couramment employée en anglais pour désigner l'onchocercose, maladie causée par une filaire qui, à la longue, rend aveugle un pourcentage élevé des individus qui en sont porteurs.

Toute la planification de cette section médicale, confiée au Dr RODGER, médecin ophtalmologue anglais qui avait acquis

jadis une grande connaissance de l'onchocercose en Afrique occidentale, a été basée sur le postulat que les populations riveraines du fleuve Zaïre étaient fortement infestées.

Or, il n'en est rien. On sait que, à part quelques foyers très limités, la maladie est rare le long du fleuve. En tout cas, le nombre de malades et l'intensité de l'infection n'aurait pas suffi à servir de base à l'étude envisagée.

Il a donc fallu revoir, peu de temps avant le départ de l'expédition, le plan d'action de l'équipe de recherches médicales. C'est ce qui s'est fait en collaboration avec les Autorités zaïroises grâce à qui cette enquête a pu avoir lieu.

Le but de l'étude telle que RODGER l'envisage est double: D'abord comparer au sein d'une population soumise à l'infestation onchocerquienne les paramètres des individus adultes devenus aveugles avec ceux des individus ayant conservé leur vision tout en étant exposés au même risque.

Ensuite, comparer les caractéristiques de l'infection en zone de savane et en zone de forêt.

Le choix du lieu s'est porté sur la région du Kasai occidental pour deux raisons bien compréhensibles: Tout d'abord on sait, depuis les travaux de HISSETTE dans les années 30, de VAN DEN DORPE (1958) et plus récemment de FAIN, MAERTENS et WÉRY (sous presse), que l'onchocercose constitue au Kasai un problème médical de première importance, puisque dans certains villages jusqu'à 80 à 90 % de la population adulte est infestée.

Ensuite, les villages choisis sont situés en dehors de la zone d'exploitation du diamant, ce qui dispensait l'équipe des permis miniers difficiles à obtenir.

Toutefois, ce choix excluait toute aide logistique directe de la part de l'expédition proprement dite qui, elle, serrait d'aussi près que possible le cours du fleuve.

Lors des discussions avec les autorités zaïroises qui n'ont pré-cédé que d'un mois l'arrivée des Anglais au Zaïre, nous avons obtenu grâce à l'intervention de l'O.N.R.D. (Office National pour la Recherche et le Développement) que le Gouvernement zaïrois mette à notre disposition quatre véhicules tous terrains et du matériel de camping. Six semaines plus tard, tout était rassemblé et nous pouvions prendre la route pour Kananga. A bord des

quatre *Range Rovers* neuves: quatre anglais, six zaïrois, deux belges et une française avaient pris place, ainsi qu'un abondant matériel et les rations alimentaires de nos amis anglais qui ne voulaient rien laisser au hasard pour assurer leur survie.

La route de Kinshasa à Kananga nécessite cinq journées de voyage, elle ne pose pas de gros problème hormis la traversée de la rivière Kwango à 180 km de Kinshasa, où des files de camions attendent de chaque côté de la rivière leur tour de pouvoir passer de l'autre côté. Les priorités médicales sont inefficaces devant ces dizaines de chauffeurs en colère et il faut 18 heures de patience et de palabres pour traverser.

L'itinéraire croise 12 autres rivières mais elles ne sont guère une entrave à la progression: au contraire, l'attente au bac constitue un agréable moment de détente, où l'on peut mettre pied à terre et jouir du décor souvent impressionnant de calme et de sérénité.

Les missions qui jalonnent la route procurent l'hébergement pour certains d'entre nous; les Anglais qui mettent un point d'honneur à être « self sufficient » se servent de leurs lits de camp, de leur moustiquaire et se contentent de demander deux choses: de l'eau potable et un auvent ou un hangar pour être à l'abri de la pluie. Zaïrois, Français et Belges préfèrent profiter du confort des missions et de l'hospitalité des villageois.

A Kananga, un détachement de l'Expédition nous attend pour nous offrir deux officiers de liaison qui seront chargés du ravitaillement en essence et produits de première nécessité. Les véhicules sont à la limite de la surcharge, mais la route n'est plus très longue. Les Autorités de la région et le médecin provincial nous aident à choisir les endroits intéressants pour notre étude. Le choix se porte sur Dimbelenge comme base opérationnelle: de là, nous pourrions rayonner vers l'Est pour les villages de savane puis vers le Nord-Ouest pour pénétrer dans la forêt.

Une reconnaissance des villages de l'Est est d'abord effectuée par un véhicule en vue du choix définitif d'un ou de deux villages. La palpation des nodules onchocerquiens est pratiquée sur une rapide sélection des individus sur la place du village. L'étonnement, la déception du Dr RODGER était grande, de ne pas constater les nodules auxquels l'avait habitué son séjour en Afri-

que de l'Ouest et qu'il décrivait comme des « œufs de pigeon »: les nodules du Kasai sont plus petits et il faut souvent une palpation minutieuse pour les découvrir. Le bouillant ophtalmologue écossais nous en voulait presque, à nous qui l'avions conduit là, de ne pouvoir lui offrir « a real oncho village ». Cependant, les lésions oculaires étaient fréquentes, et au premier coup d'œil, on pouvait se rendre compte que les individus adultes payaient un lourd tribut à l'infection onchocerquienne.

Au soir de cette mission de reconnaissance, un RODGER à peu près convaincu de l'excellence de l'endroit va porter son choix sur les villages de Tshefu et Babadi, qui se situent de part et d'autre de la rivière Lubi, cours d'eau assez rapide et tourbillonnant où les *simulium* sont abondants.

L'équipe entière peut commencer le travail dès le lendemain à Tshefu.

Installés dans la maison du chef de village chaque spécialiste se met à sa table: les ophtalmologues à l'intérieur réclament une table, une batterie 12 Volts et un pagne pour occulter la fenêtre.

Tout autour de la case, les autres équipes occupent les auvents abrités du soleil et de la pluie. Chaque individu au cours du circuit qu'il accomplira, et après qu'il aura énoncé « ses coordonnées et ses antécédents », subira un examen médical complet comprenant: mesure du poids, de la taille, diamètre du mollet et du bras, épaisseur du panicule adipeux, tension artérielle, palpation du foie, de la rate, auscultation cardiaque et pulmonaire, prise de sang pour dosage de vitamines, examen de selles (différé au laboratoire), examen d'urine (biochimie et culot après centrifugation), palpation des nodules dermiques par région anatomique, scarification dermique et skin snip pour inventaire des microfilaires dermiques, goutte épaisse pour inventaire des parasites sanguins, frottis pour formule leucocytaire, sang séché sur papier filtre pour recherche d'anticorps antiparasitaires, examen de l'acuité visuelle, examen du segment antérieur de l'œil à l'aide d'une lampe à fente portative, examen ophtalmoscopique, prise de la tension intraoculaire; enfin, il subira le questionnaire élaboré par un sociologue en vue de déterminer sa position sociale, de préciser ses occupations, d'évaluer son bien-être matériel, de s'enquérir de ses habitudes alimentaires.

Parmi les individus examinés, tous des hommes adultes, se trouvent plusieurs aveugles complets: il faut les guider d'une table à l'autre.

L'onchocercose atteint l'individu très progressivement, les lésions caractéristiques surviennent à force de surcharge parasitaire: les *simulium* injectent à chaque piqûre quelques larves infectantes, le nombre de parasites adultes augmente ainsi sans arrêt et se logent en grande majorité dans les tissus sous-cutanés, produisant ainsi l'apparition de nodules sous-cutanés. C'est donc l'individu à l'âge adulte qui a vécu de manière permanente au contact des maringouins infectés, qui héberge un maximum de parasites. Le malade est le plus souvent amaigri, ses téguments sont abîmés, leur élasticité est complètement perdue, une lichenification et un épaississement de la peau produisent cet aspect caractéristique de peau parcheminée. Les yeux ont subi de graves dégâts dont la pathogénie n'est pas complètement élucidée: la cécité survient suite à un glaucome secondaire ou à une phtisie du globe. Les lésions intéressent l'entière du globe oculaire: le segment antérieur avec opacifications de la cornée et déformations de l'iris; le segment postérieur avec la chorioretinite dite « de Ridley ».

Il est assez remarquable de constater que les villageois persistent à ne pas établir un rapport de cause à effet entre les piqûres de maringouins et les lésions oculaires ou même les nodules. Les piqûres de *simulium* les gênent, mais comme ils ont connu cet inconvénient depuis leur plus jeune âge, ils n'y attachent plus d'importance. Quant à la cécité résultante, elle est attribuée à toutes sortes d'autres causes.

Au village de Babadi, trop distant d'une mission, nous logeons sur place pendant une semaine, ce qui nous procure plus de loisirs et nous donne l'occasion d'assister en spectateurs aux différents moments de la vie des villageois. Le chef nous a cédé sa case, pendant la journée elle abritera le département d'ophtalmologie, le soir la salle à manger est installée devant le parvis, la nuit nous y installerons nos lits de camp. Les repas nous étaient préparés par un cuisinier zaïrois, amené de Kinshasa, à l'aide de denrées achetées sur place: riz, chèvre, porc, huile de palme, condiments. Le matin les vidanges de bouteilles de bière

étaient confiées à un gamin qui s'arrangeait pour nous les remplacer avant la fin de l'après-midi.

Dans d'autres villages, aucune case n'étant disponible pour le travail, nous nous installons ici à l'arrière d'un véhicule, là dans une mosquée, mais toujours avec l'aide empressée des habitants qui n'en croyaient pas leurs yeux de voir autant de médecins à la fois.

Le retour à Kinshasa après cinq semaines de travail sur le terrain s'effectuait soit par bateau à partir de Ilebo (ex Port Franqui), soit par avion de Kananga.

Nous étions en possession de 312 dossiers complets d'onchocercueux. Le dépouillement est achevé et la rédaction des résultats est en cours.

Bruxelles, le 24 juin 1975.

BIBLIOGRAPHIE

- HISSETTE, J.: Mémoire sur l'*Onchocerca volvulus* Leuckart et ses manifestations oculaires au Congo belge (*Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 1932, 12, 433-529).
- VAN DEN DORPE, A.: L'onchocercose oculaire dans la province du Kasai (*Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 1958, 38, 737-768).

**E. Bernard. — Intervention dans la discussion
de la note de M. Wéry et K. Maertens : L'expédition
du fleuve Zaïre et l'Onchocercose**

**Le Programme de lutte contre l'Onchocercose dans la région du
bassin de la Volta et la participation de la Belgique à ce Programme**

En liaison avec l'intéressant exposé du docteur M. WÉRY, il est sans doute opportun d'informer la Classe que la Belgique participe à un des projets internationaux de coopération comptant au nombre des plus importants par les moyens mis en œuvre et des plus exemplaires par ses structures administratives, techniques et financières. Je veux parler du « Programme de lutte contre l'onchocercose dans la région du bassin de la Volta », projet auquel j'ai été amené à m'intéresser lors de ma mission de 1974 dans des pays du Sahel affectés par la sécheresse.

Ce Programme est né d'une « mission d'Assistance Préparatoire » organisée par l'O.M.S. en association avec la F.A.O. en 1971-1973, à la requête des Gouvernements de la Côte d'Ivoire, du Dahomey, du Ghana, de la Haute-Volta, du Mali; du Niger et du Togo. Financée par le P.N.U.D., la mission avait pour but d'élaborer la stratégie d'un programme d'élimination de l'onchocercose dans le bassin de la Volta (700 000 km²) en considérant le futur développement socio-économique de la région libérée de la maladie.

Le « Programme » est actuellement en opérations. Il est géré par un Comité conjoint de Coordination qui rassemble annuellement les pays bénéficiaires, les pays contributeurs financiers, les agences parrainantes et les représentants des Comités techniques du Programme. La première réunion du C.C.C. a eu lieu à Abidjan en février 1975.

Le C.C.C. joue le rôle d'un Conseil d'administration qui formule l'orientation générale pour l'exécution du Programme sur la base des rapports du « Comité d'Orientation ». Celui-ci prend les avis d'un Comité technique consultatif, d'un Groupe consul-

tatif sur le développement économique et d'un Groupe écologique. Le C.C.C. examine aussi les projets du plan d'action et le budget pour l'Exercice à venir. Le Dr. CANDAU (Mexique), ancien directeur général de l'O.M.S., a été nommé président du C.C.C. Notre confrère, le Dr JANSSENS, préside le Comité scientifique et technique.

La Banque mondiale (BIRD) et l'O.M.S. assurent conjointement le secrétariat du C.C.C.

L'O.M.S. a en charge l'exécution du Programme. Le siège de la direction du projet est Genève et celui des opérations de terrain est Ouagadougou (Haute-Volta). Des Comités nationaux organisent les opérations de terrain en liaison avec les experts du Programme.

Le financement du Programme est assuré par un « Accord portant création d'un Fonds pour la lutte contre l'onchocercose ». Le Fonds est géré par la BIRD. Contribuent à ce Fonds pour des montants convenus périodiquement les pays suivants: Allemagne Fédérale, Belgique, Canada, Etats-Unis, France, Japon, Koweït, Pays-Bas et Royaume-Uni. Les organismes ci-après apportent aussi leur appui au Fonds: Banque Africaine de Développement, BIRD, Association Internationale de Développement, P.N.U.D. et O.M.S.

Le coût total du Programme a été estimé initialement par la Mission d'Assistance Préparatoire à 120 millions de \$ USA en 20 ans, soit à 6 millions de \$ USA annuellement. La contribution de la Belgique a été de 10 000 000 de francs pour la période 1974-1975. Une journée d'information « Onchocercose » organisée par la Direction de la Coopération multilatérale de l'A.G.C.D. a réuni le 15 avril 1975 à Bruxelles les hauts dirigeants du Programme international, les représentants belges de la recherche médicale, pharmaceutique et chimique, les responsables du secteur public belge et les représentants des pays africains concernés.

24 juin 1975.

CLASSE DES SCIENCES TECHNIQUES

**KLASSE VOOR
TECHNISCHE WETENSCHAPPEN**

Séance du 30 mai 1975

M. L. Jones, directeur de la Classe pour 1975, préside la séance.

Sont en outre présents: MM. F. Bultot, L. Calembert, J. Charlier, I. de Magnée, G. de Rosenbaum, P. Geulette, A. Lederer, A. Rollet, R. Spronck, R. Van Ganse, membres; MM. A. Clerfaÿt, L. Gillon, A. Prigogine, R. Sokal, A. Sterling, R. Tillé, associés; M. J. Meulenbergh, correspondant, ainsi que M. P. Staner, secrétaire perpétuel.

Absents et excusés: MM. P. Bartholomé, L. Brison, F. Campus, E. Cuypers, J. De Cuyper, P. Evrard, P. Grosemans, J. Hellinckx, A. Jaumotte, F. Kaisin, F. Pietermaat, M. Snel, L. Tison, R. Thonnard, A. Van Haute.

Le deuxième plan quinquennal de développement de la République d'Indonésie

M. A. Lederer présente une étude intitulée comme ci-dessus.

Il répond aux questions que lui posent MM. R. Sokal, P. Staner, J. Charlier et A. Clerfaÿt.

La Classe décide la publication de ce travail dans le *Bulletin des séances* (p.390).

Mission dans le delta du Mekong. La mise en valeur du fleuve Mekong

M. J. Charlier présente une étude sur les résultats de la mission qu'il vient de réaliser dans le delta du Mékong.

Il donne les renseignements que lui demandent MM. L. Jones, R. Sokal et A. Lederer.

Zitting van 30 mei 1975

De H. L. Jones, directeur van de Klasse voor 1975, neemt het voorzitterschap waar.

Zijn bovendien aanwezig: De HH. F. Bultot, L. Calembert, J. Charlier, I. de Magnée, G. de Rosenbaum, P. Geulette, A. Lederer, A. Rollet, R. Spronck, R. Van Ganse, leden; de HH. A. Clerfaÿt, L. Gillon, A. Prigogine, R. Sokal, A. Sterling, R. Tillé, geassocieerden; de H. J. Meulenbergh, correspondent, als ook de H. P. Staner, vaste secretaris.

Afwezig en verontschuldigd: De HH. P. Bartholomé, L. Brison, F. Campus, E. Cuypers, J. De Cuyper, P. Evrard, P. Grosemans, J. Hellinckx, A. Jaumotte, F. Kaisin, F. Pietermaat, M. Snel, L. Tison, R. Thonnard, A. Van Haute.

« Le deuxième plan quinquennal de développement de la République d'Indonésie »

De H. A. Lederer legt een studie voor die bovenstaande titel draagt. Hij beantwoordt de vragen die hem gesteld worden door de HH. R. Sokal, P. Staner, J. Charlier en A. Clerfaÿt.

De Klasse beslist dit werk te publiceren in de *Mededelingen der zittingen* (blz. 390).

« Mission dans le delta du Mekong. La mise en valeur du fleuve Mekong »

De H. J. Charlier legt een inleidende studie voor over de resultaten van de missie die hij volbracht in de delta van de Mekong.

Hij verstrekt de inlichtingen die gevraagd worden door de HH. L. Jones, R. Sokal en A. Lederer.

**Etat d'avancement des recherches dans le cadre
d'une collaboration avec les pays en voie de développement**

M. L. *Calembert* entretient ses confrères du sujet mentionné ci-dessus.

Il répond aux questions que lui posent MM. R. *Sokal*, I. de *Magnée* et A. *Lederer*.

La Classe décide l'impression au *Bulletin des séances* d'une note relative au sujet traité (p. 416).

Evolution probable des pays sous-développés

MM. L. *Jones* et R. *Sokal* présentent leurs rapports sur le travail de M. A. TASSIN intitulé comme ci-dessus et qui avait été présenté par M. J. *Charlier* à la séance du 28 mars 1975.

La Classe décide de ne pas retenir ce travail pour publication.

**Etude du soutien du débit de l'étiage
des rivières à l'aide d'un modèle mathématique**

MM. A. *Sterling* et R. *Spronck* présentent leurs rapports sur le travail de M. V. DE KOSINSKY, intitulé comme ci-dessus et qui avait été présenté par M. J. *Lamoën* à la séance du 28 mars 1975.

Après avoir entendu les remarques formulées par MM. R. *Sokal* et I. de *Magnée*, la Classe décide la publication de cette étude après mise au point du texte suite aux suggestions des rapporteurs.

Concours annuel 1977

La Classe arrête comme suit les textes des cinquième et sixième questions du concours annuel 1977:

Cinquième question (MM. L. *Jones* et R. *Tillé*):

On demande une enquête sur l'état actuel de la cartographie régulière dans les pays du tiers monde.

Seront notamment examinés les aspects suivants:

— *Relation pouvant exister entre un type de cartographie nationale et le(s) but(s) assigné(s) au programme cartographique du pays, éventuellement sa dépendance politique;*

**« Etat d'avancement des recherches dans le cadre
d'une collaboration avec les pays en voie de développement »**

De H. L. *Calembert* onderhoudt zijn Confraters over bovenvermeld onderwerp. Hij beantwoordt de vragen die hem gesteld worden door de HH. R. *Sokal*, I. de *Magnée* en A. *Lederer*.

De Klasse beslist een nota over het behandeld onderwerp te publiceren in de *Mededelingen der zittingen* (blz. 416).

« Evolution probable des pays sous-développés »

De HH. L. *Jones* en R. *Sokal* leggen hun verslag voor over het werk van de H. A. *Tassin*, getiteld als hierboven, en dat door de H. J. *Charlier* voorgesteld werd op de zitting van 28 maart 1975.

De Klasse beslist het werk niet voor publikatie te weerhouden.

**« Etude du soutien du débit de l'étiage
des rivières à l'aide d'un modèle mathématique »**

De HH. A. *Sterling* en R. *Spronck* leggen hun verslag voor over het werk van de H. V. DE *KOSINSKY*, getiteld als hierboven en dat voorgesteld werd door de H. J. *Lamoën* op de zitting van 28 maart 1975.

Na de opmerkingen gehoord te hebben van de HH. R. *Sokal* en I. de *Magnée*, beslist de Klasse deze studie te publiceren, nadat de tekst op punt gesteld zal zijn, in overeenstemming met de suggesties van de verslaggevers.

Jaarlijkse wedstrijd 1977

De Klasse stelt als volgt de tekst vast van de vijfde en zesde vraag voor de jaarlijkse wedstrijd 1977:

Vijfde vraag: (de HH. L. *Jones* en R. *Tillé*):

Men vraagt een onderzoek over de huidige stand van de regelmatige cartografie in de landen van de derde wereld. Meer bepaald zullen volgende aspecten onderzocht worden:

— *De verhouding die kan bestaan tussen een type van nationale cartografie en het (de) gestelde doel(en) voor het cartografisch programma van het land, eventueel zijn politieke afhankelijkheid;*

— *Les échelles adoptées, les techniques utilisées (réalisations originales, ou ne paraissant pas adaptées);*

— *Contributions éventuelles de missions des Nations Unies;*

— *Suggestions pour un programme d'aide en cartographie.*

Sixième question (MM. L. Calembert et R. Van Ganse):

On demande une contribution originale à la recherche des relations entre les caractéristiques géologiques (minéralogie, texture, structure) des matériaux rocheux et les résultats des essais mécaniques destinés à déterminer quantitativement leur aptitude à être utilisés comme granulats en génie civil (béton, revêtements routiers, etc.).

Concours annuel 1975

Le Secrétaire perpétuel informe la Classe qu'aucun travail n'a été introduit en réponse aux cinquième et sixième questions du concours annuel 1975.

Compte tenu de l'importance de la 6^e question conçue comme suit:

On demande d'établir un programme d'observations et de recherches en hydrologie concernant le Zaïre, dans la perspective d'une participation de ce pays au programme hydrologique international de l'Unesco. L'étude proposée doit être de caractère prospectif mais réaliste et doit traiter notamment de la réorganisation des réseaux et de l'équipement de bassins représentatifs, des méthodes d'observation et de traitement des données, des questions d'hydrologie et de leur ordre de priorité, des moyens disponibles et des possibilités d'aide technique.

et pour assurer la continuité de la publication du bilan hydrologique que réalisait M. E.-J. Devroey, la Classe charge MM. J. Charlier et A. Sterling d'en écrire au professeur MALOU, doyen de la Faculté des Sciences appliquées de l'UNAZA.

Comité secret

Les membres honoraires et titulaires, réunis en comité secret, échangent leurs vues sur les candidatures présentées.

La séance est levée à 16 h 30.

- *De gekozen schalen, de gebruikte technieken (originele of niet aangepast lijkende realisaties);*
- *Eventuele bijdragen van missies der Verenigde Naties;*
- *Suggesties voor een programma van bijstand voor de cartografie.*

Zesde vraag (De HH. L. Calembert en R. Van Ganse):

Men vraagt een originele bijdrage tot het onderzoek van de verhoudingen tussen de geologische karakteristieken (mineralogie, textuur, structuur) van rotsachtig materiaal, en de resultaten der mechanische proeven voor het kwantitatief bepalen van hun geschiktheid gebruikt te worden als granulaat in de burgerlijke bouwkunde (beton, wegdekkbekleding, enz.).

Jaarlijkse wedstrijd 1975

De *Vaste Secretaris* deelt de Klasse mede dat geen enkel werk ingediend werd als antwoord op de vijfde en zesde vraag van de jaarlijkse wedstrijd 1975.

Rekening houdend met de belangrijkheid van de zesde vraag, die als volgt luidt:

Men vraagt een programma op te stellen van hydrologische observaties en opzoekingen betreffende Zaïre, in het vooruitzicht van een deelname van dit land aan het Internationaal hydrologisch Programma van de Unesco. De voorgelegde studie moet een prospectief maar realistisch karakter hebben; en zal meer bepaald behandelen de reorganisatie der netten en de uitrusting van representatieve bekkens, de observatiemethodes en het verwerken der gegevens, de hydrologische vraagstukken en de prioriteiten ter zake, de beschikbare middelen en de mogelijkheden van technische bijstand

en om de continuïteit te verzekeren van de publikatie van de hydrologische balans die de H. E.-J. Devroey realiseerde, belast de Klasse er de HH. J. Charlier en A. Sterling mede hierover contact op te nemen met professor MALOU, deken der Faculteit van toegepaste wetenschappen van de UNAZA.

Geheim comité

De ere- en titelvoerende leden, vergaderd in geheim comité wisselen van gedachten over de ingediende kandidaturen.

De zitting wordt gegeven te 16 h 30.

A. Lederer. — Le deuxième plan quinquennal de développement de la République d'Indonésie

RÉSUMÉ

Le premier plan quinquennal, qui se terminait en avril 1974, servit surtout à remettre en ordre l'outil économique et à augmenter sa productivité. Le second plan est axé davantage sur la qualité de la vie.

Compte tenu de la croissance démographique, la création de nombreux emplois nouveaux constitue un des objectifs du nouveau plan.

Bien que l'agriculture reçoive la part la plus importante des subsides, en 1979 sa part d'intervention dans le P.N.B. aura diminué au profit de l'industrie. Le second poste en importance est consacré au développement régional.

Les exportations, dont le pétrole notamment, devront assurer une bonne partie du financement du plan.

La Belgique intervient de façon appréciable dans le développement de l'Indonésie.

* * *

SAMENVATTING

Het eerste vijfjarenplan, dat in april 1974 afgesloten werd, diende in de eerste plaats om de economische uitrusting terug op punt te stellen en de produktiviteit te verhogen. Het tweede streeft er meer naar de kwaliteit van het leven te verbeteren.

Rekening houdend met de demografische groei, streeft het nieuwe Plan er hoofdzakelijk naar nieuwe werkgelegenheid te scheppen.

Hoewel de landbouw het belangrijkste deel der toelagen krijgt, zal in 1979 zijn deel in het B.N.P. verminderd zijn ten

voordele van de industrie. De tweede post in belangrijkheid betreft de regionale ontwikkeling.

De uitvoer, en meer bepaald de petroleum, moeten voor een belangrijk deel het Plan financieren.

België komt in belangrijke mate tussen in de ontwikkeling van Indonesië.

* * *

I. INTRODUCTION

Le premier plan quinquennal de développement de la République d'Indonésie couvrait les années 1969-1970 - 1973-1974; il a fait l'objet d'un mémoire consacré au développement industriel, publié à l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer. Le gouvernement a préparé un second plan quinquennal, afin de poursuivre l'œuvre amorcée par le premier.

Il paraît utile de rappeler quelques caractéristiques particulières de l'Indonésie. Ce pays se compose de plus de treize mille îles, dont près de mille sont habitées; la population actuelle s'élève à 126 millions d'habitants et son taux de croissance annuel est de 2,3 %. Près des deux tiers de cette population vit sur l'île de Java dont la superficie est de 112 670 km² seulement; la densité de la population y dépasse sept cents habitants par kilomètre carré. Pratiquement, chaque lopin de terre disponible est cultivé et il n'y a plus moyen d'étendre la superficie des cultures.

En plus de Java, il existe encore quatre grandes îles, à savoir:

- Sumatra, avec 435 000 km² et 21,5 millions d'habitants;
- la partie sud et ouest de Kalimantan, (ex-Bornéo) avec 635 000 km² et 5,2 millions d'habitants;
- L'Irian-Jaya, partie indonésienne de la Nouvelle-Guinée, avec 572 708 km² et 0,9 millions d'habitants;
- Sulawesi (ex-Célèbes), avec 227 654 km² et 8,6 millions d'habitants.

Citons également la merveilleuse île de Bali, qui prend de l'importance depuis le développement du tourisme *.

* De 1967 à 1972, le nombre annuel de touristes est passé de 26 391 à 221 197 personnes.

Les distances sont énormes dans ce pays qui s'étend d'Est en Ouest sur 5 110 km (de 95° à 141° de longitude Est) et du Nord au Sud sur 1 888 km (de 6° de latitude Nord à 11° de latitude Sud).

La population est particulièrement accueillante et comporte une main-d'œuvre intelligente et habile. Comme le pays renferme d'importantes richesses naturelles, il pourrait rapidement devenir « self-supporting », à condition de l'aider à assurer son propre développement.

II. LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE L'INDUSTRIE

Au moment où le régime SUKARNO fit place au régime du général SUHARTO, l'Indonésie allait à la banqueroute. Alors que son prédécesseur avait pratiqué une politique de prestige, en cherchant à se présenter comme le porte-parole du Tiers Monde par la mise sur pied de la conférence de Bandung, le général SUHARTO dirigea sa politique dans une voie plus réaliste et plus profitable aux populations d'Indonésie.

Il fallait stopper le chaos économique et mettre un terme à l'inflation monétaire, dont le paroxysme se situa de la mi 1965 à la mi 1966, avec le taux annuel de 1 600 %. A ce moment, la dette extérieure atteignait 2,5 milliards de dollars. L'amortissement et l'intérêt de cette dette s'élevaient à 530 millions de dollars, alors que les exportations atteignaient seulement 714 millions de dollars.

Le régime SUKARNO avait établi des relations privilégiées avec les pays de l'Est et la Chine populaire; d'ailleurs la moitié de la dette extérieure avait été accumulée envers ces derniers.

Les premiers efforts déployés pour stabiliser la monnaie furent couronnés de succès; déjà en 1970, le taux d'inflation n'était plus que de 9 %. Des réductions drastiques furent opérées dans toutes les dépenses non essentielles et le prix du riz, base de la nourriture, fut stabilisé. Les pays créanciers, du moins ceux qui voulurent bien y consentir, acceptèrent, en 1970, un moratoire de remboursement échelonné sur trente ans. La nouvelle équipe au pouvoir adopta une attitude de neutralité envers les grandes puissances.

La politique économique fut confiée à un groupe d'universitaires, conduit par le professeur WIDJOJO, qui accomplit un travail considérable pour la remise en marche de l'outil qui avait été délaissé et qui s'était dégradé.

Les biens qui, sous le régime précédent, avaient été confisqués aux étrangers, leur furent rendus, tout en intéressant l'Etat Indonésien à la marche des entreprises. Citons, à titre d'exemple, une importante société belge d'agriculture dont le capital appartient pour 60 % à des privés belges, les autres 40 % étant constitués par des capitaux publics indonésiens.

Le réseau routier, les moyens de communication et le système d'irrigation furent remis en ordre de façon à faciliter la création de nouveaux emplois.

Une partie du budget fut consacrée au développement agricole et à l'éclosion d'industries nouvelles, notamment par l'exploitation de ressources naturelles dont on s'était peu soucié auparavant. Il convient de citer en particulier la « Pertamina », dirigée de main de maître par le général Inu SUTOWO, pour l'exploitation du pétrole. En 1974, avec une production de septante cinq millions de tonnes, d'une valeur de cinq milliards de dollars, l'Indonésie se situait entre l'Algérie et la Libye comme producteur de pétrole. Environ la moitié du tonnage produit est exporté aux U.S.A., où il est très estimé à cause de sa très faible teneur en soufre. Le revenu net du pétrole qui s'élevait à quatre cent millions de dollars pendant l'année fiscale 1972-1973 est estimé devoir atteindre deux milliards et demi de dollars en 1974-1975.

III. LE PREMIER PLAN QUINQUENNAL

Le premier plan quinquennal, qui couvrait les années 1969-1970 à 1973-1974, comportait deux phases. Une première phase, qui devait durer jusqu'en 1971, était consacrée à la remise en ordre de l'outil économique et à l'augmentation de la productivité, par une meilleure utilisation des moyens de production existants. Après 1971, commençait la seconde phase, au cours de laquelle on pouvait entamer l'expansion et le développement de l'industrie.

Ainsi, les deux premières années ne comportèrent pas l'implantation d'industries nouvelles; elles étaient consacrées à l'étude préparatoire en vue de choisir, parmi les projets, ceux qui s'avéraient les plus rentables et les plus utiles au développement de l'Indonésie.

Le but poursuivi était une augmentation de la production industrielle de l'ordre de 90 % et la restauration de la confiance des investisseurs étrangers. Une réglementation fut mise sur pied pour favoriser les investissements privés, tant de la part des nationaux que des industriels étrangers. Ceci eut pour résultat d'attirer à nouveau au pays du personnel hautement qualifié, susceptible de coopérer efficacement au développement industriel et économique de l'Indonésie.

Au cours du premier plan quinquennal, les ressources provenant de l'impôt, sans les taxes douanières, représentaient 8,9 % du produit national brut (P.N.B.) pendant la première année (1969-1970); elles se montaient à 10,8 % pour l'exercice fiscal 1971-1972 et, au cours de la dernière année (1973-1974), elles s'élevèrent à 15 % du P.N.B.; les recettes provenant de l'industrie pétrolière représentaient plus de 35 % du montant total des ressources de l'Etat; à elles seules, elles s'élevaient à 750 millions de dollars.

D'une façon générale, le premier plan quinquennal de développement industriel a été bien appliqué et les objectifs que s'était assigné le gouvernement ont été atteints. Il est deux domaines cependant où les réalisations ont accusé un retard appréciable par rapport aux prévisions. C'est la construction de maisons et celui de la mise à la disposition de la population d'eau potable, ce qui est important au point de vue de la santé.

Par contre, la bonne gestion de la Pertamina avait permis de dépasser les prévisions les plus optimistes dans le domaine du pétrole et de la découverte de gisements de gaz, grâce auxquels le pays produira les engrais nécessaires à son agriculture.

Le premier plan quinquennal comportait également un important effort dans le domaine de l'agriculture, car le pays devait importer, notamment, du riz et il était essentiel de réduire, voire de supprimer, les importations de produits alimentaires pouvant

être produits par extension des cultures vivrières sur le sol national.

L'ensemble des domaines couverts par le premier plan quinquennal de développement a d'ailleurs été évoqué dans le mémoire présenté à l'Académie en novembre 1971.

En annexe sont réunies les statistiques relatives à la production industrielle, à la production agricole, à la production minière et aux transports de 1968 à 1972.

IV. LES OBJECTIFS DU SECOND PLAN QUINQUENNAL

Le second plan débuta à la date du 1^{er} avril 1974. Il se rapporte aussi bien au secteur public qu'au secteur privé. Le budget annuel du gouvernement sert au financement du secteur public et constitue, en quelque sorte, un plan annuel, de façon à permettre, avec une grande souplesse, des réajustements du programme, selon les circonstances.

D'autre part, le développement du secteur privé doit être conduit en harmonie avec celui du secteur public. C'est pourquoi, des priorités ont été établies pour l'un et l'autre pendant la période quinquennale. Les prévisions pour les différents domaines d'activité tiennent compte de leur interdépendance, mais elles sont globales et n'entrent pas dans les détails d'exécution, ce qui aurait été hasardeux par suite du manque de statistiques suffisamment précises.

Bien que le second plan soit la continuation du premier, les objectifs ont évolué à la lumière de l'expérience acquise, des progrès accomplis et des événements.

En effet, la « Pertamina », qui avait été dirigée excellemment, était devenue très puissante et d'aucuns lui reprochèrent de devenir un état dans l'Etat et de s'occuper de nombreuses affaires étrangères à son objet, par exemple, une aciérie, une compagnie d'aviation, le tourisme, les constructions civiles, les plantations, toutes entreprises qui avaient réussi à échapper à tout contrôle.

Les banques étrangères s'inquiétèrent de cette situation et voulurent connaître les limites des domaines de la « Pertamina », de l'Etat et de certaines autorités. Il s'agissait aussi de connaître si certains investissements engagés par la « Pertamina » étaient ren-

tables et si elle pouvait raisonnablement les financer. L'importance des emprunts effectués ces dernières années par la « Pertamina » ne manqua pas d'inquiéter les prêteurs, d'autant plus que des échéances bancaires avaient été payées avec retard.

La banque d'Indonésie s'émute de cette situation et le professeur WIDJOJO, ministre des Affaires économiques et du Plan, vient de donner la priorité à la rigueur des investissements. Chaque projet, fut-il même de la « Pertamina », doit dorénavant être soumis au bureau du plan, ce dernier comportant les meilleurs économistes d'Indonésie. Formés à l'école de Berkeley, ils veillent à l'orthodoxie de la gestion du pays. Dorénavant, la « Pertamina » devra avoir l'autorisation de ce bureau pour ses emprunts, même à court terme. Trois banques étrangères sérieuses conseilleront désormais l'Indonésie, ce qui risque de provoquer des difficultés avec quelques nationalistes outranciers.

Le pays est fortement endetté, mais il est riche de son pétrole et grâce aux bas taux d'intérêt consentis à l'Indonésie, il existe encore des possibilités d'emprunts à utiliser avec sagesse. Les devises provenant du pétrole doivent être utilisées de façon à mener une politique économique et sociale plus active pour améliorer le sort peu enviable de millions d'Indonésiens sans travail.

Les émeutes de janvier 1974, à l'occasion du voyage du ministre TANAKA, n'étaient pas seulement anti-japonaises, mais elles étaient aussi suscitées par des bandes de chômeurs exaspérés de leur sort.

C'est en partie à la suite de ces événements que le deuxième plan quinquennal a été modifié de façon à améliorer le niveau de vie de la population. Grâce au coup de semonce salutaire, on a prévu l'installation de petites industries, pour intégrer le plus vite possible les masses indonésiennes dans le circuit monétaire.

L'accent est mis principalement sur l'élévation du standard de vie de l'ensemble de la population et sur la création de conditions favorables au développement ultérieur du pays. Des directives sont données pour la création de nouveaux emplois, pour assurer une plus juste répartition du revenu entre les individus et pour mieux répartir le développement entre toutes les régions, de façon à leur assurer une meilleure intégration économique et sociale et le resserrement des liens avec le pouvoir central, dans

le but de former une entité nationale effective. Ceci est essentiel dans un pays aussi vaste et dont la population est dispersée sur près de mille îles.

L'amélioration de la nourriture, du vêtement, du logement, de la santé, de l'enseignement et du bien être des citoyens est le but fondamental du second plan. Les autorités comptent y parvenir en améliorant et en développant l'infrastructure, en assurant une meilleure répartition du bien être social et en suscitant la création de nouveaux emplois.

V. LES ASPECTS SOCIAUX, ÉCONOMIQUES ET FINANCIERS

A la fin de l'année 1973, la population du pays s'élevait à 126,1 millions d'âmes, avec un taux annuel de croissance de 2,3 %; ainsi à la fin de 1978, elle aura augmenté de 15,5 millions d'habitants pour compter 141,6 millions de citoyens, dont 54,4 % seront âgés de moins de vingt ans.

C'est un facteur important dont il a fallu tenir compte pour l'élaboration des programmes de développement.

Le taux de croissance économique annuel supputé est de 7,5 %, si bien qu'à la fin de 1978 le P.N.B. aurait augmenté de 44 %. Compte tenu d'un taux d'accroissement de la population de 2,3 %, l'augmentation réelle des revenus par habitant serait de 5,2 % par an ou de 28 % pendant la période couvrant les années 1974 à 1979.

A la fin de cette période, la structure de l'économie aura subi quelques modifications. Ainsi pendant l'exercice 1973-1974, la part provenant de l'ensemble des secteurs de l'industrie, des mines, de la construction, des transports et des communications représentait 27,3 % du P.N.B.; on escompte que ces mêmes secteurs interviendront pour 32,1 % en 1978-1979.

Par contre, pendant la même période, la part de l'agriculture descendra de 40 % à 35 % du P.N.B.

Le *tableau I* donne le taux annuel de développement prévu par secteurs d'activités et leur intervention dans le P.N.B. à la fin du premier et du second plan de développement.

TABLEAU I

Secteurs	% P.N.B. 73-74	Taux d'accroissement	% P.N.B. 78-79
Agriculture	40,1	4,6	35,0
Mines	9,6	10,1	10,8
Industries	9,8	13,0	12,6
Constructions	3,8	9,2	4,1
Transports et communications	4,1	10,0	4,6
Autres secteurs	32,6	7,7	32,9
P.N.B.	100	7,5	100

D'après les estimations, ce plan suffira à procurer des emplois à 96 % des travailleurs qui seront disponibles sur le marché de l'emploi pendant la période de cinq ans.

Les autorités indonésiennes estiment que pour financer le plan, en assurant son succès, il faut un taux de croissance annuel des investissements de 13 % minimum. Pour l'année 1973-1974, le montant total des investissements prévu s'élevait à 1 100 milliards de roupies (3,3 milliards de dollars) ou 17,7 % du P.N.B. Grâce au développement et à l'élévation du rendement du capital, on escompte que le montant total des investissements pourra être porté, pour l'exercice 1978-1979, à 3 150 milliards de roupies (9,45 milliards de dollars), ou près de 23 % du P.N.B.

Les prévisions de financement du plan quinquennal, par exercice et par origine, sont indiquées au *tableau II*.

TABLEAU II. — *Prévisions de financement en milliards de roupies.*

	74-75	75-76	76-77	77-78	78-79	TOTAL
Financement public (gouv. central)	402	780	850	978	1 184	4 194
Autres sources	479	542	746	953	1 269	3 989
Financement national total	881	1 322	1 596	1 931	2 453	8 183
Financement extérieur	564	578	684	709	697	3 232
Financement total	1 445	1 900	2 280	2 640	3 150	11 415

La quote-part du financement attendu de l'extérieur ira en décroissant au fil du temps; de 39 % pendant la première année, elle tombe à 22 % à la fin du plan. Ainsi, progressivement, le pays devient « self-supporting » et s'affranchit de l'aide extérieure.

Les recettes fiscales dues au pétrole interviennent pour une bonne part dans cette situation favorable, ainsi que l'indique le *tableau III* ci-dessous. Rappelons que l'année 1973-1974 est la dernière année du premier plan quinquennal, tandis que l'année 1978-1979 marque la fin du second plan.

TABLEAU III. — *Recettes fiscales de l'Indonésie (en milliards de roupies).*

	73-74	78-79	total plan II
Taxes directes			
de sources diverses	120,1	733,0	2 151,9
de source pétrolière	252,4	1 502,2	6 027,0
Total taxes directes	372,5	2 235,2	8 178,9
Taxes indirectes	285,1	761,4	2 933,1
Autres revenus	13,4	92,0	298,4
Total	671,0	3 088,6	11 410,4

Au début du premier plan, les recettes fiscales représentaient 8,9 % du P.N.B. pour monter à 10,8 % en 1971-1972 et à 15 % du P.N.B. au cours de l'exercice 1973-1974. A la fin du second plan, ces recettes s'élèveront à 22,5 % du P.N.B.

Des prévisions du montant des exportations et des importations sont données en dollars avec toutes les réserves que comporte l'instabilité de certaines monnaies et de l'économie mondiale. Le montant des exportations passerait de 2 529 millions de dollars en 1973-1974 à 6 750 millions de dollars en 1978-1979; dans ces totaux, les produits pétroliers interviennent, respectivement, pour 641 millions et 3 600 millions de dollars, tandis que le montant des autres exportations, pendant la même période, passerait de 1 888 millions à 3 150 millions de dollars. C'est assez dire l'importance du pétrole dans le développement du pays et dans la balance des paiements.

VI. LA RÉPARTITION ENTRE LES SECTEURS D'ACTIVITÉ

Les subsides du second plan de développement de l'Indonésie seront répartis en fonction des objectifs poursuivis. Le *tableau IV* donne les prévisions de partage entre les différents secteurs, pour la première année du plan et pour sa durée totale, ainsi que les pourcentages.

TABLEAU IV. — *Prévision de répartition par secteur en milliards de roupies.*

Secteurs	74-75	74-79	%
Agriculture et irrigation	120,9	1 001,6	19,08
Industrie et mines	12,8	185,8	3,54
Centrales électriques	55,7	387,8	7,39
Transports et tourisme	111,4	831,7	15,84
Commerce et coopératives	4,2	37,9	0,72
Main d'œuvre et transmigration	6,6	69,4	1,32
Développement local et régional	127,7	930,6	17,73
Religion	1,6	15,0	0,29
Education et jeunesse	55,7	525,8	10,02
Santé, famille, bien-être	23,4	192,1	3,66
Logement, eau potable	6,6	101,6	1,94
Application de la législation	2,0	30,0	0,57
Défense nationale et sécurité	18,0	126,0	2,40
Information et communications	2,1	26,7	0,51
Recherche scientifique et technique	11,1	101,3	1,93
Infrastructure de l'Etat	20,5	123,0	2,34
Participation gouvernementale au capital privé	35,3	562,9	10,72
Total	615,7	5 249,2	100

Il est normal que l'agriculture reçoive la part la plus importante, car c'est elle qui occupe le plus grand nombre de travailleurs; ceci conduit à éviter une sortie de devises en produisant la base de l'alimentation sur le territoire national.

La comparaison du premier plan avec le second indique à suffisance l'évolution des priorités. Le secteur de l'éducation et de la jeunesse se voit attribuer un montant 5,66 fois supérieur à celui de la période quinquennale précédente; pour la santé, le planning familial et le bien-être, ce coefficient est de 4,46; pour la main-d'œuvre et la transmigration, il est de 4,03 et, pour le développement régional, il est de 3,45 alors que pour l'ensemble du plan il vaut 3,25.

La première année, le budget de développement ne représente que 11,73 % du total des prévisions pour les cinq années, cette part allant en croissant en même temps que P.N.B.

Le premier plan était financé pour la plus grande partie par l'aide étrangère, tandis que le second l'est surtout par le budget propre du pays. C'est là un progrès considérable.

VII. LES PROGRAMMES

Certains programmes constituent la poursuite des efforts entrepris au cours du premier plan quinquennal pour sortir le pays de l'ornière dans laquelle il s'enlisait; cependant, un bon nombre sont entièrement nouveaux, car l'objectif, cette fois-ci, consiste à relever la qualité de la vie de tous les citoyens, dans toutes les régions.

1. *Agriculture*

La part la plus importante du premier plan avait été réservée à ce secteur; c'est également le cas du second. Le gouvernement veut relever le rendement des pêcheries et des cultures vivrières. Le but le plus important est de produire sur le sol national la totalité du riz consommé; il s'agit du programme BIMAS Polawal. La récolte de riz en 1973-1974 était de 14,5 millions de tonnes et elle devrait être portée à 18,2 millions de tonnes, en 1978-1979. Ceci suppose un taux annuel d'accroissement de la récolte de 4,6 % alors que celui de la population est de 2,3 %.

Le plan prévoit également une augmentation des exportations agricoles, la mise au travail des masses rurales en chômage et la préservation, pour les générations futures, des richesses agricoles du pays. Dans le but de diversifier la nourriture, la culture de céréales, de sorgho, de cassaves, de soya et de fèves est encouragée; c'est le programme BIMAS national.

Afin d'améliorer le régime nutritionnel, une part importante du budget de développement de l'agriculture sera consacrée à accroître la production de viande, d'œufs, de lait, de légumes, de fruits et de poissons.

2. *Irrigation*

Au cours des cinq années du second plan, on ne se limitera pas à améliorer le système d'irrigation existant, mais on l'étendra à 820 000 hectares nouveaux. Ceci facilitera la transmigration, car il est nécessaire d'attirer une partie de la population surabondante de Java, de Bali et de Lombok vers d'autres îles.

3. *Exploitation forestière*

Une attention particulière sera apportée à la valorisation des ressources forestières; notamment, en réduisant les exportations du bois en grumes et en augmentant la proportion de bois débités *. Afin de préserver le sol, le plan prévoit la reforestation de 2,1 millions d'hectares, après exploitation; en outre, 1,7 millions d'hectares nouveaux seront transformés en vergers.

4. *Industrie*

Le taux de croissance annuel escompté de ce secteur est de 11 à 13 % et il contribuera à élever le niveau de vie grâce à la création de 1,2 millions d'emplois nouveaux et à l'accroissement du montant des exportations.

La production industrielle sera consacrée également, en partie, à la consommation intérieure. Par exemple, il est prévu d'augmenter la production de textile de 39 %, de façon à mettre sur le marché 8,8 mètres de tissus par personne à la fin du plan, contre 7,1 mètres au début.

Le taux annuel d'accroissement prévu pour l'industrie du cuir est de 53 %, celui des produits chimiques et pharmaceutiques de 23,4 %, celui des métaux de 24,1 % et celui des équipements mécaniques de 30 %, si bien que la production de ces secteurs aura plus que doublé à la fin du plan.

D'autres productions, comme le ciment, le papier et les engrais, seront aussi en forte augmentation.

Des investissements, tant publics que privés, contribueront à développer l'industrie nationale. Rien que pour les engrais, le ciment, le fer et l'acier, plus de douze projets, représentant 2 milliards de dollars, sont déjà en cours d'exécution.

* La production de bois sciés est passée de 1 700 000 m³ en 1965 à 13 000 000 m³ en 1971.

5. *Pétrole et mines*

Le pétrole est évidemment le secteur essentiel et le moteur du développement de l'Indonésie. En 1969-1970, au début du premier plan, la production pétrolière était de 293 millions de barrils; en 1974-1975 elle passe à 530 millions de barrils, pour atteindre 720 millions de barrils à la fin du deuxième plan; elle représentera alors 51 % du produit total des exportations.

Des réserves importantes de gaz ont été découvertes le long des côtes de Sumatra, à l'est de Kalimantan et à l'ouest de Java. Le gaz, autrefois négligé, constituera le produit de base de la fabrication d'engrais azotés; ainsi le pays deviendra indépendant de l'étranger dans ce domaine.

Les revenus importants procurés par le pétrole serviront à développer la production du nickel et de l'étain et à rechercher, en vue de l'exportation, du charbon et de la bauxite.

6. *Logement et eau potable*

Un gros retard a été enregistré dans ces secteurs lors de l'exécution du premier plan. Malgré les efforts consentis pour augmenter la production d'eau potable, les besoins de la population n'étaient pas couverts, avec des conséquences désastreuses sur la santé et la mortalité. Le second plan prévoit d'assurer la distribution de 64 % de la quantité d'eau potable nécessaire; le plan quinquennal suivant devrait combler cette lacune grave.

En ce qui concerne le logement, le gouvernement envisage la création d'une banque hypothécaire, afin de faciliter le financement de la construction des maisons. Le plan prévoit la construction annuelle de 90 000 maisons pour propriétaires de revenus moyens et de 225 000 maisons pour ceux à revenus modestes.

Des recherches seront entreprises pour améliorer la qualité et abaisser le coût des logements.

7. *Electricité*

Le réseau électrique avait dû être remis en ordre pendant le premier plan quinquennal et la puissance installée avait été portée à un peu plus d'un million de kVA.

L'attention des autorités se porte principalement vers les centrales hydroélectriques pour faire passer en cinq ans la production de moins de 3 000 000 de MWh à plus de 7 000 000 de MWh.

Le plan prévoit à cet effet une somme de 390 milliards de roupies; une centrale de 600 MW est prévue sur la rivière Asahan, dans le nord de Sumatra, et, sans les tergiversations des Japonais pour ce projet, sa construction serait déjà largement entamée.

D'autres centrales de moindre importance doivent être créées dans les petits centres.

8. *Transports et communications*

Une somme de 817,5 milliards de roupies est destinée au développement des transports et communications, tourisme exclu, pendant le second plan décennal, soit 15,6 % du montant total y consacré.

Le programme de reconstruction, d'entretien et d'extension du réseau routier absorbera, à lui seul, environ 320 milliards de roupies. Le pourcentage des routes classées officiellement comme étant en bonnes conditions passera, pendant cette période, de 23 % à 50 % de la longueur totale du réseau, tandis que celui des routes considérées comme mauvaises tombera de 41 % à 9 %.

Une somme de 63 milliards de roupies servira à l'amélioration du réseau ferré et on escompte que, de 1973 à 1978, le trafic par chemin de fer augmente de 34 %.

Les transports maritimes ne sont pas perdus de vue; une somme de 255 milliards de roupies sera consacrée à l'amélioration des ports et à une augmentation de 50 % de la capacité des flottes interinsulaire et océanique.

Au cours du premier plan quinquennal, la capacité de la flotte avait déjà été augmentée, ainsi que l'indique le *tableau V*, tiré des *Statistical tables* du Lloyd's Register of Shipping.

En cinq années, 25 % de navires en plus et 25 % de port en lourd supplémentaire. Cet effort était nécessaire pour maintenir les liens entre toutes les portions d'un territoire national si dispersé. Un effort reste à faire pour améliorer la rotation des

TABLEAU V. — *Flotte indonésienne de plus de 100 GRT.*

Années	vapeur		moteur		total		tonnage deadweight
	n.	G.R.T.	n.	G.R.T.	n.	G.R.T.	
1970	38	87 369	451	555 161	489	642 530	744 846
1974	32	37 238	584	725 040	616	762 278	928 727

navires de façon à transporter davantage avec le tonnage disponible.

La capacité des transports aériens devrait doubler, pour passer de 1,43 millions de passagers en 1973 à 3 millions en 1978. Le premier plan prévoyait l'adaptation de 32 aérodromes aménagés pour l'atterrissage d'avions d'un poids plus élevé, en usage actuellement; au cours du second plan, 70 plaines d'aviation seront adaptées. Des avions légers sont prévus pour intensifier les relations entre les communautés habitant sur les îles éloignées et les grands centres.

Un programme est également en cours d'exécution pour l'équipement des fleuves et rivières en moyens de transport, ainsi que pour leur aménagement et leur balisage.

9. *Recherche scientifique et technologique*

Le souci majeur des autorités indonésiennes reste le développement du pays, mais en évitant de nuire à l'environnement et à l'écologie. Une attention particulière sera portée à l'utilisation de l'eau, car la protection du sol et la reconstitution des réserves peuvent en dépendre.

Une part des sommes du second plan a été explicitement prévue pour effectuer des études dans ce domaine.

10. *Main-d'œuvre et transmigration*

La création de nombreux emplois constitue un problème crucial, compte tenu du nombre de jeunes arrivant à l'âge de gagner leur vie.

Le développement industriel sera l'occasion pour nombre d'entre eux d'embrasser une carrière dans une branche d'activité nouvelle pour leur pays. En outre, différents programmes seront mis sur pied pour utiliser des travailleurs dans les régions les plus déshéritées, en vue d'y aménager une infrastructure rurale.

Un programme d'aide au développement des provinces a démarré dès la première année du second plan; il consiste à transférer aux gouvernements provinciaux certaines tâches, telles que l'entretien des routes et de l'irrigation, ainsi que les travaux forestiers, de façon à décongestionner le pouvoir central.

Un programme de travaux plus importants relatifs à l'extension de l'infrastructure exigera également le recrutement de travailleurs dans 775 districts du pays; c'est le « PADAT KARYA Program ».

Le but de ces programmes est d'inciter 250 000 familles à quitter les îles surpeuplées de Java, de Bali et de Lombok et de les installer à Sumatra, à Kalimantan, à Sulawesi et dans d'autres régions, en y créant des conditions favorables.

11. *Développement local et régional*

Au cours du premier plan, 850 jeunes universitaires volontaires avaient été répartis entre les diverses régions pour coopérer au développement de l'administration rurale, de la santé, de l'éducation, du planning familial et de l'infrastructure. Cette méthode a été jugée excellente et les tâches imparties aux jeunes universitaires ont été singulièrement élargies, si bien que 20 000 d'entre eux seront employés au développement régional et local. Il s'agit du « BUTSI Program ». Beaucoup d'emplois sont prévus dans l'administration locale afin d'améliorer la taxation, les finances, le commerce. Leur action peut conduire à la création d'emplois et à susciter des activités économiques nouvelles dans les régions les moins développées.

12. *Commerce et coopératives*

Afin d'assurer aux agriculteurs un pouvoir d'achat en rapport avec le produit de leurs récoltes, le gouvernement les encourage

à se grouper en coopérative, tant pour leurs achats que pour leurs ventes.

On envisage également le soutien des entreprises indigènes de faible rapport au moyen de crédits ou d'une fiscalité adaptée qui devrait aller de pair avec une assistance, tant pour la direction des affaires que dans le domaine technique.

Au cours du premier plan, le gouvernement avait prévu un prêt de 100 000 roupies par village pour l'achat de matériel susceptible d'améliorer les conditions locales du travail rural. Cette somme a été doublée dans le second plan, ceci dans le but d'atteindre une justice sociale aussi grande dans les campagnes que dans les villes. Il s'agit du « DESSA and KAMPUNG improvement program ».

13. *Education, culture et jeunesse*

Etant donné le taux de croissance de la population, le nombre de jeunes est très élevé et les problèmes de la jeunesse, l'avenir du pays, présentent une importance primordiale. Le premier plan avait prévu une somme de 78,9 milliards de roupies pour ce secteur; une somme de 526 milliards de roupies a été inscrite dans le second plan.

Cette somme importante sera dépensée de la façon suivante: 38 % pour l'école primaire, 15 % pour le secondaire inférieur, 14 % pour le secondaire supérieur et 12 % pour l'enseignement supérieur. L'enseignement technique interviendra pour une part importante dans les divers degrés d'enseignement.

Le traitement des enseignants sera relevé et un effort particulier sera consenti pour créer de nouvelles écoles primaires, partout où il en manque. Par rapport à 1973, le plan en cours prévoit de multiplier par 7 le nombre de classes primaires. En 1973, seulement 57 % des jeunes de sept à douze ans avaient l'occasion de fréquenter l'école; on estime qu'en 1978, il y en aura 85,2 %.

La qualité de l'enseignement primaire sera améliorée et 189 000 instituteurs seront formés pendant les cinq années du plan, de façon à disposer de classes n'excédant pas 40 élèves. Des livres scolaires adaptés au pays seront imprimés en nombre suffisant.

On escompte accroître de 80 % à 85 % le nombre de jeunes continuant leur scolarité au-delà du primaire. Tous les bâtiments des écoles secondaires seront remis à neuf et le nombre de livres mis à disposition de ce degré d'enseignement sera fortement augmenté.

14. *Santé, planning familial et bien-être*

Lors du premier plan, une somme de 35 milliards de roupies avait été prévue pour ce secteur; elle est portée à 192 milliards dans le second plan.

Ce sont les dépenses de santé et de diététique qui absorberont la plus grosse part de ce budget, soit 66 %, tandis que le planning familial est inscrit pour 26 % des sommes allouées.

Le souci des autorités est de rendre les soins de santé accessibles à tous; aussi, au cours des cinq années à venir, le nombre de centres de santé sera porté de 2 000 à 3 400. Dans le même temps, le nombre de médecins augmentera de 69 % et celui des infirmières, de 100 %.

La livraison d'eau potable et la médecine à prix modeste sont les deux facteurs d'amélioration de la santé de la population.

Le nombre de centres de planning familial sera porté de 2 200 à 3 200. Toutefois, la transmigration est considérée comme le meilleur moyen pour assurer de nouveaux emplois, en affermissant l'intégration économique et sociale du pays. Elle devra se faire dans des régions où il n'existe pas de risque de troubler défavorablement l'équilibre écologique. Cette action exige des crédits pour faciliter l'acquisition de maisons à construire dans les centres choisis, une infrastructure, des coopératives et un équipement agricole.

Le plan doit être considéré comme un tout. Il vise à améliorer le sort de tous les Indonésiens, en mettant l'accent sur un développement harmonieux de toutes les régions du pays. Pour y arriver, le gouvernement compte acquérir des petits avions et des bateaux en vue d'intensifier le trafic interinsulaire, de façon à resserrer les liens entre toutes les régions du pays.

IX. CONCLUSIONS

Après la stabilisation de la monnaie, les dirigeants de la République d'Indonésie sont entrés dans la voie du redressement de l'économie du pays; ils ont opté pour une politique d'efficacité, de préférence à une politique de prestige.

Au cours du premier plan quinquennal, l'industrie a été remise en route, l'infrastructure des transports a été partiellement restaurée, le réseau électrique a été remis en ordre et la production agricole relevée, de façon à réduire les importations de produits alimentaires. L'atout majeur du développement a été la « Pertamina » qui a été gérée de façon excellente pendant les premières années et qui a procuré des recettes importantes à l'Etat, grâce à la conjonction du relèvement du prix et de l'accroissement de la production pétrolière.

Depuis son indépendance, le pays avait continué à vivre surtout de ses plantations, selon la tradition coloniale néerlandaise. Les dirigeants ont réagi en favorisant l'industrialisation et en attirant les capitaux privés nationaux et étrangers, grâce à un code d'investissement leur donnant des garanties satisfaisantes.

Le deuxième plan est la poursuite du premier, mais avec certaines différences toutefois. L'accent est mis davantage sur la qualité de la vie et cela pour tous les citoyens du pays, et pas uniquement pour ceux des grands centres. Aussi le gouvernement a cherché à décentraliser de nombreuses activités; dans ce but, le développement local et régional absorbe une part importante du budget du second plan quinquennal.

La formation des jeunes n'a pas été perdue de vue, car ils constituent un élément majeur du développement du pays. En prévoyant des responsabilités qui leur seront propres, en intensifiant les communications entre les grands centres et les îles éloignées et en améliorant les conditions de vie dans ces dernières, ils n'hésiteront plus à séjourner hors des grands centres. De cette façon des jeunes, ayant reçu une formation universitaire, contribueront à harmoniser les conditions de vie dans toute l'étendue du pays.

Le second plan prévoit également la poursuite de l'industrialisation du pays, notamment en intensifiant la prospection minière qui, pendant un demi siècle, était restée en veilleuse. De cette

manière, on évitera que le développement du pays repose uniquement sur l'agriculture.

Pourtant, cette dernière n'est pas oubliée; une part importante du budget lui est encore consacrée, car le but à poursuivre est de produire sur le sol national les vivres nécessaires à la nutrition de la population et d'éviter des sorties de devises à cette fin. La situation financière défavorable à cause des emprunts élevés antérieurs constituait un handicap, mais cette hypothèque paraît en voie d'être levée.

Cependant, le financement du second plan quinquennal dépend, pour une bonne part, des exportations de l'Indonésie et, en particulier, du pétrole (voir *tableau III*). Or, ces dernières années, une augmentation du volume des exportations avait coïncidé avec un relèvement des prix, d'où d'importantes ressources supplémentaires.

Si les prévisions peuvent être maintenues en ce qui concerne les revenus du pétrole, grâce au retour à l'orthodoxie économique, le second plan pourra être mené à bonne fin et l'Indonésie accomplira un grand pas dans la voie du progrès; en quelques lustres, elle pourrait prendre rang parmi les nations prospères.

X. LE RÔLE DE LA BELGIQUE

Il y a lieu de se demander si la Belgique joue un rôle dans le développement de l'Indonésie. On peut affirmer qu'il n'est pas négligeable.

D'abord, plusieurs sociétés privées à capitaux belges, partiellement du moins, œuvrent dans ce pays, depuis plusieurs décades; elles y ont créé des plantations dont l'exploitation peut être citée en exemple.

Des firmes belges se sont vu confier des commandes importantes destinées à l'Indonésie. On peut citer notamment:

— Une commande de centraux téléphoniques pour les agglomérations les plus importantes du pays; le montant global de cette commande s'élève à 4,5 milliards de francs belges;

— Une commande d'une usine à engrais azotés d'une production de 1 700 tonnes par jour, à monter sur un bateau de 32 000 t.d.w., de façon à exploiter plusieurs poches de gaz au large des îles. Il s'agit d'une première mondiale et par la capacité de

production de l'usine et par son installation sur un bateau. Le montant global de cette commande s'élève à 1,5 milliards de francs belges;

— La construction de bateaux fluviaux, suite à la mission d'études des fleuves de Sumatra et de Kalimantan, commande d'une valeur de plus de 250 millions de F.B.

D'autre part, dans le cadre de la coopération belge au développement, on relève les projets suivants en cours de réalisation:

— Un projet de développement économique et social dans la région de Tana Toradja, dans l'île de Sulawesi;

— Un programme concernant la pédologie de la région de Bogor est confié à l'Université de Gand;

— Un programme de fourniture de livres relatifs à l'agriculture à la bibliothèque de Bogor;

— Un projet ayant pour objet la création d'un laboratoire pour l'amélioration de la qualité de la volaille dans la région de Sourabaya;

— Un projet de création d'un centre d'insémination artificielle à Sourabaya, dans le cadre de l'amélioration de la race bovine et de la production laitière;

— Un projet d'élevage porcin en vue de l'amélioration de la race; si la phase expérimentale est couronnée de succès, l'expérience sera étendue.

Plusieurs programmes belges se rapportent au développement industriel; on peut citer notamment:

— Un centre de développement de l'industrie des fabrications mécaniques, qui forme des techniciens et des cadres de l'industrie indonésienne;

— Un projet d'étude de logements sociaux à Cibadek (Sakabumi);

— Un projet d'étude de logements à Bandung;

— Deux programmes pour la prospection minière et la création d'un centre de recherches minières qui ont été confiés à la « Katholieke Universiteit te Leuven »;

— Un institut d'étude des textiles à Bandung;

— Un programme de développement régional étudiant de façon particulière les problèmes de l'île de Bali;

— Un projet de développement urbain du grand Bandung.

D'autres programmes sont relatifs à l'infrastructure, notamment:

— Un abattoir à Sourabaya pour l'approvisionnement de Djakarta en viande;

— La construction d'écoles primaires dans le cadre du jumelage Bruges-Malang.

En outre, il existe différents domaines plus limités d'intervention, mais cependant tout aussi efficaces; ils sont donnés ci-dessous:

— Coopération d'un expert en planning régional à la disposition des Travaux Publics;

— Envoi à l'Université de Djakarta des revues de médecine des universités belges;

— Une aide alimentaire dans le cadre du « Kennedy-round »;

— Un programme d'aide financière concrétisé par un emprunt de 325 millions de francs;

— Un accord de collaboration en « mechanical engineering » entre la « Katholieke Universiteit te Leuven » et l'« Institute of Technology of Bandung ».

En résumé, il s'agit d'un ensemble de programmes important et la Belgique s'honore en coopérant au redressement de la République d'Indonésie.

30 mai 1975

BIBLIOGRAPHIE

LEDERER, A.: Le plan quinquennal de développement industriel de la République d'Indonésie (Coll. des mém. de l'Académie, Cl. des Sc. techn., T. XVII, 3, Bruxelles, 1972).

— : Les problèmes de navigation intérieure en République d'Indonésie (Coll. des mém. de l'Académie, Cl. des Sc. techn., T. XVII, 7, Bruxelles, 1974).

VERNHOLLES, A.: L'Indonésie riche de son pétrole (*Le Monde*, Paris, 18 au 20.5.1975).

The second five-year development plan (1974/75-1978/79), special edition, Embassy of the Republic of Indonesia (economic department), Bruxelles, juillet 1974.

The capital investment coordination body, Embassy of the Republic of Indonesia (economic department), Bruxelles, août 1974.

Le voyage royal en Indonésie, La Libre Belgique, Bruxelles, du 18.10 au 4.11.1974.

Indonesia handbook 1972 et 1973.

ANNEXE

STATISTIQUES RELATIVES A L'INDONESIE

TABLEAU VI. — *Production industrielle.*

Produit	Unité	69/70	70/71	71/72	72/73
Textile	1 000 m	449 800	598 300	732 000	852 000
Fil à tisser	balle	177 000	217 000	239 000	287 000
Engrais azoté	t	84 000	103 000	108 400	127 000
Ciment	t	542 000	577 000	516 000	652 000
Papier	t	17 000	22 000	30 000	38 000
Verre	t	11 000	11 000	7 400	14 850
Pneumatiques	p	368 000	400 000	508 000	827 400
Acide sulfurique	t	—	2 100	8 700	10 000
Sulfate d'al.	t	—	1 800	5 900	8 300
Huile de coco	t	249 790	257 184	260 700	265 000
Huile comestible	t	28 067	26 503	27 200	28 800
Savon	t	250 000	130 000	132 400	132 000
Cigarettes	million	11 000	12 600	14 700	16 800
	million	19 000	20 533	21 400	21 200
Allumettes	10 ⁶ boîtes	269,9	322	348	475
Tubes dentifrice	10 ⁶ tubes	16	21,7	26	30
Accumulateurs	p	32 000	56 150	262 000	132 000
Radio	poste	63 500	393 211	416 000	700 000
Télévision	poste	500	4 752	65 000	60 000
Tôles galvanisées	t	500	34 400	66 600	69 600
Montage voitures	p	37	2 908	16 000	23 000
Montage motos	p	88	31 080	50 000	100 000

TABLEAU VII. — *Production agricole* ($\times 1\ 000\ t$)

Produits	1968	1969	1970	1971	1972
<i>Alimentation</i>					
Riz	10 166	10 642	12 168	12 769	12 337
Maïs	3 165	2 292	2 825	2 632	2 269
Cassaves	11 365	11 034	10 478	10 042	10 000
Patates douces	2 364	3 021	2 175	2 154	1 944
Soya	420	389	498	516	515
Fèves	287	267	281	280	273
Pêche marine	723	785	802	824	838
Pêche eau douce	437	489	447	402	429
<i>Etat</i>					
Caoutchouc	204	224	231	234	249
Huile de palme	181	189	217	242	270
Thé	43	40	43	48	46
Sucre	602	702	708	835	884
Café	14	13	15	18	18
<i>Privés</i>					
Caoutchouc	531	556	571	572	568
Thé	33	22	21	24	24
Sucre	203	220	196	211	210
Café	144	162	170	178	196
Tabac	54	73	69	69	74
Noix de coco	1 131	1 220	1 198	1 147	1 216
Poivre	47	17	17	24	18
Kapok	22	29	30	29	14

TABLEAU VIII. — *Production minérale.*

Produit	Unité	70/71	71/72	72/73
Pétrole brut	10 ³ t	51 872	54 640	66 114
Etain	10 ³ t	19,1	20,5	21,5
Charbon	10 ³ t	175,4	196,8	177,2
Bauxite	10 ³ t	1 207,7	1 288,1	1 240,2
Nickel	10 ³ t	689	850	971,5
Or	kg	255,4	343,4	332,3
Argent	t	9,2	8,1	9,2
Minerai fer	10 ³ t	—	298,5	237,6

TABLEAU IX. — *Statistiques des transports par chemin de fer.*

	Unité	1968	1969	1970	1971	1972
Rail (rempl.)	km		94,6	126,1	150,3	115,9
Traverses (rempl.)	10 ³ p		406	188	219	282
Piles de pont (rép.)	p		5 243	3 359	2 474	7 943
Bâtiments	m ³		1 377	4 038	3 371	7 310
Loco. vap.	p		15	2	—	10
Loco. diesel	p		13	4	3	16
Loco. électr.	p		—	—	5	—
Voitures	p		20	92	52	65
Wagons (rép.)	p		25	301	236	280
Wagons (mont.)	p		135	15	—	—
<i>Trafic</i>						
Passagers	10 ³ n	70 437	55 379	52 442	50 993	42 153
Pas. km	10 ⁶ p. km	4 054	3 422	3 466	3 623	3 366
Marchandises	10 ³ t	3 306	4 025	3 958	4 202	4 942
t. km	10 ⁶ t. km	737	860	855	949	1 041

TABLEAU X. — *Statistiques des transports (route, mer, aviation).*

	Unités	1968	1969	1970	1971	1972
<i>Route</i>						
Autobus	10 ³ p	20	20	23	23	26
Camions	10 ³ p	93	96	100	113	131
Voitures	10 ³ p	201	212	236	257	277
<i>Navigation maritime</i>						
Navires (opér.)	n		130	232	215	282
t.d.w. (opér.)	t.d.w.		138 004	234 658	238 535	321 669
Dragages	10 ³ m ³	14 000	16 047	11 506	16 535	16 000
<i>Aviation lignes intérieures</i>						
Vols	10 ³ km	11 218	12 162	16 480	20 458	11 392 *
Pass. transp.	10 ³ p	382	499	770	993	585 *
Marchandises	t	—	4 129	4 940	7 015	4 110 *
Heures de vol	10 ³ h	40 636	54 424	54 424	60 679	39 320 *
t. km offertes	10 ³ t. km	46 195	52 506	80 185	102 494	65 675 *
t. km utilisées	10 ³ t. km	27 352	34 920	51 055	68 501	37 021 *
<i>Aviation lignes internationales</i>						
Passagers	10 ³ p	69 170	98 937	79 287	80 651	71 773 **
Marchandises	t	3 326	3 326	4 019	7 354	1 950 **
Heures de vol	10 ³ h	6 875	7 941	7 872	9 444	8 689 **
t. km offertes	10 ³ t. km	90 493	46 302	84 549	102 815	101 105 **
t. km utilisées	10 ³ t. km	29 047	31 351	40 831	47 151	46 389 **

* Ces chiffres se rapportent au 1er semestre 1972.

** Ces chiffres sont donnés uniquement pour Garuda et jusqu'au 31-X-1972.

L. Calembert. — Activités d'un laboratoire de géologie appliquée dans les pays en développement

RÉSUMÉ

La communication est introduite par l'énoncé des principales raisons qui expliquent l'expansion actuelle des activités d'un laboratoire universitaire de géologie de l'ingénieur et d'hydrogéologie dans les pays en développement.

On passe ensuite rapidement en revue les principaux sujets d'intérêt rencontrés par les chercheurs qui participent aux études et recherches préalables à des projets tels que: barrages et bassins de retenue; centrales hydroélectriques, de pompage, nucléaires: ports et zonings industriels littoraux; zonings industriels et cités d'habitations; reconnaissance et exploitation de gisements minéraux; implantation d'industries; protection de l'environnement; reconnaissance, exploitation et sauvegarde des nappes aquifères, protection de la surface; fondations en sites difficiles ou dangereux; relations d'assistance avec des écoles et laboratoires étrangers.

Après avoir illustré la répartition géographique des investigations, on s'attache à montrer les leçons des expériences réalisées et les bénéfices scientifiques et techniques que peuvent en tirer les différentes parties qui collaborent aux entreprises.

Enfin, on examine brièvement comment les modalités d'une telle collaboration se concilient avec la déontologie universitaire et répondent concrètement aux efforts consentis à notre époque pour l'aide au développement.

* * *

SAMENVATTING

De mededeling wordt ingeleid door het aanstippen van de belangrijkste redenen die de huidige uitbreiding verklaren van de

werkzaamheden van een universitair laboratorium voor geologie van de ingenieur en hydrologie, in de ontwikkelingslanden.

Vervolgens wordt een bondig overzicht gegeven van de voornaamste belangrijke vraagstukken voor de onderzoekers die betrokken zijn in de voorafgaande studies voor ontwerpen als: stuwdammen en stuwmeren; hydroëlectrische centrales; pompen kerncentrales; kusthavens en industriezonings; zonings en wooncentra; het opsporen en uibaten van ertslagen; het inplanteren van industrieën; milieubescherming; het opsporen, uitbaten en vrijwaren van waterlagen; oppervlaktebescherming; funderingen in moeilijke of gevaarlijke plaatsen; bijstand voor vreemde scholen en laboratoria.

Na de geografische spreiding van het opsporingswerk getoond te hebben, wordt gewezen op de lessen die kunnen getrokken worden uit de verwezenlijkte ondernemingen, en de wetenschappelijke en technische voordelen die er voor de verschillende deelnemende partijen aan verbonden zijn.

Tenslotte wordt bondig nagegaan hoe de omstandigheden van een dergelijke samenwerking in overeenstemming te brengen zijn met de universitaire deontologie, en concreet beantwoorden aan de inspanning die men thans wil leveren voor de ontwikkelingshulp.

* * *

Les laboratoires de géologie générale et appliquée de la Faculté des Sciences appliquées de l'Université de Liège participent de plus en plus à des recherches et des études dans les pays en développement. Elles concernent des problèmes relatifs aux eaux superficielles et surtout souterraines, la prospection et la mise en valeur de ressources minérales (il s'agit principalement de roches d'intérêt économique à l'exclusion des minerais métalliques auxquels s'intéressent d'autres laboratoires), l'aménagement et l'équipement de territoires et notamment des travaux d'infrastructures, et présentent une grande variété quant à la nature et les objectifs, les dimensions des projets et la durée des investigations.

La situation que trouvent généralement sur les lieux, les promoteurs des projets et les bureaux d'études se caractérise surtout,

dans mon domaine, par les quelques faits suivants qui expliquent déjà pourquoi la collaboration des laboratoires universitaires est demandée:

— Absence de *données préalables* indispensables de géomorphologie, géologie de terrain, hydrogéologie, ...

— Absence d'une *équipe scientifique pluridisciplinaire* susceptible de considérer à la fois les questions relevant de la géologie, de la photogéologie, de l'hydrogéologie, de la mécanique des sols et des roches, d'essais au laboratoire et *in situ*, de reconnaissances géophysiques, ...

— Le projet, généralement financé à l'intervention d'un organisme d'aide aux pays en développement, est conçu par un bureau d'études (ou une association de bureaux d'études) qui ne possède que rarement *en permanence* une équipe complète capable de rencontrer les multiples problèmes à considérer.

On observe donc qu'en même temps que les associations de bureaux d'études et d'entreprises d'exécution deviennent plus larges et plus fréquentes, il est fait appel à la collaboration des *laboratoires universitaires de sciences appliquées*. Ceux-ci offrent l'avantage de pouvoir constituer pour un temps des équipes de chercheurs et d'ingénieurs adaptées aux besoins spécifiques d'un projet: nature, environnement, délais. On les crédite aussi dans certains cas de la préoccupation qu'ils manifestent tout naturellement d'enseigner aux gens du pays les connaissances scientifiques et techniques à mettre en œuvre en accomplissant la mission impartie.

L'expérience de mes laboratoires spécialisés dans les recherches de *géologie de l'ingénieur* et d'*hydrogéologie* auxquelles conduisent les applications de la géologie générale considérée comme la discipline de base fondamentale, s'étend à plusieurs domaines en marge de grands travaux de génie civil ou d'aménagement du territoire ou encore touchant à l'enseignement et aux travaux de laboratoire. Laissant de côté les questions de prospection et de géologie minières dont je ne m'occupe plus qu'accessoirement, j'examinerai successivement les activités suivantes qui groupent nos principaux sujets d'intérêt:

— Barrages et bassins de retenue; centrales hydroélectriques, de pompage, nucléaires;

— Ports et zonings industriels littoraux; zonings industriels et cités d'habitation;

— Reconnaissance et exploitation de gisements minéraux; implantation d'industries; protection de l'environnement;

— Reconnaissance, exploitation et sauvegarde des nappes aquifères; protection de la surface;

— Fondations en sites difficiles ou dangereux;

— Relations d'assistance avec des écoles et laboratoires étrangers.

1. *Barrages, retenues, centrales*

Les études comportent la définition des caractéristiques des sites permettant aux ingénieurs de projet de choisir les types de barrages, l'implantation des ouvrages principaux et annexes. Les recherches comprennent l'examen des gisements de matériaux exploitables pour les constructions, des facteurs régissant l'étanchéité des bassins, la stabilité des versants, éventuellement le bilan des connaissances quant à la sismicité régionale.

Nous avons participé jusqu'ici à l'étude de 2 sites au Zaïre, 8 en Algérie, 1 au Niger et à la prospection préliminaire de 12 sites en Iran. Les conditions géologiques et hydrogéologiques présentaient une grande variété: massifs de calcaires, dolomies et marnes; de grès et schistes; de roches éruptives et métamorphiques; régions karstiques, zones de glissements en masse, massifs à tectonique complexe, zones sismiques (Hammam Meskoutine, en Algérie).

2. *Ports et zonings industriels littoraux*

La prospection en partie sous-marine, s'adresse à des sites particulièrement intéressants dans lesquels il faut considérer à la fois les phénomènes marins et continentaux de sédimentation et d'érosion, les caractéristiques du réseau hydrographique, les matériaux exploitables notamment par dragages, ... et avoir recours à une série complète d'essais de laboratoire et *in situ* en vue des travaux de fondation. Une attention particulière s'attache à la détermination des ressources en eaux alimentaires et industrielles et à leurs modalités d'exploitation pour éviter l'intrusion des eaux salées.

Nous avons collaboré aux recherches entreprises au site de Banana (Zaïre) et sur 5 sites algériens: Bejaïa, Djendjen et Jijel, Kebir et La Macta.

Des problèmes ardues se sont posés du fait des topographies enterrées sous des épaisseurs d'argiles et de vases pouvant atteindre 80 m, de l'imbrication compliquée de dépôts marins, saumâtres et continentaux: par exemple, des marnes à tripoli d'une densité inférieure à l'unité et, à l'estuaire du Congo, les sédiments mal connus supportant la mangrove.

3. Gisements minéraux, implantation d'industries

Des études ont été effectuées au Maroc (1), en Algérie (2), en Libye (2), en Irak (3), en Arabie séoudite (1), en Mauritanie (1). Il s'est agi de la recherche de gisements exploitables de calcaires, dolomies, schistes, gypse, ... pour l'alimentation de sucreries, de cimenteries, de plâtrières, ... et de l'examen des conditions de fondation des usines. Souvent, le cadre géologique présentait des difficultés particulières: le sous-sol était formé de couches marneuses recouvertes d'épais cônes d'éboulis (M'Sila, Algérie); les formations gypseuses s'injectaient dans des zones failleuses (Trias gypso-salin d'Algérie); l'implantation d'une sucrerie couvrait un périmètre dans lequel voisinaient sols de dunes et de sebkha.

4. Nappes aquifères

Des recherches hydrogéologiques ont été réalisées dans bon nombre des études déjà signalées mais l'examen détaillé des ressources destinées à l'alimentation de cités et d'industries a porté plus spécialement sur 4 sites en Algérie et dans la région de Banana, au Bas-Zaïre, où un projet grandiose inclut l'édification d'installations portuaires, d'un complexe industriel et d'une ville nouvelle.

La localisation des nappes aquifères, la détermination de leurs capacités et de leurs réserves, des modes de captage et de leur implantation, le calcul des rendements, la définition des mesures de protection ont conduit à d'importantes campagnes de prospection mettant en œuvre les principales méthodes de reconnaissance

notamment géophysiques, puis des mesures et essais systématiques.

5. *Fondations*

Des problèmes se sont posés dans de nombreux sites pour les fondations de divers ouvrages signalés dans les rubriques précédentes. Ils résultaient de l'altération différentielle des roches, de l'occurrence d'eaux souterraines, des interactions entre eaux souterraines et matériaux expansifs ou solubles, etc.

En Algérie, à Oran, Constantine, Annaba, des difficultés proviennent de phénomènes répandus de glissements engendrés par des conditions géologiques et climatiques particulières.

6. *Missions d'assistance*

Les laboratoires ont établi avec plusieurs pays et sous l'égide d'organismes belges ou internationaux, des contacts dans le but de promouvoir certaines recherches, des enseignements classiques ou spécialisés, des séminaires ou des stages. En Iran, il s'est agi d'un centre d'études des zones arides; au Maroc, d'une collaboration avec l'école Mohammadia d'Ingénieurs à Rabat; en Algérie, de problèmes précis étudiés pour le Département des Projets et Réalisations hydrauliques (D.P.R.H.) et la Société nationale de Sidérurgie; dans quelques pays d'Amérique latine, de missions temporaires d'enseignement (professeurs visiteurs) ou à objectif technique (ingénieur visiteur dans des laboratoires ou des exploitations minières). C'est actuellement en Algérie que se développe la collaboration la plus intéressante: un contrat d'assistance valable pour deux années et renouvelable par tacite reconduction a été conclu entre nos laboratoires et ceux du génie civil s'occupant de la géotechnique et des infrastructures (sous le couvert du Conseil d'Administration de l'Université de Liège) et le Laboratoire national des Travaux publics et du Bâtiment (sous le couvert du Ministère des Travaux publics de la République algérienne démocratique et populaire). Les perspectives ouvertes par ce contrat sont considérables:

— Organisation régulière de séminaires scientifiques et techniques à Alger;

— Missions d'ingénieurs-conseils du L.N.T.P.B. pour la solution de problèmes ardu, l'élaboration de cartes géotechniques, l'utilisation des ordinateurs dans le domaine des sciences minérales y compris l'hydrogéologie, ...

— Prise en charge progressive du Laboratoire régional d'Oran dépendant du L.N.T.P.B.;

— Accueil à l'Université de Liège de 5 à 10 ingénieurs algériens ou assimilés pour des stages de formation couvrant 2 semestres pour les techniciens et pour des enseignements s'étendant sur 4 semestre pour les techniciens supérieurs; il est prévu que les ingénieurs algériens possédant les diplômes nécessaires ou recevant les enseignements requis pourront suivre les cours du « Certificat spécial en géologie du Génie civil » accessible aux ingénieurs des mines, ingénieurs-géologues et ingénieurs des constructions civiles, le programme de chacun étant adapté à la formation antérieure.

Les deux cartes illustrant le texte permettent de juger d'un coup d'œil de la large distribution géographique des sites étudiés et de la diversité des projets: la *carte 1* est axée sur l'Afrique et l'Asie occidentale; la *carte 2*, sur l'Algérie et le bassin méditerranéen.

On peut tirer de notre expérience — et de celles que naturellement d'autres laboratoires universitaires belges font pour leur compte dans des domaines semblables ou tout différents — quelques leçons que je crois utiles de vous définir en peu de phrases.

Dans l'assistance aux pays en développement, les laboratoires universitaires ont un rôle non négligeable à jouer et qui tend à s'amplifier dans la mesure où de plus en plus, les recherches prennent un caractère *pluridisciplinaire*: les laboratoires comptent des *spécialistes qui font défaut ou sont en nombre insuffisant* dans les pays en croissance (et même dans d'autres où certains domaines, comme la *géologie de l'ingénieur* par exemple, n'ont pas retenu l'attention).

Les avantages pour les pays en développement résident notamment dans la souplesse des contrats à négocier avec les instances universitaires qui font preuve d'un esprit de désintéressement, reconnaissent volontiers l'intérêt qu'elles trouvent à une plus large ouverture sur le monde et de surcroît, par vocation à

l'enseignement, *informent* et *éduquent* les scientifiques et les techniciens locaux. Il est également démontré que les universitaires en mission attireront davantage l'attention de leurs interlocuteurs sur les conséquences possibles des travaux entrepris sur l'écologie, l'économie, ... sur les aspects juridiques, ... toutes questions dont ils savent que leurs collègues d'autres facultés s'occupent.

Parmi les avantages pour les facultés de sciences appliquées belges sont dignes de mention:

— La grande variété de problèmes *concrets* offerts à nos collaborateurs et étudiants dans des conditions très différentes de celles rencontrées dans nos régions et susceptibles de conduire *au-delà* des recherches scientifiques et techniques impliquées par la mission, à des publications, à des mémoires, à des thèses originales;

— La mise à disposition de moyens en personnel et en matériel *impossibles à obtenir* par mécénat officiel ou privé;

— La possibilité de proposer à de jeunes ingénieurs des objectifs de travail sortant de l'ordinaire et de dimensions souvent considérables; l'occasion d'acquérir une expérience professionnelle étendue à la connaissance d'autres milieux, d'autres races, d'autres conceptions de vie et d'autres aspirations; l'ouverture de débouchés extérieurs qui deviendront de plus en plus nécessaires pour un pays comme le nôtre dans un monde dominé par la géopolitique.

Pour les bureaux d'études et les maîtres d'œuvre des pays en développement, le « label » universitaire est une garantie de recherches de qualité tendant à l'obtention de résultats tangibles et sûrs.

Il convient d'ajouter à l'exposé précédent combien les expériences acquises dans les grands travaux des pays en développement sont de nature à compléter et à enrichir celles qui peuvent être faites dans les pays industrialisés et réciproquement. Dans le cas de mes laboratoires, je signalerai à titre documentaire pour montrer le caractère complémentaire des études réalisables de part et d'autre, que nous avons participé ou participons aux recherches relatives à l'édification d'un pipe-line en Espagne, tunnels routiers en Italie, à un projet de métro à Athènes, à la

prospection de gisements de manganèse et de magnésite en Grèce (voir *carte 2*).

Lors de la présentation orale de ma communication, il m'a été demandé comment l'accomplissement des activités rapportées était conciliable avec la déontologie universitaire. J'ai d'autant plus volontiers répondu à la question que je suis partisan résolu de l'ouverture de l'université sur le monde et d'une participation effective, tout spécialement des facultés des sciences appliquées, au développement des activités utiles à la société. On m'a prié d'insérer ma réponse dans le texte publié.

Tout d'abord les activités qui sont proposées aux laboratoires font l'objet d'un examen sérieux. En effet, comme nos interventions sont forcément limitées, nous retenons les travaux en fonction des critères suivants: ils se situent dans des conditions géologiques et hydrogéologiques intéressantes, ils rentrent dans le domaine d'intérêt d'un ou de plusieurs collaborateurs, ils concernent un type de projet nouveau pour nous, ... Nous obtenons généralement le droit de publier les résultats scientifiques et d'utiliser les matériaux recueillis et les données obtenues en cours de mission pour des recherches plus poussées menées entièrement par les laboratoires.

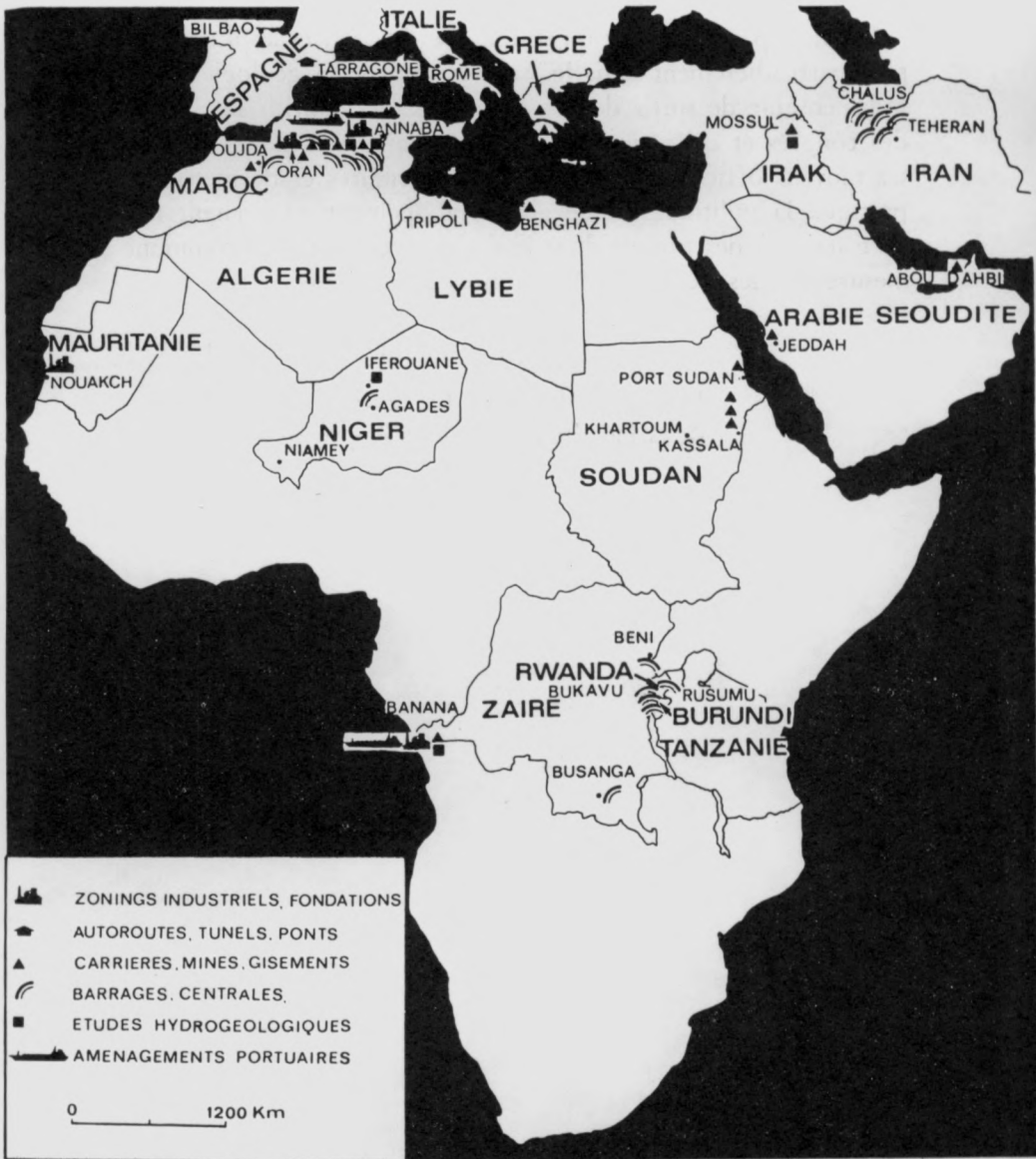
Ensuite les questions financières sont réglées entièrement par la Commission administrative du Patrimoine de l'Université de Liège qui reçoit le montant des honoraires et frais divers et a la charge de rétribuer sur ces rentrées les traitements du personnel engagé par le Patrimoine au profit des laboratoires et les frais de fonctionnement des laboratoires. De manière que le personnel de l'Etat: enseignants, scientifiques, administratifs, techniciens, ne soit ni distrait ni perturbé dans ses tâches d'enseignement et de recherche, le Patrimoine recrute à la demande des laboratoires, un personnel parallèle qui s'acquitte des tâches inhérentes aux travaux extérieurs: séjours plus ou moins longs à l'étranger, essais de laboratoires, rédaction des rapports pour les organismes extérieurs, etc. Ces travaux sont toutefois inspirés et contrôlés par l'équipe universitaire proprement dite qui y trouve des matériaux fondamentaux pour la mise à jour de l'enseignement, l'élaboration des séances de travail et de travaux

pratiques, les éléments de recherches théoriques: sujets de mémoires et de thèses et œuvres de synthèse.

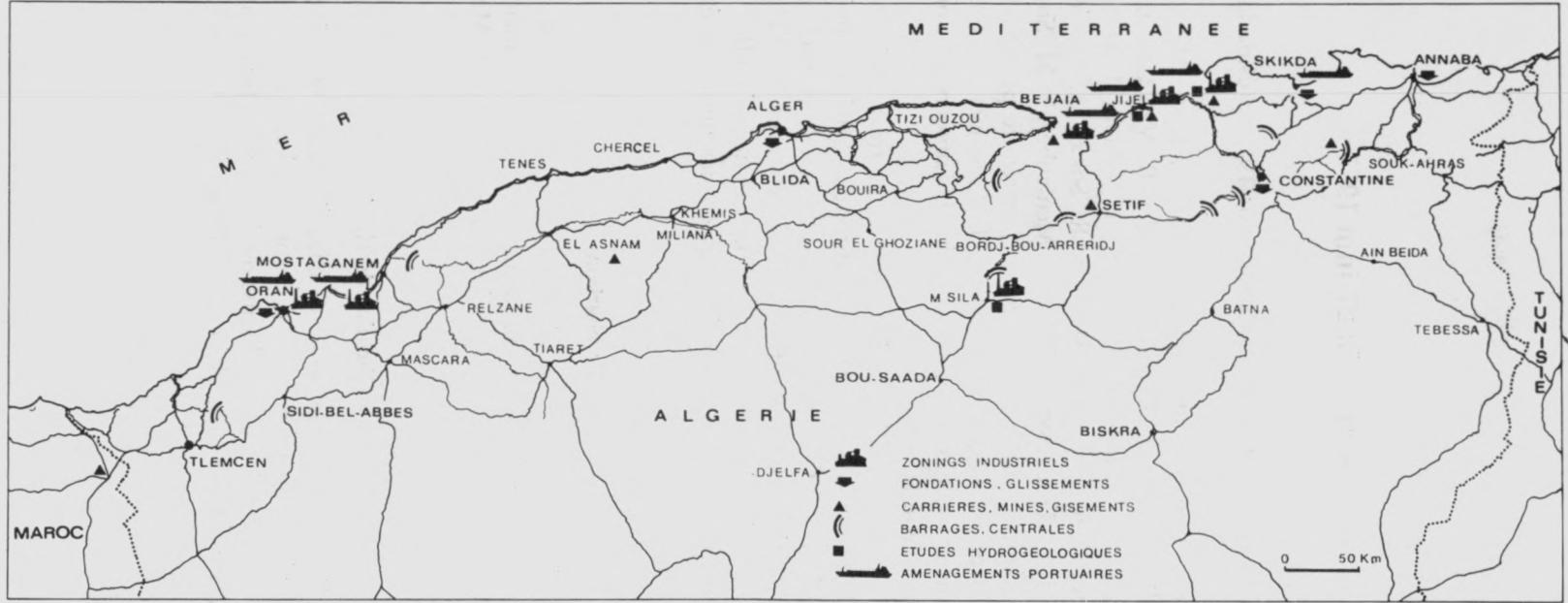
Enfin, il paraît évident qu'en matière de sciences appliquées et plus particulièrement dans le vaste champ de la géologie, il est indispensable de sortir de nos frontières, de franchir les limites des congrès et colloques internationaux auxquels donnent accès les moyens officiels accordés aux universitaires et de mettre en pratique la politique d'aide au développement en prenant une part active à des projets dont le financement est sans commune mesure avec les crédits des laboratoires universitaires.

14 novembre 1975,

Université de Liège, Laboratoires de Géologie
de la Faculté des Sciences Appliquées.



Carte 1 — Afrique et Asie occidentale.



Carte 2 — Algérie et Bassin méditerranéen.

Séance du 27 juin 1975

M. L. Jones, directeur de la Classe pour 1975, préside la séance.

Sont en outre présents: MM. J. Charlier, I. de Magnée, P. Evrard, P. Geulette, A. Lederer, A. Rollet, R. Van Ganse, membres; MM. P. Bartholomé, L. Brison, L. Gillon, J. Hellinckx, A. Jaumotte, A. Prigogine, M. Snel, R. Sokal, A. Sterling, R. Thonnard, R. Tillé, associés; MM. J. Meulenbergh, M. Simonet, correspondants, ainsi que M. P. Staner, secrétaire perpétuel.

Absents et excusés: MM. F. Bultot, L. Calembert, F. Campus, J. De Cuyper, P. Grosemans, F. Kaisin, J. Lamoën, R. Spronck, L. Tison, A. Van Haute.

Le *Directeur* souhaite la bienvenue aux trois invités de la Classe, à savoir: MM. P. MASSON, directeur général adjoint de la Pétrofina, G. CANTILLON et A. DEROUAN, respectivement chef de section et assistant à l'Administration de l'Hygiène publique au Ministère de la Santé publique et de la famille.

Il ouvre la séance consacrée à l'examen des questions énergétiques.

Le charbon

M. L. Brison présente une étude d'ensemble sur cette source majeure d'énergie, insistant sur la nécessité d'en augmenter la production. Il répond aux questions que lui posent MM. R. Sokal et P. Evrard.

La gazéification du charbon

M. P. Evrard expose le projet de gazéification souterraine sous pression mis au point par M. P. LEDENT, directeur de l'INIEX. Son exposé est suivi d'une discussion à laquelle prennent part MM. R. Van Ganse, L. Brison, A. Prigogine, P. MASSON et P. Bartholomé.

Zitting van 27 juni 1975

De H. L. Jones, directeur van de Klasse voor 1975, zit de vergadering voor.

Zijn bovendien aanwezig: de HH. J. Charlier, I. de Magnée, P. Evrard, P. Geulette, A. Lederer, A. Rollet, R. Van Ganse, leden; de HH. P. Bartholomé, L. Brison, L. Gillon, J. Hellinckx; A. Jaumotte, A. Prigogine, M. Snel, R. Sokal, A. Sterling, R. Thonnard, R. Tillé, geassocieerden; de HH. J. Meulenbergh, M. Simonet, correspondenten, alsook de H. P. Staner, vaste secretaris.

Afwezig en verontschuldigd: De HH. F. Bultot, L. Calembert, F. Campus, J. De Cuyper, P. Grosemans, F. Kaisin, J. Lamoën, R. Spronck, L. Tison, A. Van Haute.

De *Directeur* begroet de drie uitgenodigden der Klasse, te weten de HH. P. MASSON, adjunct-directeur generaal van de Petrofina, G. CANTILLON en A. DEROUAN, respectievelijk afdelingshoofd en assistent bij het Bestuur der Volksgezondheid van het Ministerie voor volksgezondheid en gezin.

Hij opent de zitting die gewijd is aan een onderzoek van de energieproblemen.

De kolen

De H. L. Brison legt een globale studie voor van deze hoofdbron van energie, de nadruk leggend op de noodzakelijkheid er de produktie van te verhogen. Hij beantwoordt de vragen die hem gesteld worden door de HH. R. Sokal en P. Evrard.

De vergassing van kolen

De H. P. Evrard zet een ontwerp uiteen voor ondergrondse vergassing onder druk, dat op punt gesteld werd door de H. P. LEDENT, directeur van de INIEX.

Zijn mededeling wordt gevolgd door een bespreking waaraan deelnemen de HH. R. Van Ganse, L. Brison, A. Prigogine, P. MASSON en P. Bartholomé.

Les hydrocarbures

M. P. MASSON traite des hydrocarbures face à la crise énergétique. Il montre la nécessité d'accroître la production d'autres sources d'énergie compte tenu de la perspective d'épuisement des réserves d'hydrocarbures et de la croissance exponentielle de la consommation.

Il répond aux questions que lui posent MM. R. Sokal, P. Evrard, L. Hellinckx et I. de Magnée.

L'énergie nucléaire

Mgr L. Gillon présente l'état de la question de la production d'énergie nucléaire en Belgique et en examine les divers aspects techniques, économiques et sociaux.

Il répond aux questions que lui posent MM. R. Sokal et P. Geulette.

Pollutions

MM. G. CANTILLON et A. DEROUAN entretiennent la Classe de la pollution pouvant résulter de l'utilisation des diverses sources d'énergie.

Leurs exposés sont suivis d'une discussion à laquelle prennent part MM. P. MASSON, L. Gillon, R. Sokal et A. Rollet.

Comité secret

Les trois membres honoraires et titulaires présents n'ont pas cru pouvoir procéder à l'élection des 4 nouveaux membres titulaires, n'étant pas suffisamment nombreux.

La Classe a décidé de postposer cette élection qui aura lieu à la séance du 25 novembre 1975, quel que soit le nombre de membres présents. Elle insiste pour que les membres s'efforcent de participer à cette élection.

La séance est levée à 17 h 30.

De koolwaterstoffen

De H. P. MASSON behandelt de koolwaterstoffen in het kader van de energiecrisis. Hij wijst op de noodzakelijkheid de produktie op te voeren van andere energiebronnen, rekening houdend met het vooruitzicht van het uitputten der reserves aan koolwaterstoffen, en de exponentiële toename van het verbruik.

Hij beantwoordt de vragen die hem gesteld worden door de HH. R. Sokal, P. Evrard, L. Hellinckx en I. de Magnée.

De kernenergie

Mgr L. Gillon zet de stand van zaken uiteen van de produktie van kernenergie in België en onderzoekt er de verschillende technische, economische en maatschappelijke aspecten van.

Hij beantwoordt de vragen die hem gesteld worden door de HH. R. Sokal en P. Geulette.

De bezoedeling

De HH. G. CANTILLON en A. DEROUAN onderhouden de Klasse over de bezoedeling die het gevolg kan zijn van het gebruik der verschillende energiebronnen.

Hun uiteenzettingen worden gevolgd door een bespreking waaraan deelnemen de HH. P. MASSON, L. Gillon, R. Sokal en A. Rollet.

Geheim comité

De drie aanwezige ere- en titelvoerende leden, hebben geoordeeld niet te kunnen overgaan tot de verkiezing van 4 nieuwe titelvoerende leden, omdat ze te weinig talrijk waren.

De Klasse heeft beslist deze verkiezing uit te stellen; ze zal gebeuren op de zitting van 25 november 1975, welk ook het aantal van de aanwezigen is. Zij dringt er op aan dat de leden zich zouden inspannen om aan deze verkiezing deel te nemen.

De zitting wordt geheven te 17 h 30.

TABLE DES MATIERES — INHOUDSTAFEL

Séances des Classes

Zittingen der Klassen

Sciences morales et politiques — *Morele en Politieke Wetenschappen*

13.5.1975 264; 265

17.6.1975 298; 299

Sciences naturelles et médicales — *Natuur- en Geneeskundige Wetenschappen*

27.5.1975 364; 365

24.6.1975 368; 369

Sciences techniques — *Technische Wetenschappen*

30.5.1975 384; 385

27.6.1975 428; 429

Benoeming: Cf. Nomination

Bibliografisch Overzicht 1975

Nota's 16-27

267; 285-297

Communications et notes:

ANGLADETTE, A.: Cf. HENRY, J.-M.

BAECK, L.: Staat Brazilië model? 298; 299; 317-338

BERNARD, E.: Intervention dans discussion note de

M. Wéry et K. Maertens: « L'expédition du fleuve

Zaïre et l'Onchocercose » 368-371; 381-382

BRISON, L.: Le charbon 428; 429

CAHEN, D.: Cf. MORTELMANS, G.

CALEMBERT, L.: Activités d'un laboratoire de

géologie appliquée dans les pays en dévelop-
pement 386; 387; 416-427

CANTILLON, G. - DEROUAN, A.: Pollutions 430; 431

CHARLIER, J.: Mission dans le delta du Mékong. La

mise en valeur du fleuve Mékong 384; 385

II

COPPIETERS, E.: De gevolgen van de orkaan Fifi in Honduras	266; 267
DEROUAN, A.: Cf. CANTILLON, G.	
DESCHAMP, L.: Cf. HENRY, J.-M.	
EVARD, P.: La gazéification du charbon	428; 429
GÉRARD, A.: La littérature islamique de l'Afrique occidentale	264; 265; 268-283
HARROY, J.-P.: Blocages et freinages des réformes agraires intertropicales: un essai d'approche quantitative	298; 299; 304-316
HENRY, J.-M.: Présente: « Problèmes et perspectives de l'agriculture dans les pays tropicaux » par Angladette, A. et Deschamp, L.	364; 365
GILLON, L.: L'énergie nucléaire	430; 431
KURGAN - VAN HENTENRYK, G.: Léopold II et la question de l'Acre	300; 301; 339-363
LEDERER, A.: Le deuxième plan quinquennal de développement de la République d'Indonésie	384; 385; 390-415
MAERTENS, K.: Cf. WÉRY, M.	
MASSON, P.: Les hydrocarbures	430; 431
MORTELMANS, G. - CAHEN, D.: Un site tshitoliën sur le plateau des Bateke (Zaïre)	364; 365
VANSINA, J.: Centraal-Afrika tot 1850. De huidige stand van het onderzoek	264; 265
WÉRY, M. - MAERTENS, K.: L'expédition du fleuve Zaïre et l'Onchocercose	368-371; 372-380; 381-382
Concours annuels:	
1975 (travaux introduits)	266; 366; 370; 388
1977 (questions)	264; 300; 364; 386
Décès: DENAEYER, M.-E.	368
F.A.O. (avertissement maladie du manioc)	370; 371
Mededelingen en nota's: Cf. Communications et notes	
Mémoires (Présentation):	
BOLYN, J.-H.: Contribution à l'étude de la tolérance de plantes ligneuses à la salure (lauréat concours annuel 1975)	366; 367; 370; 371

III

DE KOSINSKY, V.: Etude du soutien du débit de l'étiage des rivières à l'aide d'un modèle mathématique	386; 387
TASSIN, A.: Evolution probable des pays sous-développés (non publié)	386; 387
Nomination: CQUPEZ, A. (associé)	264
Overlijden: Cf. Décès	
Prijs Egide Devroey (1975)	301
Prix Egide Devroey (1975)	300
Revue bibliographique 1975	
Notices 16-27	266; 285-297
Verhandelingen (Voorlegging): Cf. Mémoires	
Wedstrijden (Jaarlijkse):	
1975 (ingediende werken)	267; 367; 371; 389
1977 (vragen)	267; 301; 367; 387

Académie, rue Defacqz 1, B-1050 Bruxelles (Belgique)
Academie, Defacqzstraat 1, B-1050 Brussel (België)